This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

St. Andrew Ld St. John.

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. II A. 1752

LE DIABLE BOITEUX.

A AMSTERDAM,

Chez HENRI DESBORDES, Marchand Libraire dans le Kalvestraat.

M. DCC VII.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAR 1987
OF OXFORD
LIBRARY

AU
TRES-ILLUSTRE
AUTEUR
LUIS VELEZ
DE GUEVARA.

SOuffrez, Seigneur DE GUEVARA, *que je vous adreſſe cet Ouvrage. Il n'eſt pas moins de vous que de moi. Vôtre* Diablo Cojuelo *m'en a fourni le titre & l'idée. J'en fais un aveu public. Je vous céde la gloire de l'invention, ſans approfondir ſi quelque Auteur Grec, Latin ou Italien ne pourroit pas juſtement vous la diſputer. Je dirai même qu'en y regardant de prés,*

prés, on reconnoîtra dans le corps de ce Livre quelques-unes de vos penſées; car je vous ay copié autant que me l'a pû permettre la neceſſité de m'accommoder au goût de ma Nation.

Cela ne m'empêche pas de rendre juſtice à vôtre Cojuelo. Je le crois digne des applaudiſſemens qu'il a reçûs en Eſpagne, & du bruit qu'il a fait particulierement en Arragon où vous l'avez mis en lumiere : Je conçois bien que vos façons de parler figurées, vos images bizarres & vos penſées extraordinaires ont pû trouver chez vous des Approbateurs; mais vous devez concevoir auſſi que des hommes nez ſous un autre climat, en peuvent juger autrement. Les François ſur tout, eux qui ont la juſteſſe & le naturel en partage, ne les goûteroient pas. Je me ſuis donc ſouvent écarté du texte, ou pour mieux dire, j'ay fait un nouveau Livre ſur le même fonds.

C'eſt ainſi que j'ay traité le Seigneur Alonſo Fernandez de Avellaneda. Je n'ay pas traduit plus fidellement ſon D. Quichotte, que vôtre Cojuelo. Cependant

dant cet Avellaneda qui avoit déja ſubi le ſort des Ecrivains abandonnez des Lecteurs, eſt préſentement en quelque réputation parmi nous ; au lieu que ſi je l'avois ſuivi litteralement, on me ſauroit mauvais gré de l'avoir tiré de l'oubli.

J'eſpere que vous aurez la même deſtinée. Si je n'ay pû prêter à vôtre Cojuelo tous les agrémens dont il a beſoin pour plaire à nos François, je croy du moins ne lui avoir rien laiſſé qui doive les rebuter. Aprés tout, vous ne riſquez rien. Si le Livre n'a point de ſuccez, vous étes en droit de dire que je l'ay tellement défiguré, qu'il n'eſt pas reconnoiſſable. Et s'il réuſſit, vous m'aurez obligation de vous avoir procuré l'eſtime de gens dont peut-être ſans moy vous n'auriez jamais été connu.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Qu'il faut lire pour bien entendre les autres.* p. 1

II. *Quelle fut la suite de la délivrance d'Asmodée.* 15

III. *En quel endroit le Diable emporta D. Cleofas, & quelles choses il lui fit voir.* 21

IV. *Histoire du Comte de Belflor & de Leonor de Cespedes.* 34

V. *Suite & conclusion de l'histoire du Comte & de Leonor.* 82

VI. *Des nouvelles choses que vit l'Ecolier.* 120

VII. *De quelle maniere D. Cleofas fut vengé de sa Maîtresse.* 128

VIII. *Des Prisonniers.* 131

IX. *Qui contient plusieurs petites histoires.* 146

X. *Des Fous enfermez.* 166

XI. *Qui devroit être plus long que le précedent.* 182

XII. *Des Tombeaux.* 193

XIII. *Histoire de la force de l'amitié.* 198

XIV. *Du démêlé d'un Auteur tragique avec un Auteur comique.* 252

XV. *Suite & conclusion de l'histoire de la force de l'amitié.* 241

XVI. *Des Songes.* 337

LE

LE DIABLE BOITEUX.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut lire pour bien entendre les autres.

UNE nuit du mois d'Octobre couvroit d'épaiſſes ténebres la fameuſe Ville de Madrid : déja le peuple retiré chez luy laiſſoit les ruës libres aux Amans qui vouloient chanter leurs peines ou leurs plaiſirs ſous les balcons de leurs Maî-

treſſes : déja le ſon des Guitarres cauſoit de l'inquiétude aux peres & allarmoit les maris jaloux : enfin il étoit prés de minuit, lorſque Dom Cleofas Leandro Perez Zambullo jeune Ecolier d'Alcala ſortit bruſquement par une lucarne d'une maiſon où le fils indiſcret de la Déeſſe de Cithere l'avoit fait entrer. Il tâchoit de conſerver ſa vie & ſon honneur en s'efforçant d'échapper à trois ou quatre Spadaſſins qui le ſuivoient de prés pour le tuer, ou pour lui faire épouſer par force une Dame avec laquelle ils venoient de le ſurprendre. Quoique ſeul contre quatre, il s'étoit défendu vaillamment, & il n'avoit pris la fuite que parce qu'ils luy avoient enlevé ſon épée dans le combat. Ils le pourſuivirent quelque temps ſur les gouttiéres ; mais il trompa leur pourſuite à la faveur de l'obſcurité, & ſe gliſſant de toit en toit * il mar-

* Les trois des maiſons ſont plats en Eſpagne.

marcha vers une lumiere qu'il apperçut de loin, & qui toute foible qu'elle étoit lui ſervit de fanal dans une conjoncture ſi perilleuſe. Aprés avoir plus d'une fois couru riſque de ſe rompre le cou, il arriva prés d'un grenier d'où ſortoient les rayons de cette lumiere, & il entra dedans par la feneſtre auſſi tranſporté de joye qu'un pilote qui voit heureuſement ſurgir au port ſon vaiſſeau menacé du naufrage.

Il regarda d'abord de toutes parts, & fort étonné de ne trouver perſonne dans ce galetas qui lui parut un appartement aſſez ſingulier, il ſe mit à le conſiderer avec beaucoup d'attention. Il vit une lampe de cuivre attachée au plat-fonds, des livres & des papiers en confuſion ſur une table, des ſpheres & des compas d'un côté, des phioles & des quadrans de l'autre; ce qui lui fit juger qu'il demeuroit au deſſous quelque Aſtrologue qui venoit faire ſes obſervations en ce réduit.

Il révoit au peril qu'il avoit évité & déliberoit en lui même s'il attendroit là le jour, quoiqu'encore fort éloigné, ou s'il prendroit un autre parti, quand il entendit pouſſer un long ſoupir auprés de luy. Il s'imagina que c'étoit quelque phantôme de ſon eſprit agité, une illuſion de la nuit; c'eſt pourquoy ſans s'y arrêter, il continua ſes réflexions; mais ayant oüi ſoupirer pour la ſeconde fois, il ne douta plus que ce ne fût une choſe réelle, & quoiqu'il ne vît pas une ame dans la chambre, il ne laiſſa pas de s'écrier: Qui Diable ſoupire ici? c'eſt moi, Seigneur Ecolier, lui répondit une voix qui avoit quelque choſe d'extraordinaire; je ſuis depuis un an dans une de ces phioles bouchées. Il loge en cette maiſon un ſçavant Aſtrologue qui eſt Magicien; c'eſt lui qui par le pouvoir de ſon art me tient enfermé dans cette étroite priſon. Vous étes donc un eſprit, dit D. Cleofas, un peu troublé

blé de la nouveauté de l'avanture. Je ſuis un Demon, repartit la Voix, vous étes venu fort à propos pour me tirer d'eſclavage. Je languis dans l'oiſiveté ; car je ſuis le Diable de l'enfer le plus vif & le plus laborieux.

Ces paroles cauſerent quelque frayeur à D. Cleofas ; mais comme il étoit naturellement courageux il ſe raſſura, & dit d'un ton ferme à l'Eſprit : Seigneur Diable, apprenez-moy, s'il vous plaît, quel rang vous tenez parmi vos confreres : ſi vous étes un Demon noble ou roturier. Je ſuis un Diable d'importance, répondit la Voix, & celui de tous qui a le plus de reputation dans l'un & l'autre monde. Seriez-vous par hazard, répliqua D. Cleofas, le Demon que l'on appelle Lucifer ? Non, repartit l'Eſprit, c'eſt le Diable des Charlatans. Etes-vous Uriel, reprit l'Ecolier ? Fy donc, interrompit bruſquement la Voix, c'eſt le Patrou des Marchands, des

Tailleurs, des Bouchers & des autres voleurs du tiers état. Vous êtes peut être Belzebut, dit Dom Cleofas? Vous mocquez-vous, répondit l'Eſprit? c'eſt le Demon des Duegnes & des Ecuyers. Cela m'étonne, dit l'Ecolier, je croyois Belzebut un des plus grands Perſonnages de vôtre Compagnie. C'eſt un de ſes plus petits ſujets, répartit le Demon; vous n'avez pas des idées juſtes de nôtre Enfer. Il faut donc, réprit D. Cleofas, que vous ſoyez Leviatan, Belfegor ou Aſtarot. Oh pour ces trois-là, dit la Voix, ce ſont des Diables du premier ordre; ce ſont des Eſprits de Cour. Ils entrent dans les Conſeils des Princes, animent les Miniſtres, forment les ligues, excitent les ſoulevemens dans les Etats & allument les flambeaux de la guerre. Eh, dites-moi, je vous prie, répliqua l'Ecolier, quelles ſont les fonctions de Flagel? Il eſt l'ame de la chicanne, repartit le Démon, & l'eſprit du barreau.

reau. C'eſt lui qui a compoſé le protocole des Huiſſiers & des Notaires. Il inſpire les Plaideurs, poſſede les Avocats & obſede les Juges. Pour moi, j'ay d'autres occupations : je fais des mariages ridicules, je marie des barbons avec des mineures, des Maîtres avec leurs Servantes, & des filles mal dotées avec de tendres amans qui n'ont pas de fortune. C'eſt moi qui ay introduit dans le monde le luxe, la débauche, les Jeux de hazard & la Chymie. Je ſuis l'inventeur des Carouzels, de la Danſe, de la Muſique, de la Comedie & de toutes les modes nouvelles de France. En un mot, je m'appelle Aſmodée ſurnommé le Diable Boiteux.

Hé quoy, s'écria Dom Cleofas, vous étes ce celebre Aſmodée dont il eſt fait une ſi glorieuſe mention dans Agrippa & dans la Clavicule de Salomon ? Ah vrayement vous ne m'avez pas dit tous vos amuſemens ! vous avez oublié le meil-

leur. Je ſçais que vous vous divertiſſez quelquefois à ſoulager les Amans malheureux, à tromper les Maris jaloux & à tenter les Dames; à telles enſeignes qu'un Bachelier de mes amis a obtenu par vôtre ſecours les bonnes graces de la femme d'un Corregidor. Cela eſt vray, dit l'Eſprit, je vous gardois celui-là pour le dernier. Je ſuis le Demon de la luxure, ou pour parler plus honorablement, le Dieu Cupidon; car les Poëtes m'ont donné ce joli nom, & ces Meſſieurs me peignent fort avantageuſement. Ils diſent que j'ay des ailes dorées, un bandeau ſur les yeux, un arc à la main, un carquois & des fleches ſur les épaules & avec cela une beauté raviſſante. Vous allez voir tout à l'heure ce qui en eſt, ſi vous voulez me mettre en liberté.

Seigneur Aſmodée, répliqua D. Cleofas, il y a long-temps, comme vous ſçavez, que je vous ſuis entierement dévoüé; le peril que je viens

viens de courir en peut faire fo
Je ſuis bien aiſe de trouver l'occ
ſion de vous ſervir ; mais le va
qui vous recele eſt ſans doute u
vaſe enchanté ; je tenterois vain
ment de le déboucher ou de le br
ſer. Ainſi je ne ſçay pas trop bie
de quelle maniere je pourray vou
délivrer de priſon. Je n'ay pas u
grand uſage de ces ſortes de dél
vrances ; & entre nous, ſi tout fi
Diable que vous étes, vous ne ſçau
riez vous tirer d'affaire, commen
un chetif mortel en pourra-t-il veni
à bout ? Les hommes ont ce pou
voir, répondit le Demon ; la phiol
où je ſuis retenu n'eſt qu'une ſimpl
bouteille de verre facile à briſer
vous n'avez qu'à la prendre & qu'
la jetter par terre, j'apparoîtra
auſſi-tôt en forme humaine. Sur c
pied-là, dit l'Ecolier, la choſe e
plus aiſée que je ne penſois. Appre
nez-moy donc dans quelle phiol
vous étes ; j'en vois un aſſez gran
nombre de pareilles & je ne pu

la démêler. C'eſt la quatriéme du côté de la funeſtre, répliqua l'Eſprit. Cela ſuffit, Seigneur Aſmodée, reprit D. Cleofas; il n'y a plus qu'une petite difficulté qui m'arrête. Quand je vous auray rendu le ſervice dont il s'agit, ne me ferez-vous point payer les pots caſſez? Il ne vous arrivera nul accident, repartit le Demon; au contraire vous ſerez content de ma reconnoiſſance. Je vous apprendray tout ce que vous voudrez ſçavoir. Je vous inſtruiray de tout ce qui ſe paſſe dans le monde. Je vous découvriray tous les défauts des hommes. Je ſeray vôtre Demon tutelaire, & plus éclairé que le Genie de Socrate, je prétends vous faire ſurpaſſer en ſageſſe ce fameux Philoſophe. En un mot, je veux me donner à vous avec mes bonnes & mes mauvaiſes qualitez; elles ne vous ſeront pas moins utiles les unes que les autres. Voilà de belles promeſſes, répliqua l'Ecolier; mais vous autres Meſſieurs les Diables, on

vous

vous accuſe de n'être pas des gens fort religieux à tenir ce que vous promettez aux hommes. Cette accuſations n'eſt pas ſans fondement, repartit Aſmodée. La pluſpart de mes Confreres ne ſe font pas un ſcrupule de manquer à leur parole. Pour moy, je ſuis eſclave de la mienne & je vous jure par tout ce qui rend nos ſermens inviolables que je ne vous tromperay point. Je promets même que je vous vengeray dés cette nuit de Dona Thomaſa, de cette perfide Dame qui avoit caché chez elle quatre ſcelerats pour vous ſurprendre & vous forcer à l'épouſer.

Dom Cleofas fut charmé ſur tout de cette derniere promeſſe. Pour en avancer l'accompliſſement, il ſe hâta de prendre la phiole où étoit l'Eſprit; & ſans s'embaraſſer davantage de ce qu'il en pouvoit arriver, il la laiſſa tomber rudement. Elle ſe briſa en mille pieces & inonda le plancher d'une liqueur noirâtre

qui s'évapora peu à peu & ſe convertit en une épaiſſe fumée, laquelle venant à ſe diſſiper tout à coup, laiſſa voir à l'Ecolier ſurpris une figure d'homme en manteau de la hauteur d'environ deux pieds & demi appuyé ſur deux bequilles. Ce petit monſtre boiteux avoit des jambes de bouc, le viſage long, le menton pointu, le teint jaune & noir, le nez fort écraſé : ſes yeux qui paroiſſoient tres-petits reſſembloient à deux charbons allumez : ſa bouche exceſſivement fenduë étoit ſurmontée de deux crocs de mouſtache rouſſe & bordée de deux lippes ſans pareilles.

Ce gracieux Cupidon avoit la tête enveloppée d'une eſpece de Turban de creſpon rouge relevé d'un boucquet de plumes de Coeq & de Paon. Il portoit au cou un large collet de toile jaune ſur lequel étoient deſſinez divers modeles de colliers & de pendant d'oreilles. Il étoit revêtu d'une robe courte de ſatin blanc

blanc ſerrée avec une ceinture de parchemin vierge tout marqué de caracteres taliſmaniques. Sur cette robe étoient peints pluſieurs corps à l'uſage des Dames très-avantageux pour la gorge, des écharpes, des tabliers bigarrez & des coëffures nouvelles toutes plus extravagantes les unes que les autres.

Mais tout cela n'étoit rien en comparaiſon de ſon manteau, dont le fond étoit auſſi de ſatin blanc. On voyoit deſſus une infinité de figures peintes à l'encre de la Chine avec une ſi grande liberté de pinceau & des expreſſions ſi fortes, que l'on jugeoit bien qu'il falloit que le Diable s'en fuſt mêlé. On y remarquoit d'un côté une Dame Eſpagnolle couverte de ſa mante, qui agaçoit un Etranger à la promenade ; & de l'autre une Dame Françoiſe qui étudioit dans un miroir de nouveaux airs de viſage, pour les eſſayer ſur un jeune Abbé qui paroiſſoit à la portiere de ſa chambre

avec des mouches & du rouge. Icy des Cavaliers Italiens chantoient & joüoient de la Guitarre ſous les balcons de leurs Maîtreſſes ; & là des Allemans déboutonnez, tout en deſordre, plus pris de vin & plus barboüillez de tabac que des Petit-Maîtres François entouroient une table inondée des débris de leur débauche. On voyoit en cet endroit un grand Seigneur Muſulman ſortant du bain & environné de toutes les femmes de ſon Serail qui s'empreſſoient à lui rendre leurs ſervices. On découvroit en un autre un Gentilhomme Anglois qui préſentoit galamment à ſa Dame une pipe & de la bierre. On y appercevoit auſſi des Joüeurs qui étoient merveilleuſement bien repreſentez : les uns animez d'une joye vive, entaſſoient dans leurs chapeaux des pieces d'or & d'argens ; & les autres ne joüant plus que ſur leur parole lançoient au Ciel des regards ſacrileges en mangeant leurs cartes

de

de deſeſpoir. Enfin on y voyoit preſqu'autant de choſes curieuſes que ſur cet admirable bouclier du fils de Pelée lequel avoit épuiſé tout l'art de Vulcain. Mais il y avoit cette difference entre les ouvrages de ces deux Boiteux, que les figures du bouclier n'avoient nul rapport aux exploits d'Achille, & qu'au contraire celles du manteau étoient autant de vives images de tout ce qui ſe fait dans le monde par la ſuggeſtion d'Aſmodée.

CHAPITRE II.

Quelle fut la ſuitte de la délivrance d'Aſmodée.

CE Demon remarquant que ſa vûë ne prévenoit pas agréablement l'Ecolier en ſa faveur, luy dit en ſoûriant : Hé bien, Seigneur D. Cleofas Leandro Perez Zambullo, vous voyez le charmant Dieu

Dieu des Amours, ce ſouverain Maître des cœurs. Que vous ſemble de mon air & de ma beauté? Les Poëtes à vôtre avis ne ſont-ils pas d'excellens peintres? Franchement, répondit D. Cleofas, ils ſont un peu flatteurs. Vous ne parûtes pas, je croy, devant Pſiché ſous cette forme. Non ſans doute, répartit Aſmodé, j'empruntay celle d'un petit Marquis François pour me faire aimer bruſquement. Il faut bien couvrir le vice d'une apparence agréable, autrement il ne plairoit pas. Je prends toutes les formes que je veux, & j'aurois pû me montrer à vos yeux revétu d'un plus beau corps fantaſtique; mais mon deſſein étant de me donner à vous & de ne vous rien déguiſer, j'ay voulu que vous me viſſiez ſous la figure la plus convenable à l'opinion que l'on a de moy & de mes exercices. Je ne ſuis pas ſurpris, dit l'Ecolier, que vous ſoyez un peu laid; pardonnez, s'il vous plaît,

ce

ce terme ; le commerce que nous allons avoir enſemble demande de la franchiſe. Vos traits conviennent aſſez à l'idée que j'avois de vous ; mais apprenez-moy de grace pourquoi vous étes boiteux. C'eſt, répondit le Diable, pour avoir eu autrefois en France un different avec Pillardoc le Demon de l'intereſt. Il s'agiſſoit de ſavoir qui de nous deux poſſederoit un homme d'affaires, un Partiſan Manceau. Comme c'étoit un excellent ſujet, nous nous en diſputâmes vivement la poſſeſſion. Nous nous batîmes dans la moyenne Region de l'air. Pillardoc fut le plus fort & me jetta ſur la terre de la même façon que Jupiter, à ce que diſent les Poëtes, culbuta Vulcain. La conformité de ces avantures fut cauſe que mes camarades me nommerent le Diable Boiteux. Ils me donnerent en raillant ce ſobriquet qui m'eſt reſté depuis ce temps-là. Neanmoins tout eſtropié que je ſuis, je ne laiſſe pas d'aller

d'aller bon train ; vous ſerez témoin de mon agilité. Mais, ajouta-t'il, finiſſons cet entretien ; hâtons-nous de ſortir de ce galetas. Le Magicien y va bien-tôt monter pour travailler à l'immortalité d'une belle Sylphe qui le vient trouver icy toutes les nuits. S'il nous ſurprenoit, il ne manqueroit pas de me remettre en bouteille & de vous y mettre peut-être auſſi. Jettons auparavant les morceaux de la phiole briſée, afin que l'Enchanteur ne s'apperçoive pas de mon élargiſſement. Quand il s'en appercevroit aprés nôtre départ, dit Dom Cleofas, qu'en arriveroit-il ? Ce qu'il en arriveroit, répartit le Demon? Ah quand j'irois me cacher aux extremitez de la terre ou de la region qu'habitent les Salamandres enflammez, quand je deſcendrois chez les Gnomes ou dans le plus profond abîme des mers, je n'y ſerois point à couvert de ſon reſſentiment. Il feroit des conjurations ſi fortes que tout

tout l'Enfer en trembleroit. Enfin je ne pourrois réſiſter à ſes commandemens ſouverains. Je ſerois obligé malgré moy de paroître devant lui pour ſubir la peine qu'il voudroit m'impoſer. Cela étant, réprit l'Ecolier, je crains fort que nôtre commerce ne ſoit pas de longue durée. Ce redoutable Negromant s'appercevra bien-tôt de vôtre fuite. C'eſt ce que je ne ſçais point, répliqua l'Eſprit, parce que nous ne ſavons pas ce qui doit arriver. Hé quoy, dit Dom Cleofas, vous ignorez l'avenir? Oüi vrayement, répartit le Diable; ceux qui ſe fient à nous là-deſſus ſont de grandes duppes. C'eſt ce qui fait que les Devins & les Devinereſſes diſent tant de ſottiſes & en font tant faire aux femmes de qualité qui les vont conſulter ſur les choſes futures. J'ignore donc ſi le Magicien s'appercevra bien-tôt de mon abſence; mais j'eſpere que non, car il y a ici pluſieurs phioles ſemblables à celle

celle où j'étois enfermé ; il ne ſoupçonnera point qu'elle y manque. Je ſuis dans ſon Laboratoire comme un livre de Droit dans la Bibliotheque d'un homme d'affaires, il ne penſe point à moy ; & quand il y penſeroit, il ne me fait jamais l'honneur de m'entretenir. C'eſt le plus fier Enchanteur que je connoiſſe. Depuis le temps qu'il me tient priſonnier, il n'a pas daigné me parler une ſeule fois. Quel homme, dit Dom Cleofas ? Eh qu'avez-vous donc fait pour vous attirer ſa haine ? J'ay traverſé un de ſes deſſeins, répartit Aſmodée. Il y avoit un poſte vacant à la Doüanne ; il vouloit qu'un de ſes amis l'eût ; je voulois le faire donner à un autre. Le Magicien fit un Taliſman compoſé des plus puiſſans caracteres de la Cabale ; moy je fis agir la Maîtreſſe d'un Contador ; & elle l'emporta ſur le Taliſman.

En parlant ainſi le Demon ramaſſa toutes les pieces de la phiole caſſée,

sée, & aprés les vooir jettées par la feneſtre: Oh ça, dit-il à l'Ecolier, retirons-nous au plus vîte; prenez le bout de mon manteau & ne craignez rien. Quelque perilleux que parût ce parti à Dom Cleofas, il aima mieux l'accepter que de demeurer expoſé au reſſentiment du Magicien. C'eſt pourquoy il s'accrocha le mieux qu'il put au Diable qui l'emporta par la feneſtre.

CHAPITRE III.

En quel endroit le Diable emporta Dom Cleofas & quelles choſes il lui fit voir.

ASmodée n'avoit pas vanté ſans raiſon ſon agilité. Il fendit l'air comme une fleche décochée avec violence & alla ſe percher ſur la tour de S. Sauveur. Dés qu'il y eut pris pied, il dit à Dom Cleofas: Hé bien, Seigneur Leandro, quand on dit

dit d'une rude voiture que c'eſt une voiture de Diable, n'eſt-il pas vray que cette façon de parler eſt fauſſe? Je viens d'en verifier la fauſſeté, répondit poliment D. Cleofas ; je puis aſſurer que c'eſt une voiture tres-douce, & avec cela ſi diligence, que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer ſur la route. Oh ça, réprit le Demon, vous ne ſavez pas pourquoi je vous amene ici ; j'ay deſſein de vous montrer de ce lieu élevé tout ce qui ſe paſſe à l'heure qu'il eſt dans Madrid. Je vais par mon pouvoir diabolique enlever les toits des maiſons, & je veux que malgré les tenebres de la nuit le dedans ſe découvre ſans voile à vos yeux. A ces mots, il ne fit ſimplement qu'étendre le bras doit, & auſſi-tôt tous les toits parurent enlevez. Alors l'Ecolier vit comme en plein midy tout l'interieur des maiſons.

Le ſpectacle étoit trop nouveau pour n'attirer pas toute ſon attention. Il promena ſa vûë de toutes parts,

parts, & la diverſité des choſes qui l'environnoient eut dequoy occuper long-temps ſa curioſité. Seigneur Ecolier, luy dit le Demon, cette confuſion d'objets que vous regardez avec tant de plaiſir eſt à la vérité tres-agreable à voir; mais pour vous donner une parfaite connoiſſance de la vie humaine, il faut que je vous explique ce que font toutes ces perſonnes que vous voyez. Je vais vous reveler les motifs de leurs actions & leurs plus ſecrettes penſées.

Conſiderez d'abord dans cette maiſon à droite ce vieillard qui compte de l'or & de l'argent, c'eſt un avare. Admirez ce vieux fou; avec quel plaiſir il contemple ſes richeſſes! il ne peut s'en raſſaſier. Mais regardez en même temps ce que font ſes heritiers dans la chambre prochaine; ils ont fait venir ſecrettement une ſorciere pour luy demander quand il mourra. Remarquez dans la maiſon voiſine cette vieil-

le

le Coquette qui ſe couche aprés avoir laiſſé ſes cheveux, ſes ſourcils & ſes dents ſur ſa toilette. Voyez-vous plus loin ce Galand ſexagenaire qui revient de faire l'amour? il a déja ôté ſon œil & ſa mouſtache poſtiches & ſa perruque qui cachoit une tête chauve; il attend que ſon valet lui ôte ſon bras & ſa jambe de bois pour ſe mettre au lit avec le reſte.

Jettez les yeux ſur cet Hôtel magnifique, vous y verrez un grand Seigneur couché dans un ſuperbe appartement. Il a prés de lui une caſſette remplie de billets doux. Il les lit pour s'endormir voluptueuſement, car ils ſont d'une Dame qu'il adore & qui lui fait faire tant de dépenſe, qu'il ſera bien-tôt réduit à ſolliciter une Viceroyauté. Remarquez dans la maiſon prochaine à main gauche Dona Fabula qui vient d'envoyer chercher une Sage-femme; elle va donner un heritier à Dom Torribio ſon mari. N'êtes-vous

vous pas charmé du bon naturel de ce Cavalier ? Les cris de ſa chere moitié lui percent l'ame ; il eſt pénetré de douleur, il ſouffre autant qu'elle ; avec quel ſoin & quelle ardeur il s'empreſſe à la ſecourir ! Effectivement, dit l'Ecolier, voilà un homme bien agité ; mais en récompenſe j'en apperçois un autre qui dort fort tranquillement dans cette même maiſon, ſans ſe ſoucier du ſuccez de l'affaire. La choſe le regarde pourtant, reprit le Boiteux, c'eſt un domeſtique qui eſt la cauſe premiere des douleurs de ſa Maîtreſſe. Regardez au delà cet hypocrite qui ſe frotte de vieux oing, pour aller à une aſſemblée de ſorciers qui ſe tient cette nuit entre S. Sebaſtien & Fontarabie. Je vous y porterois tout à l'heure pour vous donner cet agreable paſſe temps, ſi je ne craignois d'être reconnu du Demon qui y fait le bouc. C'eſt un coquin qui me trahiroit ; il ne manqueroit pas de donner avis de ma fuite à nô-

tre Magicien. Ce Diable & vous, dit l'Ecolier, vous n'êtes donc pas bons amis? Non vrayement, repartit Asmodée ; il y a deux ans que nous eûmes ensemble à Paris un démêlé pour un enfant de famille qui songeoit à s'établir. Nous prétendions tous deux en disposer ; il en vouloit faire un Commis ; j'en voulois faire un homme à bonnes fortunes ; nos camarades en firent un mauvais Moine pour finir la dispute. Aprés cela on nous reconcilia, nous nous embrassâmes ; depuis ce temps-là nous sommes ennemis mortels.

Laissons-là cette belle assemblée, dit D. Cleofas, & continuons d'examiner ce qui se passe en cette Ville. J'y consens, reprit le Diable, rions un peu de ce vieux Musicien qui chante une chanson passionnée à sa jeune femme. Il veut qu'elle en admire l'air qu'il vient de composer ; mais elle en aime mieux les paroles, parce qu'elles sont d'un beau

Cava-

Cavalier dont elle eſt aimée & qui les a données à ſon mari pour les mettre en chant. Mocquons-nous de ce..... Attendez, je vous prie, interrompit Dom Cleofas, apprenez-moy auparavant ce que ſignifient ces étincelles de feu qui ſortent de cette cave ? C'eſt une des plus folles occupations des hommes, répondit le Boiteux. Celui que vous voyez dans cette cave auprés de ce fourneau embraſé eſt un ſouffleur. Le feu conſume peu à peu ſon riche patrimoine & il ne trouvera jamais ce qu'il cherche, parce qu'entre nous la pierre philoſophale n'eſt qu'une belle chimere que j'ay forgée moy-même pour me joüer de l'eſprit humain qui veut paſſer les bornes qui lui ont été preſcrites. Et qui ſont, reprit l'Ecolier, ces femmes que je vois à table dans la maiſon voiſine ? Ce ſont deux fameuſes Courtiſanes, repartit le Diable, & ces deux Cavaliers qui font la débauche avec elles ſont deux des plus grands Seig-

neurs de la Cour. Ah qu'elles me paroiſſent jolies & amuſantes, dit D. Cleofas ! je ne m'étonne pas ſi les gens de qualité les courent. Quelles ſont de careſſes à ceux-là, il faut qu'elles ſoient bien amoureuſes d'eux ! Que vous êtes jeune, repliqua l'Eſprit, vous ne connoiſſez guéres ces ſortes de Dames ; elles ont le cœur encore plus fardé que le viſage. Quelques démonſtrations qu'elles faſſent, elles n'ont pas la moindre amitié pour ces Seigneurs. Elles ménagent l'un pour avoir ſa protection, & l'autre pour en tirer des contrats de rente. Il en eſt de même de toutes les Coquettes ; les hommes ont beau ſe ruiner pour elles, ils n'en ſont pas plus aimez. Au contraire, tout payeur eſt traitté comme un mari, c'eſt une regle que j'ay établie moi-même dans les intrigues amoureuſes. Mais laiſſons ces Seigneurs ſavourer des plaiſirs qu'ils achettent ſi cher, pendant que leurs Valets qui les attendent dans la ruë

ſe conſolent dans la douce eſperance de les avoir gratis.

Voyez prés de là ce bon Apotiquaire, ſon garçon & ſa vieille femme qui travaillent encore dans leur boutique. Savez-vous ce qu'ils font? Le mari compoſe une pilule prolifique pour un vieil Avocat qui doit ſe marier demain. Le garçon fait une ptiſane laxative; & la femme pile dans un mortier des drogues aſtringentes. J'apperçois dans la maiſon vis-à-vis, dit l'Ecolier, un homme qui ſe leve & s'habille à la hâte. C'eſt, répondit l'Eſprit, un Medecin qui ſe leve pour une affaire bien preſſante; on le vient querir de la part d'un Devot, qui depuis une heure qu'il s'eſt couché, a touſſé deux ou trois fois.

Portez la vûë au delà ſur la droite, continua le Diable, & tâchez de démêler dans un grenier un homme qui ſe promene en chemiſe à la ſombre clarté d'une lampe. J'y ſuis, s'écria l'Ecolier; à telles enſeignes

que je découvre dans ce galetas un grabat, un placet, une table & des murs tout barboüillez de noir. Le perſonnage qui loge ſi haut eſt un Poëte, reprit Aſmodée, & ce qui vous paroît noir, ce ſont des vers tragiques de ſa façon dont il a tapiſſé ſa chambre; car il eſt obligé, faute de papier, d'écrire ſes Poëmes ſur le mur. A le voir s'agiter & ſe démener comme il fait en ſe promenant, dit D. Cleofas, je juge qu'il compoſe quelque ouvrage d'importance. Vous n'avez pas tort de faire ce jugement, dit le Boiteux, il mit hier la derniere main à une Tragedie intitulée *Le deluge univerſel*. On ne ſauroit lui reprocher qu'il n'a point obſervé l'unité de lieu, car toutes les ſcenes ſe paſſent dans l'Arche de Noé. Je vous aſſeure que c'eſt une piece excellente; toutes les bêtes y parlent comme des Docteurs. Il a deſſein de la dédier, & il y a ſix heures qu'il travaille à l'Epître dédicatoire; il en eſt à la derniere phra-

phraſe en ce moment. On peut dire que c'eſt un chef-d'œuvre que cette dédicace : toutes les vertus morales & politiques ; toutes les loüanges que l'on peut donner à un homme illuſtre par ſes Ancêtres & par lui-même n'y ſont point épargnées : jamais Auteur n'a tant prodigué l'encens. A qui pretend-il adreſſer cet éloge, reprit l'Ecolier ? Il n'en ſait rien encore, répliqua le Diable, il a laiſſé le nom en blanc. Il cherche quelque riche Seigneur qui ſoit plus liberal que ceux à qui il a déja dédié d'autres Livres. Mais les gens qui payent des Epîtres dédicatoires ſont bien rares aujourd'huy ; c'eſt un défaut dont les perſonnes de qualité ſe ſont corrigées, & par-là elles ont rendu ſervice au public qui étoit accablé de mauvaiſes productions d'eſprit, parce que la pluſpart des Livres ne ſe faiſoient que pour le produit des Dédicaces.

Suivons de l'œil, pourſuivit Aſmodée, ces voleurs qui ſe ſont introduits

troduits par le balcon dans l'appartement d'un Banquier. Les voilà qui sortent du comptoir & qui s'en retournent sans rien emporter. Pourquoy cela, dit l'Ecolier? C'est que le Banquier les a prévenus, reprit le Demon, il partit hier pour la Hollande avec tout ce qu'il avoit dans ses coffres. Si je ne me trompe, dit D. Cleofas, j'apperçois encore un voleur qui monte par une échelle à un balcon. Ce n'est point un voleur, repliqua le Boiteux, c'est un Marquis qui tente l'escalade pour se glisser dans la chambre d'une fille qui veut cesser de l'être. Il lui a juré très-legerement qu'il l'épouseroit, & elle n'a pas manqué de se rendre à ses sermens; car dans le commerce de l'amour, les Marquis sont des negocians qui ont grand credit sur la place.

J'apperçois une chose assez singuliere, dit l'Ecolier; c'est un homme en bonnet de nuit & en robe de chambre qui écrit avec application;

& je vois à côté de lui une petite figure noire qui lui conduit la main en écrivant. L'homme qui écrit, répondit le Boiteux, eſt un Greffier qui pour obliger un tuteur altere un Arreſt rendu en faveur d'un pupile; & la petite figure noire qui lui conduit la main, eſt Grifaël le Demon des Greffiers. Mais ce Grifaël, repliqua Dom Cleofas, n'occupe donc cet employ que par interim? Puiſque Flagel eſt l'Eſprit du barreau, les Greffes ce me ſemble doivent être de ſon departement. Non, repartit Aſmodée; les Greffiers ont été jugez dignes d'avoir leur Diable particulier, & je vous jure qu'il a de l'occupation de reſte.

Oh, oh, s'écria l'Ecolier, voicy un autre ſpectacle! tout le monde eſt encore ſur pied dans cette grande maiſon à gauche. Les uns font bonne chere, les autres danſent, que ſignifie tout cela? Ce ſont des noces, dit le Demon; mais il n'y a pas trois jours qu'en ce même Hôtel où l'on

se rejoüit à présent, on étoit dans une extrême affliction. C'est une histoire qu'il faut que je vous raconte, elle est digne de vôtre attention. En même temps il la commença de cette sorte.

CHAPITRE IV.

Histoire de Comte de Belflor, & de Leonor de Cespedes.

LE Comte de Belflor, un des plus grands Seigneurs de la Cour, étoit éperduëment amoureux de la jeune Leonor de Cespedes. Il n'avoit pas dessein de l'épouser; la fille d'un simple Gentilhomme ne lui paroissoit pas un parti assez considerable pour lui, il ne se proposoit que d'en faire une Maîtresse. Dans cette veuë, il la suivoit par tout, & ne perdoit pas une occasion de lui faire connoître son amour par ses regards; mais il ne pouvoit lui parler, ni lui écrire,

écrire, parce qu'elle étoit incessamment obsedée d'une Duegne severe & vigilante, appellée la Dame Marcelle. Il en étoit au desespoir, & sentant irriter ses desirs par les difficultez, il ne cessoit de réver aux moyens de tromper l'Argus qui gardoit son Io. D'un autre côté Leonor qui s'étoit apperçûë de l'attention que le Comte avoit pour elle, n'avoit pû se défendre d'en avoir pour lui; & il se forma insensiblement dans son cœur une passion qui devint enfin tres-violente. Je ne la fortifiois pourtant pas par mes tentations ordinaires, parce que le Magicien qui me tenoit alors prisonnier m'avoit interdit toutes mes fonctions; mais il suffisoit que la nature s'en mêlât, elle n'est pas moins dangereuse que moy. Toute la difference qu'il y a entre nous, c'est qu'elle corrompt peu à peu les cœurs, au lieu que je les séduis brusquement.

Les choses étoient dans cette disposition, lorsque Leonor & son éternelle Gouvernante allant un matin

à l'Egliſe, rencontrerent une Vieille femme qui tenoit à la main un des plus gros chapelets qu'ait jamais fabriqué l'hypocriſie. Elle les aborda d'un air doux & riant, & adreſſant la parole à la Duegne : Le bon Dieu vous conſerve, luy dit-elle, la ſainte paix ſoit avec vous! Permettez-moy de vous demander ſi vous n'étes pas la Dame Marcelle, la chaſte Veuve du feu Seigneur Martin Rozete? La Gouvernante ayant répondu qu'oüi : je vous rencontre donc fort à propos, lui dit la Vieille, pour vous avertir que j'ay au logis un vieux parent qui voudroit bien vous parler. Il eſt arrivé de Flandres depuis peu de jours ; il a connu particulierement, mais tres-particulierement vôtre mari, & il a des choſes de la derniere conſéquence à vous communiquer. Il auroit été vous les dire chez vous s'il n'étoit pas tombé malade ; mais le pauvre homme eſt à l'extremité. Je demeure à deux pas.

pas d'ici, prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre.

La Gouvernante qui avoit de l'eſprit & de la prudence, craignant de faire quelque fauſſe démarche, ne ſavoit à quoy ſe déterminer ; mais la Vieille devina le ſujet de ſon embaras, & luy dit : Ma chere Madame Marcelle, vous pouvez vous fier à moi en toute aſſurance, je me nomme la Chichona. Le Licentié Marcos de Figueros & le Bachelier Mira de Meſqua vous répondront de moy comme de leurs grand-meres. Quand je vous propoſe de venir en ma maiſon, ce n'eſt que pour vôtre bien. Mon parent veut vous reſtituer certaine ſomme que vôtre mari lui a autrefois preſtée. A ce mot de reſtitution, la Dame Marcelle prit ſon parti : allons, ma fille, dit-elle à Leonor, allons voir le parent de cette bonne Dame ; c'eſt une action charitable que de viſiter les malades.

Elles arriverent bien tôt au logis de la Chichona, qui les fit entrer dans

une ſalle baſſe où elles trouverent un homme alité qui avoit une barbe blanche & qui, s'il n'étoit pas fort malade, paroiſſoit du moins l'être. Tenez, couſin, lui dit la Vieille en lui préſentant la Gouvernante, voilà cette bonne Dame Marcelle à qui vous ſouhaitez de parler, la Veuve du feu Seigneur Martin Rozette vôtre ami. A ces paroles, le Vieillard ſoulevant un peu la tête, ſalüa la Duegne, lui fit ſigne de s'approcher, & lorſqu'elle fut prés de ſon lit, lui dit d'une voix foible : Je rends grace au Ciel, ma chere Madame Marcelle, de m'avoir laiſſé vivre juſqu'à ce moment, c'étoit l'unique choſe que je déſirois ; je craignois de mourir ſans avoir la ſatisfaction de vous voir & de vous remettre en main propre cent ducats que feu vôtre mari mon intime ami me preſta pour me tirer d'une affaire d'honneur que j'eus autrefois à Bruges. Ne vous a-t'il jamais entretenu de cette avanture? Helas non, répondit la Dame Mar-

Marcelle, il ne m'en a point parlé. Devant Dieu ſoit ſon ame ! Il étoit ſi genereux qu'il oublioit les ſervices qu'il avoit rendus à ſes amis ; & fort éloigné de reſſembler à ces fanfarons qui ſe vantent du bien qu'ils n'ont pas fait, il ne m'a jamais dit qu'il eût obligé perſonne. Il avoit l'ame belle aſſurement, répliqua le vieillard, j'en dois être plus perſuadé qu'un autre ; & pour vous le prouver, il faut que je vous raconte l'affaire dont je ſuis heureuſement ſorti par ſon ſecours ; mais comme j'ay des choſes à dire qui ſont de la derniére importance pour la memoire du défunt, je ſerois bien aiſe de ne les réveler qu'à ſa diſcrete Veuve.

Hé bien, dit alors la Chichona, vous n'avez qu'à luy faire ce recit en particulier ; pendant ce temps-là nous allons paſſer dans mon cabinet cette jeune Dame & moy. En achevant ces paroles, elle laiſſa la Duegne avec la malade, & entraîna Leonor dans une autre chambre où ſans chercher

cher de détours, elle lui dit : Belle Leonor, les momens ſont trop précieux pour les mal employer ; vous connoiſſez de vûë le Comte de Belflor : il y a long-temps qu'il vous aime & qu'il meurt d'envie de vous le dire ; mais la vigilance & la ſeverité de vôtre Gouvernante ne lui ont pas permis juſqu'ici d'avoir ce plaiſir. Dans ſon deſeſpoir il á eu recours à mon induſtrie ; je l'ay miſe en uſage pour lui. Ce Vieillard que vous venez de voir eſt un jeune Valet-de-chambre du Comte, & tout ce que j'ay fait n'eſt qu'une ruſe que nous avons concertée pour trômper vôtre Gouvernante & vous attirer ici.

Comme elle achevoit ces mots, le Comte qui étoit caché derriere une tapiſſerie ſe montra, & courant ſe jetter aux pieds de Leonor : Madame, lui dit-il, pardonnez ce ſtratagême à un Amant qui ne pouvoit plus vivre ſans vous parler. Si cette obligeante perſonne n'eût pas trou-

vé

vé moyen de me procurer cet avantage, j'allois m'abandonner à mon deſeſpoir. Ces paroles prononcées d'un air touchant par un homme qui ne déplaiſoit pas, troublerent Leonor: elle demeura quelque temps incertaine de la réponſe qu'elle y devoit faire; mais enfin s'étant remiſe de ſon trouble, elle regarda fierement le Comte, & lui dit: Vous croyez peut-être avoir beaucoup d'obligation à cette officieuſe Dame qui vous a ſi bien ſervi, mais apprenez que vous tirerez peu de fruit du ſervice qu'elle vous a rendu. En parlant ainſi, elle fit quelques pas pour rentrer dans la ſalle. Le Comte l'arrêta: Demeurez, dit-il, adorable Leonor, daignez un moment m'entendre; ma paſſion eſt ſi pure qu'elle ne doit point vous allarmer. Vous avez ſujet, je l'avoüe, de vous révolter contre l'artifice dont je me ſers pour vous entretenir; mais n'ai-je pas juſqu'à ce jour inutilement eſſayé de vous parler? Il y a ſix mois que je vous ſuis

aux

aux Egliſes, à la promenade, aux ſpectacles. Je cherche en vain par tout l'occaſion de vous dire que vous m'avez charmé. Vôtre cruelle, vôtre impitoyable Gouvernante a toûjours ſçû tromper mes déſirs. Helas, au lieu de me faire un crime d'un ſtratagême que j'ay été forcé d'employer, plaignez-moi, belle Leonor, d'avoir ſouffert tous les tourmens d'une ſi longue attente, & jugez par vos charmes des peines mortelles qu'elles a dû me cauſer.

Belflor ne manqua pas d'aſſaiſonner ce diſcours de tous les airs de perſuaſion que les jolis hommes ſavent ſi heureuſement mettre en pratique; il laiſſa couler quelques larmes; Leonor en fut émûë; il commença malgré elle à s'élever dans ſon cœur des mouvemens de tendreſſe & de pitié; mais loin de céder à ſa tendreſſe, plus elle ſe ſentoit attendrir, plus elle marquoit d'empreſſement à vouloir ſe retirer: Comte, s'écria-t'elle, tous vos diſcours ſont

ſont inutiles, je ne veux point vous écouter. Ne me retenez pas davantage ; laiſſez-moy ſortir d'une maiſon où ma vertu eſt allarmée, ou bien je vais par mes cris attirer ici tout le voiſinage & rendre vôtre audace publique. Elle dit cela d'un ton ſi ferme, que la Chichona qui avoit de grandes meſures à garder avec la juſtice, pria le Comte de ne pas pouſſer les choſes plus loin. Il ceſſa de s'oppoſer au deſſein de Leonor. Elle ſe débarraſſa de ſes mains, & ce qui juſqu'alors n'étoit arrivé à aucune fille, elle ſortit de ce cabinet comme elle y étoit entrée.

Elle rejoignit promptement ſa Gouvernante : venez, ma bonne, lui dit-elle, quittez ce frivole entretien ; on nous trompe ; ſortons de cette dangereuſe maiſon. Qu'y a-t'il, ma fille, lui répondit avec étonnement la Dame Marcelle ? quelle raiſon vous oblige à vouloir vous retirer ſi bruſquement ? Je vous en inſtruirai, repartit Leonor. Fuyons, chaque moment

ment que je m'arrête ici me cauſe une peine nouvelle. Quelque envie qu'eût la Duegne de ſavoir le ſujet d'une ſi bruſque ſortie, elle ne put s'en éclaircir ſur le champ ; il lui fallut céder aux inſtances de Leonor. Elles ſortirent toutes deux avec précipitation, laiſſant la Chichona, le Comte & ſon Valet-de-chambre auſſi déconcertez tous trois que des Comediens qui viennent de repreſenter une piece que le parterre a mal reçûë.

Dés que Leonor ſe vit dans la ruë, elle ſe mit à raconter avec beaucoup d'agitation à ſa Gouvernante tout ce qui s'étoit paſſé dans le cabinet de la Chichona. La Dame Marcelle l'écouta fort attentivement, & lorſqu'elles furent arrivées au logis : Je vous avouë, ma fille, lui dit-elle, que je ſuis extremement mortifiée de ce que vous venez de m'apprendre. Comment ai-je pû être la duppe de cette vieille femme ? j'ai fait d'abord difficulté de la ſuivre. Que n'ay-je con-

continué ! je devois me défier de ſon air doux & honnête. J'ay fait une ſottiſe qui n'eſt pas pardonnable à une perſonne de mon experience. Ah que ne m'avez-vous découvert chez elle cet artifice ! je l'aurois dévilagée ; j'aurois accablé d'injures le Comte de Belflor, & arraché la barbe au faux Vieillard qui me contoit des fables. Mais je vais retourner ſur mes pas porter l'argent que j'ai reçû comme une véritable reſtitution, & ſi je les retrouve enſemble, ils ne perdront rien pour avoir attendu. En achevant ces mots, elle ſortit pour aller chez la Chichona.

Le Comte y étoit encore. Il ſe deſeſperoit du mauvais ſuccez de ſon ſtratagême. Un autre à ſa place auroit quitté la partie, mais il ne ſe rebuta point. Avec mille bonnes qualitez, il en avoit une mauvaiſe : c'étoit de ſe laiſſer trop entraîner au penchant qu'il avoit à l'amour. Quand il aimoit une Dame, il étoit trop ardent à la pourſuite de ſes faveurs,

veurs, & quoiqu'il fuſt naturellement honnête homme, il étoit capable alors de violer les droits les plus ſacrez pour obtenir l'accompliſſement de ſes déſirs. Faiſant donc reflexion qu'il ne pourroit parvenir au but qu'il ſe propoſoit ſans le ſecours de la Dame Marcelle, il reſolut de ne rien épargner pour la mettre dans ſes intereſts. Il jugea que cette Duegne, toute ſevere qu'elle paroiſſoit, ne ſeroit point à l'épreuve d'un préſent conſiderable, & il n'avoit pas tort de faire ce jugement. S'il y a des Gouvernantes fidelles, c'eſt que les Galands ne ſont pas aſſez riches ou aſſez liberaux.

D'abord que la Dame Marcelle fut arrivée & qu'elle apperçût les trois perſonnes à qui elle en vouloit, il lui prit une fureur de langue; elle dit un million d'injures au Comte & à la Chichona, & fit voler la reſtitution à la tête du Valet-de-chambre. Le Comte eſſuya patiemment cet

cet orage, & ſe mettant à genoux devant la Duegne pour rendre la ſcene plus touchante, il la preſſa de reprendre la bourſe qu'elle avoit jettée, & lui offrit mille piſtoles de ſurcroît en la conjurant d'avoir pitié de lui. Elle n'avoit jamais vû ſolliciter ſi puiſſamment ſa compaſſion; auſſi ne fut-elle pas inexorable. Elle eut bien-tôt quitté les invectives, & comparant en elle-même la ſomme propoſée avec la mediocre recompenſe qu'elle attendoit de Dom Luis, elle trouva qu'il y avoit plus de profit à écarter Leonor de ſon devoir, qu'à l'y maintenir; c'eſt pourquoy aprés quelques façons elle reprit la bourſe, accepta l'offre des mille piſtoles, promit de ſervir l'amour du Comte, & s'en alla ſur le champ travailler à l'execution de ſa promeſſe.

Comme elle connoiſſoit Leonor pour une fille vertueuſe, elle ſe garda bien de lui donner lieu de ſoupçonner ſon intelligence avec le Comte,

te, de peur qu'elle n'en avertit D. Luis ſon pere; Et voulant la perdre adroitement, voici de quelle maniere elle lui parla à ſon retour : Leonor, je viens de ſatisfaire mon eſprit irrité, j'ay retrouvé nos trois fourbes; ils étoient encore tout étourdis de vôtre courageuſe retraite. J'ay menacé la Chichona du reſſentiment de vôtre pere & de la rigueur de la juſtice, & j'ay dit au Comte de Belflor toutes les injures que la colere a pû me ſuggerer. j'eſpere que ce Seigneur ne formera plus de pareils attentats, & que ſes galanteries ceſſeront deſormais d'occuper ma vigilance. Je rends grace au Ciel que vous ayez par vôtre fermeté évité le piege qu'il vous avoit tendu. J'en pleure de joye, je ſuis ravie qu'il n'ait tiré nul avantage de ſon artifice; car les grands Seigneurs ſe font un jeu de ſéduire de jeunes perſonnes. La pluſpart même de ceux qui ſe picquent le plus de probité ne s'en font pas le moindre ſcrupule, comme

me ſi ce n'étoit pas une mauvaiſe action que de deshonorer des familles. Je ne dis pas abſolument que le Comte ſoit de ce caractere, ni qu'il ait envie de vous tromper ; il ne faut pas toujours juger mal de ſon prochain, peut-être a-t'il des vûës legitimes. Quoiqu'il ſoit d'un rang à prétendre aux premiers partis de la Cour, vôtre beauté peut lui avoir fait prendre la réſolution de vous épouſer. Je me ſouviens même que dans les réponſes qu'il a faites à mes reproches il m'a laiſſé entrevoir celà. Que dites-vous, ma bonne, interrompit Leonor? S'il avoit formé ce deſſein, il m'auroit déja demandée à mon pere qui ne me refuſeroit point à un homme de ſa condition.

Ce que vous dites eſt juſte, reprit la Gouvernante, j'entre dans ce ſentiment ; la démarche du Comte eſt ſuſpecte, ou plutôt ſes intentions ne ſauroient être bonnes. Peu s'en faut que je ne retourne encore ſur mes pas pour luy dire de nouvelles injures.

Non, ma bonne, repartit Leonor; il vaut mieux oublier le passé & nous venger par le mépris. Il est vrai, dit la Dame Marcelle, je croi que c'est le meilleur parti; vous êtes plus raisonnable que moy. Mais d'un autre côté ne jugerions-nous point mal des sentimens du Comte? Que savons-nous s'il n'en use pas ainsi par délicatesse? Avant que d'obtenir l'aveu d'un pere, il veut peut-être vous rendre de longs services, mériter de vous plaire, s'assurer de vôtre cœur, afin que vôtre union ait plus de charmes. Si cela étoit, ma fille, seroit-ce un grand crime que de l'écouter? découvrez-moi vôtre pensée, ma tendresse vous est connuë; vous sentez-vous de l'inclination pour le Comte? ou auriez-vous de la répugnance à l'épouser?

A cette malicieuse question, la trop sincere Leonor baissa les yeux en rougissant, & avoüa qu'elle n'avoit nul éloignement pour lui; mais comme sa modestie l'empêchoit de

s'ex-

s'expliquer plus ouvertement, la Duegne la preſſa de nouveau de ne lui rien déguiſer. Elle ſe rendit aux affectueuſes démonſtrations de la Gouvernante : Ma bonne, lui dit-elle, puiſque vous voulez que je vous parle confidemment, apprenez que Belflor m'a paru digne d'être aimé. Je l'ay trouvé ſi bien fait & j'en ai oüi parler ſi avantageuſement que je n'ay pû me défendre d'être ſenſible à ſes galanteries. L'attention infatigable que vous avez à les traverſer m'a ſouvent fait beaucoup de peine, & je vous avoüerai qu'en ſecret je l'ay plaint quelquefois & dédommagé par mes ſoupirs des maux que vôtre vigilance luy fait ſouffrir. Je vous diray même en ce moment qu'au lieu de le haïr aprés ſon action témeraire, mon cœur malgré moy l'excuſe & rejette ſa faute ſur vôtre ſeverité. Ma fille, reprit la Gouvernante, puiſque vous me donnez lieu de croire que ſa recherche vous ſeroit agréable, je veux vous mé-

nager cet Amant. Je ſuis tres-ſenſible, repartit Leonor en s'attendriſſant, au ſervice que vous me voulez rendre. Quand le Comte ne tiendroit pas un des premiers rang à la Cour, quand il ne ſeroit qu'un ſimple Cavalier, je le préfererois à tous les autres hommes ; mais ne nous flattons point : Belflor eſt un grand Seigneur deſtiné ſans doute pour une des plus riches heritieres du Royaume. N'attendons pas qu'il ſe borne à la fille de Dom Luis qui n'a qu'une fortune médiocre à lui offrir ! Non, non, ajoûta-t'elle, il n'a point pour moi des ſentimens ſi favorables. Il ne me regarde pas comme une perſonne qui mérite de porter ſon nom ; il ne cherche qu'à m'offenſer.

Eh pourquoi, dit la Duegne, voulez-vous qu'il ne vous aime pas aſſez pour vous épouſer ? l'Amour fait tous les jours de plus grands miracles. Il ſemble, à vous entendre, que le Ciel ait mis entre le Comte & vous une diſtan-

diſtance infinie. Faites-vous plus de juſtice, Leonor; il ne s'abbaiſſera point en uniſſant ſa deſtinée à la vôtre; vous étes d'une ancienne nobleſſe, & vôtre alliance ne ſauroit le faire rougir. Puiſque vous avez du penchant pour lui, continua-t'elle, il faut que je lui parle; je veux approfondir ſes vûës, & ſi elles ſont telles qu'elles doivent être, je le flatteray de quelque eſperance. Gardez-vous en bien, s'écria Leonor. Je ne ſuis point d'avis que vous l'alliez chercher, s'il me ſoupçonnoit d'avoir quelque part à cette démarche, il ceſſeroit de m'eſtimer. Oh je ſuis plus adroite que vous ne penſez, repliqua la Dame Marcelle! Je commenceray par lui reprocher d'avoir eu deſſein de vous ſéduire. Il ne manquera pas de vouloir ſe juſtifier; je l'écouteray; je le verray venir. Enfin, ma fille, laiſſez moy faire, je ménagerai vôtre honneur comme le mien.

La Duegne prit ſa mante & ſortit à l'entrée de la nuit. Elle trouva Belflor aux environs de la maiſon de Dom Luis. Elle lui rendit compte de l'entretien qu'elle avoit eu avec ſa Maîtreſſe, & n'oublia pas de lui vanter avec quelle adreſſe elle avoit découvert qu'il en étoit aimé. Rien ne pouvoit être plus agreable au Comte que cette découverte : auſſi en remercia-t'il la Dame Marcelle dans les termes les plus vifs ; c'eſt à dire qu'il promit de lui livrer dés le lendemain les mille piſtoles, & il ſe répondit à lui-même du ſuccez de ſon entrepriſe ; parce qu'il ſavoit bien qu'une fille prévenuë eſt à moitié ſéduite. Aprés cela s'étant ſéparez fort ſatisfaits l'un de l'autre, la Duegne retourna au logis.

Leonor qui l'attendoit avec inquietude, lui demanda ce qu'elle avoit à lui annoncer. La meilleure nouvelle que vous puiſſiez apprendre, lui répondit la Gouvernante, tout va le mieux du monde. J'ay vû

le

le Comte. Je vous le diſois bien, ma fille, ſes intentions ne ſont pas criminelles; il n'a point d'autre but que de ſe marier avec vous. Il me l'a juré par tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes. Je ne me ſuis pas renduë à cela, comme vous pouvez penſer. Si vous étes dans cette diſpoſition, lui ay-je dit, pourquoy ne faites-vous pas auprés de Dom Luis la démarche ordinaire? Ah, ma chere Marcelle, m'a-t'il répondu, ſans paroître embarraſſé de cette démande! approuveriez-vous que ſans ſavoir de quel œil me regarde Leonor, & ne ſuivant que les tranſports d'un aveugle amour, j'allaſſe tyranniquement l'obtenir de ſon pere? Non, ſon repos m'eſt plus cher que mes déſirs, & je ſuis trop honnête homme pour m'expoſer à faire ſon malheur.

Pendant qu'il parloit de la ſorte, continua la Duegne, je l'obſervois avec une extrême attention, & j'em-

ployois mon experience à démêler dans ſes yeux s'il étoit effectivement épris de tout l'amour qu'il m'exprimoit. Il m'a paru pénétré d'une véritable paſſion. J'en ay ſenti une joye que j'ay bien eu de la peine à luy cacher. Neanmoins lorſque j'ay été perſuadée de ſa ſincerité, j'ai cru que pour vous aſſurer un amant de cette importance, il étoit à propos de lui laiſſer entrevoir vos ſentimens. Seigneur, lui ai-je dit, Leonor n'a point d'averſion pour vous. Je ſay qu'elle vous eſtime, & autant que j'en puis juger, ſon cœur ne gemira pas de vôtre recherche. Grand Dieu, s'eſt-il alors écrié tout tranſporté de joye! qu'entens-je! eſt-il poſſible que la charmante Leonor ſoit dans une diſpoſition favorable pour moy : Que ne vous dois-je point obligeante Marcelle, de m'avoir tiré d'une ſi longue incertitude? Je ſuis d'autant plus ravi de cette nouvelle, que c'eſt vous qui me l'annoncez; vous qui toujours revoltée contre ma tendreſſe,

ſe, m'avez tant fait ſouffrir de maux. Mais achevez mon bonheur, ma chere Marcelle ; faites-moy parler à la divine Leonor. Je veux lui donner ma foy & luy jurer devant vous que je ne ſeray jamais qu'à elle. A ce diſcours, pourſuivit la Gouvernante, il en a ajoûté d'autres encore plus touchans. Enfin, ma fille, il m'a prié d'une maniere ſi preſſante de lui procurer un entretien ſecret avec vous, que je n'ay pû me défendre de le luy promettre. Hé pourquoi lui avez vous fait cette promeſſe, s'écria Leonor, avec quelque émotion? Une fille ſage, vous me l'avez dit cent fois, doit abſolument éviter ces converſations qui ne ſauroient être que dangereuſes. Je demeure d'accord de vous l'avoir dit, repliqua la Duegne, & c'eſt une tres-bonne maxime. Mais il vous eſt permis de ne la pas ſuivre en cette occaſion, puiſque vous pouvez regarder le Comte comme vôtre mari. Il ne l'eſt point encore, repartit Leonor, & je ne le dois pas voir que

mon pere n'ait agréé ſa recherche.

La Dame Marcelle en ce moment ſe repentoit d'avoir ſi bien élevé une fille dont elle avoit tant de peine à vaincre la retenuë. Voulant toutefois en venir à bout à quelque prix que ce fuſt ; ma chere Leonor, reprit-elle, je m'applaudis de vous voir ſi reſervée. Heureux fruit de mes ſoins ! vous avez mis à profit toutes les leçons que je vous ay données. Je ſuis charmée de mon ouvrage ! mais, ma fille, vous avez rencheri ſur ce que je vous ay enſeigné ; vous outrez ma morale. Je trouve vôtre vertu un peu trop ſauvage. De quelque ſeverité que je me pique, je n'approuve point une farouche ſageſſe qui s'arme indifferemment contre le crime & l'innocence. Une fille ne ceſſe pas d'être vertueuſe pour écouter un amant, quand elle connoît la pureté de ſes deſirs ; & alors elle n'eſt pas plus criminelle de répondre à ſa paſſion, que d'y être ſenſible. Repoſez-vous ſur moy, Leonor ; j'ay

trop

trop d'experience & je ſuis trop dans vos intereſts pour vous faire faire un pas qui puiſſe vous nuire.

Eh dans quel lieu voulez-vous que je parle au Comte, dit Leonor? Dans vôtre appartement, repartit la Duegne, c'eſt l'endroit le plus ſeur; je l'introduirai ici demain pendant la nuit. Vous n'y penſez pas, ma bonne, repliqua Leonor! Quoi je ſouffriray qu'un homme.... Oüy vous le ſouffrirez, interrompit la Gouvernante, ce n'eſt pas une choſe ſi extraordinaire que vous vous l'imaginez. Cela arrive tous les jours, & plût au Ciel que les filles qui reçoivent de pareilles viſites euſſent toutes des intentions auſſi bonnes que les vôtres! D'ailleurs qu'avez-vous à craindre? ne ſerai-je pas avec vous? Si mon pere venoit nous ſurprendre, reprit Leonor? Soyez encore en repos là-deſſus, repartit la Dame Marcelle; vôtre pere a l'eſprit tranquille ſur vôtre conduitte. Il connoit ma fidelité. Il a une entiere confiance en

moy. Leonor ſi vivement pouſſée par la Duegne & preſſée en ſecret par ſon amour, ne put réſiſter plus long-temps. Elle conſentit à ce qu'on lui propoſoit.

Le Comte en fut bien-tôt informé. Il en eut tant de joye, qu'il donna ſur le champ à ſon agente cinq cens piſtoles avec une bague de pareille valeur. La Dame Marcelle voyant qu'il tenoit ſi bien ſa parole, ne voulut pas être moins exacte à tenir la ſienne. Dés la nuit ſuivante, quand elle jugea que tout le monde repoſoit au logis, elle attacha à un balcon une échelle de ſoye que le Comte lui avoit donnée, & le fit entrer par là dans l'appartement de ſa Maîtreſſe.

Cependant cette jeune perſonne s'abandonnoit à des reflexions qui l'agitoient vivement. Quelque penchant qu'elle eût pour le Comte, & malgré tout ce que lui pouvoit dire ſa Gouvernante, elle ſe reprochoit d'avoir eu la facilité de conſentir à une vi-

viſite qui bleſſoit ſon devoir. Recevoir la nuit dans ſa chambre un homme qui n'avoit pas l'aveu de ſon pere & dont elle ignoroit même les veritables ſentimens, lui paroiſſoit une démarche non ſeulement criminelle, mais digne encore des mépris de ſon amant. Cette derniere penſée faiſoit ſa plus grande peine, & elle en étoit fort occupée, lorſque le Comte entra.

Il ſe jetta d'abord à ſes genoux pour la remercier de la faveur qu'elle lui faiſoit. Il parut pénetré d'amour & de reconnoiſſance, & il l'aſſura qu'il étoit dans le deſſein de l'épouſer; neanmoins comme il ne s'étendoit pas là-deſſus autant qu'elle l'eût ſouhaité. Comte, lui dit-elle, je veux bien croire que vous n'avez pas d'autre intention que celle que vous me dites; mais quelque aſſurances que vous m'en puiſſiez donner, elles me ſeront toûjours ſuſpectes, juſqu'à ce qu'elles ſoyent autoriſées du conſentement de mon pe-

re. Madame, répondit Belflor, il y a long-temps que je l'aurois demandé, ſi je n'avois pas craint de l'obtenir aux dépens de vôtre repos. Je ne vous reproche point de n'avoir pas encore fait cette démarche, reprit Leonor, j'approuve même ſur cela vôtre delicateſſe ; mais rien ne vous retient plus, & il faut que vous parliez au plûtôt à Dom Luis ; ou bien réſolvez-vous à ne me revoir jamais

Hé pourquoi, repliqua-t-il, ne vous verrois-je plus, belle Leonor ? Que vous étes peu ſenſible aux douceurs de l'amour ! Si vous ſaviez auſſi bien aimer que moy, vous vous feriez un plaiſir de recevoir ſecrettement mes ſoins & d'en dérober, du moins pour quelque temps, la connoiſſance à vôtre pere. Que ce commerce myſterieux a de charmes pour deux cœurs étroitement liez ! Il en pourroit avoir pour vous, dit Leonor ; mais il n'auroit pour moy que des peines. Ce rafinement de tendreſſe

dreſſe ne convient point à une fille qui a de la vertu: Ne me vantez plus les delices de ce commerce coupable. Si vous m'eſtimiez, vous ne me l'auriez pas propoſé; & ſi vos intentions ſont telles que vous voulez me le perſuader, vous devez au fond de vôtre ame me reprocher de ne m'en être pas offenſée. Mais helas, ajoûta-t-elle, en laiſſant échapper quelques pleurs, c'eſt à ma ſeule foibleſſe que je dois imputer cet outrage; je m'en ſuis rendu digne en faiſant ce que je fais pour vous.

Adorable Leonor, s'écria le Comte, c'eſt vous qui me faites une mortelle injure! vôtre vertu trop ſcrupuleuſe prend de fauſſes allarmes. Quoy, parce que j'ay été aſſez heureux pour vous rendre favorable à mon amour, vous craignez que je ne ceſſe de vous eſtimer? Quelle injuſtice! Non, Madame, je connois tout le prix de vos bontez. Elles ne peuvent vous ôter mon eſtime, & je ſuis preſt à faire ce que vous exigez de

de moy. Je parleray dés demain au Seigneur Dom Luis. Je feray tout mon poſſible pour qu'il conſente à mon bonheur; mais je ne vous le cele point, j'y vois peu d'apparence. Que dites-vous, reprit Leonor? mon pere pourra-t-il ne point agréer la recherche d'un homme qui tient le rang que vous tenez à la Cour? Eh c'eſt ce même rang, répartit Belflor, qui me fait craindre ſes refus. Ce diſcours vous ſurprend; vous allez toutefois ceſſer de vous étonner. Il y a quelques jours que le Roy me déclara qu'il vouloit me marier. Il ne m'a point nommé la Dame qu'il me deſtine; il m'a ſeulement fait comprendre que c'eſt un des premiers partis de la Cour & qu'il a ce mariage fort à cœur. Comme j'ignorois quels pouvoient être vos ſentimens pour moy, car vous ſçavez bien que vôtre rigueur ne m'a pas permis juſqu'ici de les démêler, je ne luy ay laiſſé voir aucune répugnance à ſuivre ſes volontés. Aprés cela jugez, Ma-

Madame, ſi D. Luis voudra ſe mettre au hazard de s'attirer la colere du Roy en m'acceptant pour gendre.

Non, ſans doute, dit Leonor, je connois mon pere. Quelque avantageuſe que ſoit pour lui vôtre alliance, il aimera mieux y renoncer que de s'expoſer à déplaire au Roy. Mais quand mon pere ne s'oppoſeroit point à nôtre union, nous n'en ſerions pas plus heureux ; car enfin, Comte, comment pourrez-vous me donner une main que le Roy veut engager ailleurs? Madame, répondit Belflor, je vous avoüeray de bonne foy que je ſuis encore dans un aſſez grand embarras de ce côté-la. J'eſpere neanmoins qu'en tenant une conduite fort délicate avec le Roy, je ménageray ſi bien ſon eſprit & l'amitié qu'il a pour moy, que je trouveray moyen d'éviter le malheur qui me menace. Vous pourriez même, belle Leonor, m'aider en cela, ſi vous me jugiez digne de m'attacher à vous. Eh de quelle maniere, dit-elle, puis-je con-

contribuer à rompre le mariage que le Roy vous a proposé ? Ah, Madame, repliqua-t-il d'un air passionné, si vous vouliez recevoir ma foy, je saurois bien me conserver à vous sans que ce Prince m'en pût savoir mauvais gré. Permettez, adorable Leonor, ajoûta-t-il en se jettant à ses genoux, permettez que je vous épouse en presence de la Dame Marcelle ; c'est un témoin qui répondra de la sainteté de nôtre engagement. Par là je me déroberay sans peine aux tristes nœuds dont on veut me lier ; car lors qu'aprés cela le Roy me pressera d'accepter la Dame qu'il me destine, je me jetteray aux pieds de ce Prince ; je lui diray que je vous aimois depuis long-temps & que je vous ai secrettement épousée. Quelque envie qu'il puisse avoir de me marier avec un autre, il est trop bon pour vouloir m'arracher a ce que j'adore, & trop juste pour faire cet affront à vôtre famille. Que pensez-vous, sage Marcelle, ajouta-t-il en se

ſe tournant vers la Gouvernante, que penſez-vous de ce projet que l'amour vient de m'inſpirer? J'en ſuis charmée, dit la Dame Marcelle; il faut avoüer que l'Amour eſt bien ingenieux! Et vous, charmante Leonor, reprit le Comte, qu'en dites-vous? Vôtre eſprit armé de défiance refuſera-t-il de l'approuver? Non, répondit Leonor, pourvû que vous y faſſiez entrer mon pere. Je ne doute pas qu'il n'y ſouſcrive dés que vous l'en aurez inſtruit.

Il faut bien ſe garder de lui faire cette confidence, interrompit en cet endroit la Duegne; vous ne connoiſſez pas le Seigneur D. Luis; il eſt trop délicat ſur les matieres d'honneur pour ſe prêter à de myſterieuſes amours. La propoſition d'un mariage ſecret l'offenſera. D'ailleurs ſa prudence ne manquera pas de luy faire craindre les ſuittes d'une union qui lui paroîtra choquer les deſſeins du Roi. Par cette démarche indiſcrete vous lui donnerez des ſoupçons, ſes

ſes yeux ſeront inceſſamment ouverts ſur toutes nos actions, & il vous ôtera tous les moyens de vous voir. Ah, j'en mourrois de douleur, s'écria nôtre Courtiſan! Mais, Madame Marcelle, pourſuivit-il, affectant un air chagrin, croyez-vous effectivement que D. Luis rejette la propoſition d'un mariage caché? N'en doutez nullement, répondit la Gouvernante; mais je veux qu'il l'accepte. Regulier & ſcrupuleux comme il eſt, il ne conſentira point que l'on ſupprime les céremonies d'Egliſe, & ſi on les pratique dans vôtre mariage, la choſe ſera bien-tôt divulguée.

Ah, ma chere Leonor, dit alors le Comte, en ſerant tendrement la main de ſa Maîtreſſe entre les ſiennes, faut-il pour ſatisfaire une vaine opinion de bienſéance nous expoſer à l'affreux péril de nous voir ſéparez pour jamais? Vous n'avez beſoin que de vous-même pour vous donner à moy. L'aveu d'un pere vous épargneroit peut-être quelques peines

nes d'eſprit : mais puiſque la Dame Marcelle nous a montré l'impoſſibilité de l'obtenir, rendez-vous à mes innocens déſirs ; recevez mon cœur & ma main ; & lorſqu'il ſera temps d'informer D. Luis de nôtre engagement, nous lui apprendrons les raiſons que nous avons euës de le lui cacher. Hé bien, Comte, dit Leonor, je conſens que vous ne parliez pas ſi-tôt à mon pere. Sondez auparavant l'eſprit du Roy. Avant que je reçoive en ſecret vôtre main, parlez à ce Prince, dites-lui, s'il le faut, que vous m'avez ſecrettement épouſée. Tâchons par cette fauſſe confidence... Oh pour cela non, Madame, repartit Belflor ; je ſuis trop ennemi du menſonge, pour oſer ſoutenir cette feinte ; je ne puis me trahir juſques-là. D'ailleurs, je connois le Roy ; s'il venoit à découvrir que je l'euſſe trompé, il ne me le pardonneroit de ſa vie.

Je ne finirois point, Seigneur D. Cleofas, continua le Diable, ſi je vous

vous repetois mot pour mot tout ce que Belflor dit pour ſéduire cette jeune perſonne. Je vous diray ſeulement qu'il lui tint tous les diſcours paſſionnez que je ſouffle aux hommes en pareille occaſion ; mais il eut beau jurer qu'il confirmeroit publiquement le plûtôt qu'il lui ſeroit poſſible, la foy qu'il lui donnoit en ſecret, il eut beau prendre le Ciel à témoin de ſes ſermens, il ne put triompher de la vertu de Leonor ; & le jour qui étoit preſt à paroître l'obligea malgré lui à ſe retirer.

Le lendemain la Duegne croyant qu'il y alloit de ſon honneur, ou pour mieux dire de ſon intereſt de ne point abandonner ſon entrepriſe, dit à la fille de D. Luis : Leonor, je ne ſçay plus quel diſcours je dois vous tenir. Je vous vois revoltée contre la paſſion du Comte, comme s'il n'avoit pour objet qu'une ſimple galanterie. N'auriez-vous point remarqué en ſa perſonne quelque choſe qui vous en eût dégoûtée ? Non ; ma bonne,

bonne, lui répondit Leonor ; au contraire il ne m'a jamais paru plus aimable ; & ſon entretien m'a fait appercevoir en lui de nouveaux charmes. Si cela eſt, reprit la Gouvernante, je ne vous comprens pas. Vous étes prévenuë pour lui d'une inclination violente, & vous refuſez de ſouſcrire à une choſe dont on vous a repreſenté la neceſſité. Ma bonne, repliqua la fille de D. Luis, vous avez plus de prudence & plus d'experience que moy ; mais avez-vous bien penſé aux ſuites que peut avoir un mariage contracté ſans l'aveu de mon pere ? Oüi, oüi, répondit la Duegne, j'ay fait là-deſſus toutes les réflexions neceſſaires ; & je ſuis fâchée que vous vous oppoſiez avec tant d'opiniâtreté au brillant établiſſement que la fortune vous préſente. Prenez garde que vôtre obſtination ne fatigue & ne rebute vôtre Amant. Craignez qu'il n'ouvre les yeux ſur l'intereſt de ſa fortune que la violence de ſa paſſion lui fait négliger. Puiſqu'il

qu'il veut vous donner ſa foy, acceptez-là ſans balancer. Sa parole le lié; il n'y a rien de plus ſacré pour un homme d'honneur. D'ailleurs je ſuis témoin qu'il vous reconnoît pour ſa femme. Ne ſavez-vous pas qu'un témoignage tel que le mien ſuffit pour faire condamner en juſtice un Amant qui oſeroit ſe parjurer?

Ce fut par de ſemblables diſcours que la perfide Marcelle ébranla Leonor, qui ſe laiſſant étourdir ſur le peril qui la menaçoit, s'abandonna de bonne foy quelques jours aprés aux mauvaiſes intentions du Comte.

La Duegne l'introduiſoit toutes les nuits par le balcon dans l'appartement de ſa Maîtreſſe & le faiſoit ſortir avant le jour. Une nuit qu'elle l'avoit averti un peu plus tard qu'à l'ordinaire de ſe retirer, & que déja l'aurore commençoit à percer l'obſcurité, il ſe mit bruſquement en devoir de ſe couler dans la ruë; mais par malheur il prit ſi mal ſes meſures qu'il tomba par terre aſſez rude-

rudement. D. Luis de Ceſpedes qui étoit couché dans l'appartement au deſſus de ſa fille, & qui s'étoit levé ce jour-là de tres-grand matin pour travailler à quelques affaires preſſantes, entendit le bruit de cette chûte. Il ouvrit ſa feneſtre pour voir ce que c'étoit. Il apperçut un homme qui achevoit de ſe relever avec beaucoup de peine, & la Dame Marcelle ſur le balcon de ſa fille, comme en effet c'étoit elle qui détachoit l'échelle de ſoye dont le Comte ne s'étoit pas ſi bien ſervi pour deſcendre que pour monter. Il ſe frotta les yeux & prit d'abord ce ſpectacle pour une illuſion; mais aprés l'avoir bien conſideré, il jugea qu'il n'y avoit rien de plus réel, & que la clarté du jour, toute foible qu'elle étoit encore, ne lui découvroit que trop ſa honte. Troublé de cette fatale vûë, tranſporté d'une juſte colere, il deſcend en robe de chambre dans l'appartement de Leonor, tenant ſon épée d'une main & une bougie de

l'autre. Il la cherche elle & sa Gouvernante pour les sacrifier à son ressentiment. Il frappe à la porte de leur chambre, ordonne d'ouvrir; elles reconnoissent sa voix; elles obéïssent en tremblant. Il entre d'un air furieux & montrant son épée nuë à leurs yeux éperdus : Je viens, dit-il, laver dans le sang d'une infame l'affront qu'elle fait à son pere, & punir en même temps la lâche Gouvernante qui trahit ma confiance.

Elles se jetterent à genoux devant lui l'une & l'autre, & la Duegne prenant la parole : Seigneur, dit-elle, avant que nous recevions le châtiment que vous nous préparez, daignez m'écouter un moment. Hé bien, malheureuse, repliqua le Vieillard, je consens de suspendre ma vangeance pour un instant. Parle, apprens-moi toutes les circonstances de mon malheur; mais que dis-je toutes les circonstances?! je n'en ignore qu'une : c'est le nom du témeraire

qui

qui deshonore ma famille. Seigneur, reprit la Dame Marcelle, le Comte de Belflor eſt le Cavalier dont il s'agit. Le Comte de Belflor, s'écria D. Luis! où a-t'il vû ma fille? par quelles voyes l'a-t'il ſéduite? ne me cache rien. Seigneur, repartit la Gouvernante, je vais vous faire ce récit avec toute la ſincerité dont je ſuis capable.

Alors elle lui débita avec un art infini tous les diſcours qu'elle avoit fait accroire à Leonor que le Comte lui avoit tenus. Elle le peignit avec les plus belles couleurs; c'étoit un Amant tendre, délicat & ſincere. Comme elle ne pouvoit s'écarter de la verité au dénoüement, elle fut obligée de la dire; mais elle s'étendit ſur les raiſons que l'on avoit euës de faire à ſon inſçû ce mariage ſecret, & elle leur donna un ſi bon tour, qu'elle appaiſa la fureur de Dom Luis. Elle s'en apperçut bien, & pour achever d'adoucir le Vieillard: Seigneur, lui dit-elle, voilà ce que

vous vouliez ſavoir. Puniſſez-nous préſentement ; plongez vôtre épée dans le ſein de Leonor. Mais qu'eſt-ce que je dis ? Leonor eſt innocente ; elle n'a fait que ſuivre les conſeils d'une perſonne que vous avez chargée de ſa conduite. C'eſt à moy ſeule que vos coups doivent s'adreſſer. C'eſt moy qui ay introduit le Comte dans l'appartement de vôtre fille. C'eſt moi qui ai formé les nœuds qui les lient. J'ay fermé les yeux ſur ce qu'il y avoit d'irregulier dans un engagement que vous n'autoriſiez pas ; pour vous aſſurer un gendre dont vous ſavez que la faveur eſt le canal par où coulent aujourd'hui toutes les graces de la Cour Je n'ay enviſagé que le bonheur de Leonor & l'avantage que vôtre famille pourroit tirer d'une pareille alliance. L'excez de mon zele m'a fait trahir mon devoir.

Pendant que l'artificieuſe Marcelle parloit ainſi, ſa Maîtreſſe ne s'épargnoit point à pleurer ; & elle fit paroî-

paroître une ſi vive douleur, que le bon Vieillard n'y put réſiſter. Il en fut attendri ; ſa colere ſe changea en compaſſion. Il laiſſa tomber ſon épée, & dépoüillant l'air d'un pere irrité : Ah, ma fille, s'écria-t'il les larmes aux yeux, que l'amour eſt une paſſion funeſte ! Helas, vous ne ſavez pas toutes les raiſons que vous avez de vous affliger. La honte ſeule que vous cauſe la préſence d'un pere qui vous ſurprend, excite vos pleurs en ce moment. Vous ne prévoyez pas encore tous les ſujets de douleur que vôtre Amant vous prepare peut-être. Et vous, imprudente Marcelle, pourſuivit-il, dans quel précipice nous jette vôtre zele indiſcret pour ma famille ? J'avoüe que l'alliance d'un homme tel que le Comte a pû vous ébloüir, & c'eſt ce qui vous ſauve dans mon eſprit ; mais malheureuſe que vous étes, ne falloit-il pas vous défier d'un Amant de ce caractere ? Plus il a de crédit & de faveur, plus vous deviez être en garde contre lui. S'il ne ſe

fait pas un ſcrupule de manquer de foy a Leonor, quel parti faudra-t'il que je prenne? Implorerai-je le ſecours des Loix? une perſonne de ſon rang ſaura bien ſe mettre à l'abri de leur ſeverité. Je veux que fidele à ſes ſermens il ait envie de tenir parole à ma fille; ſi le Roy, comme il vous l'a dit, a deſſein de lui faire épouſer une autre Dame, il eſt à craindre que ce Prince ne l'y oblige par ſon autorité.

Oh pour l'y obliger, Seigneur, interrompit Leonor, ce n'eſt pas ce qui doit nous allarmer. Le Comte nous a bien aſſuré que le Roy ne fera pas une ſi grande violence à ſes ſentimens. J'en ſuis perſuadée, dit la Dame Marcelle; ce Prince aime trop ſon favori pour exercer ſur lui cette tyrannie, & il eſt trop genereux pour vouloir cauſer un déplaiſir mortel au vaillant D. Luis de Ceſpedes qui a donné tous ſes beaux jours au ſervice de l'Etat. Faſſe le Ciel, reprit le Vieillard en ſoûpirant, que mes crain-

craintes ſoient vaines ! Je vais chez le Comte lui demander un éclairciſſement là-deſſus. Les yeux d'un pere ſont pénetrans. Je verrai juſqu'au fond de ſon ame. Si je le trouve dans la diſpoſition que je ſouhaitte, je vous pardonneray le paſſé ; mais, ajouta-t'il d'un ton plus ferme, ſi dans ſes diſcours je démêle un cœur perfide, vous irez toutes deux dans une retraite pleurer vôtre imprudence le reſte de vos jours. A ces mots, il ramaſſa ſon épée, & les laiſſant ſe remettre de la frayeur qu'il leur avoit cauſée, il remonta dans ſon appartement pour s'habiller.

Seigneur Aſmodée, s'écria Dom Cleofas en cet endroit, avant que vous me racontiez la ſuitte de cette hiſtoire, dites-moi, je vous prie, ce qui ſe paſſe dans cet appartement tapiſſé de drap muſc ? J'y vois cinq ou ſix femmes qui donnent comme à l'envi l'une de l'autre des bouteilles de verre à une eſpece de Valet. C'eſt une choſe aſſez digne de vôtre

attention, répondit le Diable. Il y a dans cet appartement un Inquiſiteur malade ; il eſt couché dans cette chambre où vous appercevez deux femmes. Ce ſont deux de ſes penitentes qui le veillent ; l'une fait ſes boüillons, & l'autre, à ſon chevet, prend ſoin de lui tenir la tête chaude. Eh quelle eſt donc ſa maladie, dit l'Ecolier, Il eſt enrhumé du cerveau, repartit le Demon, & il eſt à craindre que ſon rhume ne lui tombe ſur la poitrine. Ces autres femmes que vous remarquez dans ſon antichambre ſont encore des devotes, qui ſur le bruit de ſon indiſpoſition accourent avec des remedes. L'une apporte pour la toux des ſyrops de Jujubes, d'Aliſea, de Corail & de Tuſſilage ; l'autre pour conſerver les poulmons de ſa Reverence, s'eſt chargée de ſyrops de Longuevie, de Veronique, d'Immortelle & d'Elixir de proprieté ; une autre pour fortifier ſon cerveau & ſon eſtomach, a des eaux

de

de Meliſſe, de Canelle orgée, de l'eau divine & de l'eau theriacale avec des Eſſences de muſcade & d'ambre gris; celle-cy vient offrir des confections anacardine & bezoardique, & celle-là des teintures d'œillet, de corail, de millefleurs, de ſoleil & d'émeraudes. Toutes ces femmes vantent au Valet de l'Inquiſiteur les choſes qu'elles apportent. Elles le tirent à part tour à tout, & chacune lui mettant un ducat dans la main, lui dit à l'oreille: Laurent, mon cher Laurent, fais, je te prie, en ſorte que mes remedes ayent la préference. Voilà ce que vous avez ſouhaitté de ſavoir, pourſuivit le Diable; je vais reprendre le fil de mon hiſtoire.

CHAPITRE V.

Suite & conclusion de l'histoire du Comte & de Leonor.

DOM Luis sortit de bon matin & se rendit chez le Comte, qui ne croyant pas avoir été découvert, fut surpris de cette visite. Il alla au devant du Vieillard, & après l'avoir accablé d'embrassades : Que j'ay de joye, dit-il, de voir ici le Seigneur D. Luis! Viendroit-il m'offrir l'occasion de le servir ? Seigneur, lui répondit Dom Luis, ordonnez, s'il vous plaît, que nous soyons seuls. Belflor fit ce qu'il souhaittoit. Ils s'assirent tous deux, & le Vieillard prénant la parole : Seigneur, dit-il, mon honneur & mon repos ont besoin d'un éclaircissement que je viens vous demander. Je vous ay vû ce matin sortir de l'appartement de Leonor

Elle

Elle m'a tout avoüé ; elle m'a dit ..... Elle vous a dit que je l'aime, interrompit le Comte, pour éluder un diſcours qu'il ne vouloit pas entendre, mais elle ne vous a que foiblement exprimé tout ce que je ſens pour elle. J'en ſuis enchanté, c'eſt une fille toute adorable. Eſprit, beauté, vertu, rien ne lui manque. On m'a dit que vous avez auſſi un fils qui acheve ſes études à Alcala, reſſemble-t'il à ſa ſœur ? S'il en a la beauté, & pour peu qu'il tienne de vous d'ailleurs, ce doit être un Cavalier parfait. Je meurs d'envie de le voir ; & je vous offre tout mon crédit pour lui.

Je vous ſuis redevable de cette offre, dit gravement Dom Luis, mais venons à ce que.... Il faut le mettre inceſſamment dans le ſervice, interrompit encore le Comte. Je me charge de ſa fortune ; il ne vieillira point dans la foule des Officiers ſubalternes c'eſt dequoi je puis vous aſſurer. Répondez-moy, Comte, reprit bruſ-

quement le Vieillard & ceſſez de me couper la parole. Avez-vous deſſein ou non de tenir la promeſſe... Oüi ſans doute, interrompit pour la troiſiéme fois Belflor, je tiendrai la promeſſe que je vous fais d'appuyer vôtre fils de toute ma faveur; comptez ſur moi, je ſuis homme réel. C'en eſt trop, Comte, s'écria Ceſpedes en ſe levant! aprés avoir ſéduit ma fille, vous oſez encore m'inſulter; mais je ſuis noble; & l'offenſe que vous me faites ne demeurera pas impunie. En achevant ces mots, il ſe retira chez lui le cœur plein de reſſentiment, & roulant dans ſon eſprit mille projets de vengeance.

Dés qu'il y fut arrivé, il dit avec beaucoup d'agitation à Leonor & à la Dame Marcelle: Ce n'étoit pas ſans raiſon que le Comte m'étoit ſuſpect, c'eſt un traître dont je veux me venger. Pour vous, dés demain vous entrerez toutes deux dans un Couvent; vous n'avez qu'à vous y préparer;

parer ; & rendez graces au Ciel que ma colere ſe contente de ce châtiment. En diſant cela, il alla s'enfermer dans ſon cabinet pour penſer meurement au parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture ſi délicate.

Quelle fut la douleur de Leonor quand elle eut entendu dire que Belflor étoit perfide ! Elle demeura quelque temps immobile. Une paleur mortelle ſe répandit ſur ſon viſage. Ses eſprits l'abandonnerent, & elle tomba ſans mouvement entre les bras de ſa Gouvernante qui crut qu'elle alloit expirer. Cette Duegne apporta tous ſes ſoins pour la faire revenir de ſon évanoüiſſement ; elle y réuſſit. Leonor reprit l'uſage de ſes ſens, ouvrit les yeux, & voyant ſa Gouvernante empreſſée à la ſecourir : Que vous étes barbare, lui dit-elle, en pouſſant un profond ſoupir ! pourquoi m'avez vous tirée de l'heureux état où j'étois ? je ne ſentois pas l'horreur de ma deſtinée. Que ne me laiſ-

ſiez-vous mourir ? vous qui ſavez toutes les peines qui doivent troubler le repos de ma vie, pourquoi m'a l'avez-vous conſervée.

Marcelle eſſaya de la conſoler; mais elle ne fit que l'aigrir davantage. Tous vos diſcours ſont ſuperflus, s'écria la fille de D. Luis! je ne veux rien écouter. Ne perdez pas le temps à combattre mon deſeſpoir. Vous devriez plutôt l'irriter, vous, qui m'avez plongée dans l'abîme où je ſuis. C'eſt vous qui m'avez répondu de la ſincerité du Comte; ſans vous je ne me ſerois pas livrée à l'inclination que j'avois pour lui. J'en aurois inſenſiblement triomphé. Il n'en auroit jamais du moins tiré le moindre avantage. Mais je ne veux pas, pourſuivit-elle, vous imputer mon malheur, & je n'en accuſe que moi. Je ne devois pas ſuivre vos conſeils en recevant la foy d'un homme ſans la participation de mon pere. Quelque glorieuſe que fuſt pour moy la recherche du Comte de Belflor, il falloit

le

le mépriſe ; plutôt que de le ménager aux dépens de mon honneur. Enfin je devois me défier de lui, de vous & de moy. Aprés avoir été aſſez foible pour me rendre à ſes ſermens perfides ; aprés l'affliction que je cauſe au malheureux Dom Luis & le deshonneur que je fais à ma famille, je me deteſte moi-même ; & loin de craindre la retraite dont on me menace, je voudrois aller cacher ma honte dans le plus affreux ſéjour. En parlant de cette ſorte, elle ne ſe contentoit pas de pleurer abondamment ; elle déchiroit ſes habits & s'en prenoit à ſes beaux cheveux de l'injuſtice de ſon Amant.

La Dugne pour ſe conformer à la douleur de ſa Maîtreſſe, n'épargna pas les grimaces. Elle laiſſa couler quelques pleurs de commande, fit mille imprecations contre les hommes en general, & en particulier contre Belflor. Eſt-il poſſible, s'écria-t-elle, que le Comte qui m'a paru ſi plein de droiture & de probité, ſoit

ſoit aſſez ſcelerat pour nous avoir trompé toutes deux. Je ne puis revenir de ma ſurpriſe, ou plutôt je ne puis encore me perſuader cela.

En effet, dit Leonor, quand je me le repreſente à mes genoux, quelle fille ne ſe ſeroit pas fiée à ſon air tendre, à ſes ſermens dont il prenoit ſi hardiment le Ciel à témoin, à ſes tranſports qui ſe renouvelloient ſans ceſſe? Ses yeux me montroient encore plus d'amour que ſa bouche ne m'en exprimoit; enfin il paroiſſoit charmé de ma vûë. Non, il ne me trompoit point! je ne le puis penſer. Mon pere ne lui aura pas parlé peut-êrre avec aſſez de ménagement: ils ſe ſeront tous deux picquez, & le Comte lui aura moins répondu en Amant qu'en grand Seigneur. Mais je me flatte auſſi peut-être! il faut que je ſorte de cette incertitude. Je vais écrire à Belflor & lui mander que je l'attens ici cette nuit; je veux qu'il vienne raſſurer mon cœur allarmé, ou me confirmer lui-même ſa trahiſon.

ſon. La Dame Marcelle applaudit à ce deſſein ; elle conçut même quelque eſperance que le Comte, tout ambitieux qu'il étoit, pourroit bien être touché des larmes que Leonor répandroit dans cette entrevûë & ſe déterminer à l'épouſer.

Pendant ce temps-là Belflor débarraſſé du bon homme D. Luis, rêvoit dans ſon appartement aux ſuites que pourroit avoir la reception qu'il venoit de lui faire. Il jugea bien que tous les Ceſpedes irritez de l'injure, ſongeroient à la venger ; mais cela ne l'inquiétoit que foiblement. L'intereſt de ſon amour l'occupoit bien davantage : Il penſoit que Leonor ſeroit miſe dans un Couvent, ou du moins qu'elle ſeroit deſormais gardée à vûë, que ſelon toutes les apparences il ne la reverroit plus. Cette penſée l'affligeoit, & il cherchoit dans ſon eſprit quelque moyen de prévenir ce malheur, lorſque ſon Valet-de-chambre lui apporta une Lettre que la Dame Marcelle venoit

de

de lui mettre entre les mains. C'étoit un billet de Leonor conçû dans ces termes: *Je dois demain quitter le monde pour aller m'enſevelir dans une retraite. Me voir deshonorée, odieuſe à ma famille & à moy-même, c'eſt l'état déplorable où je ſuis réduite pour vous avoir écouté, Je vous attens encore cette nuit. Dans mon deſeſpoir je cherche de nouveaux tourmens: Venez m'avoüer que vôtre cœur n'a point eu de part aux ſermens que vôtre bouche m'a faits, ou venez les juſtifier par une conduite qui peut ſeule adoucir la rigueur de mon deſtin. Comme il pourroit y avoir quelque péril dans ce rendez-vous, aprés ce qui s'eſt paſſé entre vous & mon pere, faites-vous accompagner par un ami. Quoique vous faſſiez tout le malheur de ma vie, je ſens que je m'intereſſe encore à la vôtre.*

Le Comte lut deux ou trois fois cette Lettre, & ſe répreſentant Leonor dans la ſituation où elle ſe dépeignoit, il en fut émû. Il rentra en lui-même: la raiſon, la probité, l'honneur dont ſa paſſion lui avoit fait

fait violer toutes les loix, commencerent à reprendre ſur lui leur empire. Il ſentit tout d'un coup diſſiper ſon aveuglement; & comme un homme ſorti d'un violent accez de fiévre, rougit des paroles & des actions extravagantes qui lui ſont échappées, il eut honte de tous les lâches artifices dont il s'étoit ſervi pour contenter ſes deſirs. Qu'ay-je fait, dit-il, malheureux? quel Demon m'a poſſedé? j'ay promis d'épouſer Léonor. J'en ay pris le Ciel à témoin. J'ay feint que le Roi m'avoit propoſé un parti. Menſonge, perfidie, ſacrilege, j'ay tout mis en uſage pour corrompre l'innocence. Quelle fureur! Ne valoit-il pas mieux employer mes efforts à détruire mon amour, qu'à le ſatifaire par des voyes ſi criminelles? Cependant voilà une fille de condition ſéduite! je l'abandonne à la colere de ſes parens que je deshonore avec elle, & je la rends miſerable pour m'avoir rendu heureux. Quelle ingratitude!

Ne

Ne dois-je pas plutôt reparer ſa honte & l'outrage que je lui fais ? Oüi je le dois, & je veux en l'épouſant dégager la parole que je lui ai donnée. Qui pourroit s'oppoſer à un deſſein ſi juſte ? ſes bontez doivent-elles me prévenir contre ſa vertu ? non, je ſay combien ſa réſiſtance m'a coûté à vaincre. Elle s'eſt moins renduë à mes tranſports qu'à la foy jurée..... Mais d'un autre côté, ſi je me borne à ce choix, je me fais un tort conſiderable. Moy qui puis aſpirer aux plus nobles & aux plus riches heritieres du Royaume, je me contenteray de la fille d'un ſimple Gentilhomme qui n'a qu'un bien médiocre ! Que penſera-t-on de moy à la Cour ? on dira que j'ay fait un mariage ridicule.

Belflor ainſi partagé entre l'amour & l'ambition, ne ſavoit à quoy ſe réſoudre ; mais quoyqu'il fuſt encore incertain s'il épouſeroit Leonor, ou s'il ne l'épouſeroit point, il ne laiſſa pas de ſe déterminer à l'aller trouver

ver la nuit prochaine:

Dom Luis de ſon côté paſſa la journé à ſonger au retabliſſement de ſon honneur. La conjoncture lui paroiſſoit fort délicate. Recourir aux Loix Civiles, c'étoit rendre ſon deshonneur public; outre qu'il craignoit que la juſtice ne fuſt d'une part & les Juges de l'autre. Il n'oſoit pas non plus s'aller jetter aux pieds du Roy. Comme il croyoit que ce Prince avoit deſſein de marier Belflor, il avoit peur de faire une démarche inutile. Il ne lui reſtoit donc que la voye des armes, & ce fut à ce parti qu'il s'arrêta. Dans le chaleur de ſon reſſentiment, il fut tenté de faire un appel au Comte; mais venant à penſer qu'il étoit trop vieux & trop foible pour oſer ſe fier à ſon bras, il aima mieux s'en remettre à ſon fils dont il jugea que les coups ſeroient plus ſeurs que les ſiens. Il envoya donc un de ſes Valets à Alcala avec une Lettre pour ſon fils, par laquelle

il

il lui mandoit de venir inceſſamment à Madrid venger une offenſe faite à la famille des Ceſpedes.

Ce fils nommé Dom Pedre eſt un Cavalier de dix-huit ans, parfaitement bien fait & ſi brave qu'il paſſe dans la Ville d'Alcala pour le plus redoutable Ecolier de l'Univerſité; mais vous le connoiſſez, ajouta le Diable, & il n'eſt pas beſoin que je m'étende là-deſſus. Il eſt vray, dit D. Cleofas, qu'il a toute la valeur & tout le mérite que l'on puiſſe avoir. Ce jeune homme, reprit Aſmodée, n'étoit point alors à Alcala comme ſon pere ſe l'imaginoit. Le déſir de revoir une Dame qu'il aimoit l'avoit amené à Madrid. La derniere fois qu'il y étoit venu voir ſa famille, il avoit fait cette conqueſte au Prado. Il n'en ſavoit point encore le nom; on avoit exigé de lui qu'il ne feroit aucune démarche pour s'en informer, & il s'étoit ſoumis, quoy qu'avec beaucoup de peine, à cette cruelle néceſſité. C'étoit une fille de

con-

condition qui avoit pris de l'amitié pour lui, & qui croyant devoir ſe défier de la diſcretion & de la conſtance d'un Ecolier, jugeoit à propos de le bien éprouver avant que de ſe faire connoître. Il étoit plus occupé de ſon Inconnuë que de la Philoſophie d'Ariſtote; & le peu de chemin qu'il y a d'ici à Alcala étoit cauſe qu'il faiſoit ſouvent comme vous l'écolle buiſſonniere: avec cette difference, que c'étoit pour un objet qui le méritoit mieux que vôtre Dona Thomaſa. Pour dérober la connoiſſance de ſes amoureux voyages à D. Luis ſon pere, il avoit coutume de loger dans une Auberge à l'extrémité de la Ville où il avoit ſoin de ſe tenir caché ſous un nom emprunté. Il n'en ſortoit que le matin, à certaine heure qu'il lui falloit aller dans une maiſon où la Dame qui lui faiſoit ſi mal faire ſes études avoit la bonté de ſe rendre accompagnée d'une femme de chambre. Il demeuroit donc enfermé dans ſon Auberge.

berge pendant le reſte du jour ; mais en recompenſe dés que la nuit étoit venuë, il ſe promenoit par tout dans la Ville.

Il arriva qu'une nuit comme il traverſoit une ruë détournée, il entendit des voix & des inſtrumens qui lui parurent dignes de ſon attention. Il s'arrêta pour les écouter ; c'étoit une ſerenade. Le Cavalier qui la donnoit étoit yvre & naturellement brutal. Il n'eut pas plutôt apperçû nôtre Ecolier, qu'il vint à lui avec précipitation, & ſans autre complimens: Ami, lui dit-il d'un ton bruſque, paſſez vôtre chemin, je n'aime pas les gens curieux. Je pourrois me retirer, répondit Dom Pedre choqué de ces paroles, ſi vous m'en aviez prié de meilleure grace, mais je veux demeurer pour vous apprendre à parler. Voyons donc, repliqua le Maître du concert en tirant ſon épée, qui de nous deux cédera la place à l'autre. Dom Pedre mit auſſi l'épée à la main, & ils commencerent à ſe battre. Quoique

que le Maître de la ſerenade s'en acquittât avec aſſez d'adreſſe, il ne put parer un coup mortel qui lui fut porté, & il tomba ſur le carreau. Tous les Acteurs du concert qui avoient déja quitté leurs inſtrumens & tiré leurs épées pour accourir à ſon ſecours, s'avancerent pour le venger. Ils attaquerent tous enſemble Dom Pedre, qui dans cette occaſion montra ce qu'il ſavoit faire. Outre qu'il parroit avec une agilité ſurprenante toutes les bottes qu'on lui portoit, il en pouſſoit de furieuſes, & occupoit à la fois tous ſes ennemis. Cependant ils étoient ſi opiniâtres & en ſi grand nombre, que tout excellent eſcrimeur qu'il étoit, il n'auroit pû éviter ſa perte, ſi le Comte de Belflor qui paſſoit alors par cette ruë, n'eût pris ſa défenſe.

Le Comte avoit du coeur & beaucoup de generoſité. Il ne put voir tant de gens armez contre un ſeul homme ſans s'intereſſer pour lui. Il

tira ſon épée, & courant ſe ranger auprés de Dom Pedre, il pouſſa ſi vivement avec lui les Acteurs de la ſerenade, qu'ils ſenfuirent tous, les uns bleſſez & les autres de peur de l'être. Aprés leur retraitte, l'Ecolier voulut remercier le Comte du ſecours qu'il en avoit reçu; mais Belflor l'interrompit : Laiſſons-là les diſcours, lui dit-il; n'étes-vous point bleſſé? Non, répondit D. Pedre; éloignons-nous donc d'ici, reprit le Comte, je vois que vous avez tué un homme; il eſt dangereux de vous arrêter plus longs-temps dans cette ruë; la Juſtice vous y pourroit ſurprendre. Ils marcherent auſſi-tôt à grands pas, gagnerent une autre ruë, & quand ils furent loin de celle où le combat s'étoit donné, ils s'arrêterent.

Dom Pedre pouſſé par les mouvemens d'une juſte reconnoiſſance, pria le Comte de ne lui pas cacher le nom du Cavalier à qui il avoit tant d'obligation. Belflor ne fit aucune façon de le lui apprendre, & lui demanda

auſſi

auſſi le ſien. Mais l'Ecolier ne voulant pas ſe faire connoître, répondit qu'il s'appelloit D. Juan de Matos, & l'aſſura qu'il ſe ſouviendroit éternellement de ce qu'il avoit fait pour lui. Je veux, lui dit le Comte, vous offrir dés cette nuit une occaſion de vous acquitter envers moi. J'ay un rendez-vous qui n'eſt pas ſans peril. J'allois chercher un ami pour m'y accompagner. Je connois vôtre valeur; puis-je vous propoſer, Dom Juan, de venir avec moi? Ce doute m'outrage, repartit l'Ecolier; je ne ſaurois faire un meilleur uſage de la vie que vous m'avez conſervée, que de l'expoſer pour vous. Partons, je ſuis preſt à vous ſuivre. Ainſi Belflor conduiſit lui-même Dom Pedre à la maiſon de D. Luis, & ils entrerent tous deux par le Balcon dans l'appartement de Leonor.

En cet endroit D. Cleofas interrompit le Diable: Seigneur Aſmodée, lui dit-il, comment eſt-il poſſible que D. Pedre ne reconnût point

la maison de son pere? Il n'avoit garde de la reconnoître, répondit le Demon; c'étoit une nouvelle demeure. Dom Luis avoit changé de quartier & logeoit dans cette maison depuis huit jours; c'est ce que j'allois vous dire lorsque vous m'avez interrompu. Vous êtes trop vif; vous avez la mauvaise habitude de couper la parole aux gens. Corrigez-vous de cela.

Dom Pedre, continua le Demon, ne croyoit donc pas être chez son pere. Il ne s'apperçut pas non plus que la personne qui les introduisoit étoit la Dame Marcelle; puisqu'elle les reçut sans lumiere dans une antichambre où Belflor pria son compagnon de rester pendant qu'il iroit dans la chambre de sa Dame. L'Ecolier y consentit & s'assit sur une chaise l'épée nuë à la main de peur de surprise. Il se mit à rêver aux faveurs dont il jugea que l'amour alloit combler Belflor, & il souhaitoit d'être aussi heureux que lui; car quoi-

quoiqu'il ne fuſt pas maltraité de ſon Inconnuë, elle n'avoit pas encore pour lui toutes les bontez que Leonor avoit pour le Comte. Pendant qu'il faiſoit là deſſus toutes les reflexions que peut faire un Amant paſſionné, il entendit que l'on eſſayoit doucement d'ouvrir une porte qui n'étoit pas celle des Amans, & il vit paroître de la lumiere par le trou de la ſerrure. Il ſe leva bruſquement, s'avança vers la porte qui s'ouvrit, & préſenta la pointe de ſon épée à ſon pere, car c'étoit lui qui venoit dans l'appartement de Leonor pour voir ſi le Comte n'y ſeroit point. Le bon homme ne croyoit pas qu'aprés ce qui s'étoit paſſé, ſa fille & Marcelle euſſent oſé le recevoir encore, c'eſt ce qui l'avoit empêché de les faire coucher dans un autre appartement. Il s'étoit toutefois aviſé de penſer que devant entrer le lendemain dans un Couvent, elles auroient peut-être voulu l'entretenir pour la derniere fois. Qui que tu ſois, lui dit l'Ecu-

lier, n'entre point ici, ou bien il t'en coûtera la vie. A ces mots D. Luis enviſage D. Pedre qui de ſon côté le regarde avec attention. Ils ſe reconnoiſſent: Ah, mon fils, s'écrie le Vieillard, avec quelle impatience je vous attendois! pourquoi ne m'avez-vous pas fait avertir de vôtre arrivée? craignez-vous de troubler mon repos? helas je n'en puis prendre dans la cruelle ſituation où je me trouve! O mon pere, dit D. Pedre tout troublé, eſt-ce vous que je vois? mes yeux ne ſont-ils point déçûs par une trompeuſe reſſemblance? D'où vient cet étonnement, reprit Dom Luis? n'étes-vous pas chez vôtre pere? Ne vous ay-je pas mandé que je demeure dans cette maiſon depuis huit jours? Juſte Ciel, reprit l'Ecolier, qu'eſt-ce que j'entends? je ſuis donc ici dans l'appartement de ma ſœur.

Comme il achevoit ces paroles, le Comte qui avoit entendu du bruit, & qui crut que l'on attaquoit ſon eſcor-

eſcorte, ſortit l'épée à la main de la chambre de Leonor. Dés que le Vieillard l'apperçut, il devint furieux, & le montrant à ſon fils: Voilà, s'écria-t'il, l'audacieux qui m'a ravi mon repos & porté à nôtre honneur une mortelle atteinte. Vengeons-nous, hâtons-nous de punir ce traître. En diſant cela, il tira ſon épée qu'il avoit ſous ſa robbe de chambre, & voulut attaquer le Comte; mais Dom Pedre le retint. Arrêtez, mon Pere, lui dit-il; moderez, je vous prie, les tranſports de vôtre colere. Quel eſt vôtre deſſein, mon fils, lui répondit le Vieillard? vous retenez mon bras; vous croyez ſans doute qu'il manque de force pour nous venger. Hé bien tirez donc raiſon vous-même de l'offence qu'on nous a faite, auſſi-bien eſt-ce pour cela que je vous ay mandé de revenir à Madrid. Si vous periſſez, je prendrai vôtre place; il faut que le Comte tombe ſous nos coups, où qu'il nous ôte à tous deux la vie

aprés nous avoir ôté l'honneur.

Mon pere, reprit Dom Pedre, je ne puis accorder à vôtre impatience ce qu'elle attend de moy. Bien loin d'attenter à la vie du Comte, je ne suis venu ici que pour la défendre. Ma parole y est engagée, mon honneur le demande. Sortons, Comte, poursuivit-il en s'adressant à Belflor. Ah, lâche, interrompit Dom Luis en regardant Dom Pedre d'un œil irrité, tu t'opposes toy-même à une vengeance qui devroit t'occuper tout entier! Mon fils, mon propre fils est d'intelligence avec le perfide qui a suborné ma fille. Mais n'espere pas tromper mon ressentiment; je vais appeller tous mes domestiques; je veux qu'ils me vengent de sa trahison & de ta lâcheté. Seigneur, repliqua D. Pedre, rendez plus de justice à vôtre fils. Cessez de le traiter de lâche, il ne mérite point ce nom odieux. Le Comte m'a sauvé la vie cette nuit. Il m'a proposé, sans me con-

connoître, de l'accompagner à son rendez-vous. Je me suis offert à partager les perils qu'il y pouvoit courir, sans savoir que ma reconnoissance engageoit imprudemment mon bras contre l'honneur de ma famille. Ma parole m'oblige donc à défendre ici ses jours. Par là je m'aquitte envers lui ; mais je ne ressens pas moins vivement que vous l'injure qu'il nous a faite, & dés demain vous me verrez chercher à répandre son sang avec autant d'ardeur que vous m'en voyez aujourd'huy à le conserver.

Le Comte qui n'avoit point parlé jusques-là, tant il avoit été frappé du merveilleux de cette avanture, prit alors la parole : Vous pourriez peut-être, dit-il à l'Ecolier, assez mal venger cette injure par la voye des armes. Je veux vous offrir un moyen plus seur de rétablir vôtre honneur. Je vous avoüeray que jusques à ce jour je n'ay pas eu dessein d'épouser Leonor ; mais ce matin j'ay reçu de

ſa part une Lettre qui m'a touché, & ſes pleurs viennent d'achever l'ouvrage; le bonheur d'être ſon époux fait à préſent ma plus chere envie. Si le Roy vous deſtine une autre femme, dit D. Luis, comment vous diſpenſerez-vous.... Le Roy ne m'a propoſé aucun parti, interrompit Belflor en rougiſſant. Pardonnez de grace cette fable à un homme dont l'amour avoit troublé la raiſon. C'eſt un crime que la violence de ma paſſion m'a fait commettre & que j'expie en vous l'avoüant. Seigneur, reprit le Vieillard, aprés cet aveu qui ſied bien à un grand cœur, je ne doute pas de vôtre ſincerité. Je vois que vous voulez en effet reparer l'affront que nous avons reçû; ma colere cede aux aſſurances que vous m'en donnez : ſouffrez que j'oublie mon reſſentiment dans vos bras. En achevant ces mots, il s'approcha du Comte qui s'étoit avancé pour le prévenir. Ils s'embraſſerent tous deux à pluſieurs repriſes; enſuitte Bel-

Belflor ſe tournant vers D. Pedre: Et vous: Et vous, faux D. Juan, lui dit-il, vous qui avez déja gagné mon eſtime par une valeur incomparable & par des ſentimens genereux, venez, que je vous voüe une amitié de frere. En diſant cela il embraſſa D. Pedre qui reçut ſes embraſſemens d'un air ſoumis & reſpectueux, & lui répondit: Seigneur, en me promettant une amitié ſi prétieuſe, vous acquerez la mienne. Comptez ſur un homme qui vous ſera dévoüé juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Pendant ce temps-là Leonor qui étoit à la porte de ſa chambre, ne perdoit pas un mot de tout ce que l'on diſoit. Elle avoit d'abord été tentée de ſe montrer & de s'aller jetter au milieu des épées ſans ſavoir pourquoy. Marcelle l'en avoit empéchée; mais lors que cette adroite Duegne vit que les affaires ſe terminoient à l'amiable, elle jugea que la préſence de ſa Maîtreſſe & la ſienne ne nuiroient point à l'accommodement.

C'eſt pourquoi elles parurent toutes deux le mouchoir à la main, & coururent en pleurant ſe proſterner devant Dom Luis. Elles craignoient avec raiſon qu'aprés avoir été ſurpriſes la nuit derniere, il ne leur ſçût mauvais gré de la récidive. Mais il fit relever Leonor & lui dit : Ma fille, eſſuyez vos larmes; je ne vous ferai point de nouveaux reproches; puiſque vôtre Amant veut garder la foi qu'il vous a jurée, je conſens d'oublier le paſſé.

Oüi, Seigneur Dom Luis, dit le Comte, j'épouſerai Leonor, & pour reparer encore mieux l'offenſe que je vous ai faite; pour vous donner une ſatisfaction plus entiere, & à vôtre fils un gage de l'amitié que je lui ai voüée, je lui offre ma ſœur Eugenie. Ah, Seigneur, s'écria D. Luis avec tranſport, que je ſuis ſenſible à l'honneur que vous faites à mon fils! Quel pere fut jamais plus content? Vous me donnez autant de joye que vous m'avez cauſé de douleur.

Si

Si le Vieillard parut charmé de l'offre du Comte; il n'en fut pas de même de D. Pedre: comme il étoit fortement épris de son Inconnuë, il demeura si troublé & si interdit qu'il ne put dire une parole. Mais Belflor sans faire attention à son embarras sortit en disant qu'il alloit ordonner les apprêts de cette double union, & qu'il lui tardoit d'être attaché à eux par des chaînes si étroites.

Aprés son départ, D Luis laissa Leonor dans son appartement, & monta dans le sien avec Dom Pedre qui lui dit avec toute la franchise d'un Ecolier: Seigneur, dispensez-moy, je vous prie, d'épouser la sœur du Comte. C'est assez qu'il épouse Leonor, ce mariage suffit pour rétablir l'honneur de nôtre famille. Hé quoi, mon fils, répondit le Vieillard! auriez-vous de la répugnance à vous marier avec la sœur du Comte? Oüi, mon pere, repartit D. Pedre; cette union, je vous l'avoüe, seroit un cruel sup-

plice pour moy, & je ne vous en cacheray point la cauſe. J'aime, ou plutôt j'adore depuis ſix mois une Dame charmante. J'en ſuis écouté, elle ſeule peut faire le bonheur de ma vie. Que la condition d'un pere eſt malheureuſe, dit alors D. Luis! il ne trouve preſque jamais ſes enfans diſpoſez à faire ce qu'il déſire. Mais quelle eſt donc cette Dame qui a fait ſur vous de ſi fortes impreſſions? Je ne le ſay point encore, répondit D. Pedre. Elle a promis de me l'apprendre, lorſqu'elle ſera ſatisfaite de ma diſcretion & de ma conſtance; mais je ne doute pas que ſa maiſon ne ſoit une des plus conſiderables de la Cour. Et vous croyez, repliqua le Vieillard en changeant de ton, que j'auray la complaiſance d'approuver vôtre amour romaneſque? Je ſouffriray que vous renonciez au plus glorieux établiſſement que la fortune puiſſe vous offrir, pour vous conſerver fidele à un objet dont vous ne ſavez pas ſeule-

ment le nom ? N'attendez point cela de ma bonté ; étouffiez plutôt les ſentimens que vous avez pour une perſonne qui eſt peut-être indigne de vous les avoir inſpirez, & ne ſongez qu'à mériter l'honneur que le Comte veut vous faire. Tous ces diſcours ſont inutiles, mon pere, repartit l'Ecolier ; je ſens que je ne pourray jamais oublier mon Inconnuë : rien ne ſera capable de me détacher d'elle. Quand on me propoſeroit une Infante.... Arrêtez, s'écria bruſquement D. Luis, c'eſt trop inſolemment vanter une conſtance qui excite ma colere. Sortez, & ne vous préſentez plus devant moi, que vous ne ſoyez preſt à m'obéïr.

Dom Pedre n'oſa repliquer à ces paroles, de peur de s'en attirer de plus dures. Il ſe retira dans une chambre où il paſſa le reſte de la nuit à faire des reflexions tant triſtes qu'agreables. Il penſoit avec douleur qu'il alloit ſe broüiller avec toute ſa famille en refuſant d'épouſer la ſœur

du Comte. Mais il en étoit tout consolé, lorſqu'il venoit à ſe repreſenter que ſon Inconnuë lui tiendroit compte d'un ſi grand ſacrifice. Il ſe flattoit même qu'aprés une ſi belle preuve de fidelité, elle ne manqueroit pas de lui découvrir ſa condition, qu'il s'imaginoit peu differente de celle d'Eugenie. Dans cette eſperance, il ſortit dés qu'il fut jour & alla ſe promener au Prado en attendant l'heure de ſe rendre au logis de Dona Juana, c'eſt le nom de la Dame chez qui il avoit coutume d'entretien tous les matins ſa Maîtreſſe. Il attendoit ce moment avec beaucoup d'impatience; & quand il fut venu, il courut au rendez-vous.

Il y trouva l'Inconnuë qui s'y étoit renduë de meilleure heure qu'à l'ordinaire; mais il la trouva qui fondoit en pleurs avec Dona Juana, & qui paroiſſoit agitée d'une vive douleur. Quel ſpectacle pour un Amant! Il s'approcha d'elle tout troublé, & ſe

ſe jettant à ſes genoux : Madame, luy dit-il, que dois-je penſer de l'état où je vous vois? quel malheur m'annoncent ces larmes qui me percent le cœur? Vous ne vous attendez pas ſans doute, lui répondit-elle, au coup fatal que j'ay à vous porter. La fortune cruelle va nous ſéparer pour jamais. Nous ne nous verrons plus.

Elle accompagna ces paroles de tant de ſoupirs, que je ne ſçay ſi D. Pedre fut plus touché des choſes qu'elle diſoit, que de l'affliction dont elle paroiſſoit ſaiſie en les diſant. Juſte Ciel, s'écria-t-il avec un tranſport de fureur dont il ne fut pas maître, peux-tu ſouffrir que l'on détruiſe une union dont tu connois l'innocence! Mais, Madame, ajouta-t-il, vous avez pris peut-être de fauſſes allarmes. Eſt il certain qu'on vous arrache au plus fidele Amant qui fut jamais? ſuis-je en effet le plus malheureux de tous les hommes? Nôtre infortune n'eſt que trop aſſurée, répondit l'Inconnuë. Mon frere,

de

de qui ma main dépend me marie aujourd'hui ; il vient de me le déclarer lui-même. Eh quel eſt cet heureux Epoux, répliqua D. Pedre avec précipitation ? Nommez-le moy, Madame ; je vais dans mon deſeſpoir ..... Je ne ſay point encore ſon nom, interrompit l'Inconnuë ; mon frere n'a pas voulu m'en inſtruire. Il m'a dit qu'il ſouhaittoit que je viſſe le Cavalier auparavant. Mais, Madame, dit D. Pedre, vous ſoumettrez-vous ſans réſiſtence aux volontez d'une frere ? Vous laiſſerez-vous entraîner à l'Autel ſans vous plaindre d'un ſi cruel ſacrifice ? Ne ferez-vous rien en ma faveur ? hélas, je n'ay pas craint de m'expoſer à la colere de mon pere pour me conſerver à vous ! ſes menaces n'ont pû ébranler ma fidelité, & avec quelque rigueur qu'il puiſſe me traiter, je n'épouſeray point la Dame qu'on me propoſe, quoique ce ſoit un parti tres-conſiderable Et qui eſt cette Dame, dit l'Inconnuë ? C'eſt la ſœur

du Comte de Belflor, répondit, l'Ecolier. Ah, Dom Pedre, repliqua l'Inconnuë en faiſant paroître une extrême ſurpriſe, vous vous méprenez ſans doute, vous n'étes point ſeur de ce que vous dites! Eſt-ce en effet Eugenie de Belflor que l'on vous a propoſée? Oüi, Madame, repartit D. Pedro; le Comte lui-même m'a offert ſa main. Hé quoi, s'écria-t-elle, il ſeroit poſſible que vous fuſſiez ce Cavalier à qui mon frere me deſtine? Qu'entens-je, s'écria l'Ecolier à ſon tour, Eugenie de Belflor ſeroit mon Inconnuë? Oüi, D. Pedre, repartit-elle; mais je ne croy preſque plus l'étre en ce moment, tant j'ay de peine à me perſuader du bonheur dont vous m'aſſurez.

A ces mots, D. Pedre lui embraſſa les genoux; enſuite il lui prit une de ſes mains qu'il baiſa avec tous les tranſports que peut ſentir un Amant qui paſſe ſubitement d'une extrême douleur à un excez de joye. Pendant qu'il s'abandonnoit aux mou-

mouvemens de son amour, Eugenie de son côté lui faisoit mille careſſes qu'elle accompagnoit de paroles tendres & flatteuſes: Que mon frere, diſoit-elle, m'eût épargné de peines, s'il m'eût nommé l'époux qu'il me deſtine! que j'avois déja conçû d'averſion pour cet époux! Ah, mon cher D. Pedre, que je vous ay haï, Belle Eugenie, répondit-il, que cette haine a de charmes pour moi! Je veux la mériter en vous adorant toute ma vie.

Aprés que ces deux Amans ſe furent donnez toutes les marques les plus touchantes d'une tendreſſe mutuelle. Eugenie voulut ſavoir comment l'Ecolier avoit pû gagner l'amitié de ſon frere. Dom Pedre ne lui cacha point les amours du Comte & de ſa ſœur & lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé la nuit derniere. Ce fut pour elle un ſurcroît de plaiſir d'apprendre que ſon frere devoit épouſer la ſœur de ſon Amant. Dona Juana prenoit trop de part au ſort

de

de son amie pour n'être pas sensible à cet heureux évenement. Elle lui en témoigna la joye aussi-bien qu'à D. Pedre qui se sépara enfin d'Eugenie, aprés être convenu avec elle qu'ils ne feroient pas semblant tous deux de se connoître quand ils se verroient devant le Comte.

Dom Pedre s'en retourna chez son pere, qui le trouvant disposé à luy obéïr, en fut d'autant plus réjoüi, qu'il attribua son obéïssance à la maniere forme dont il lui avoit parlé la nuit. Ils attendoient des nouvelles du Comte, lorsqu'ils receurent un billet de sa part. Il leur mandoit qu'il venoit d'obtenir l'agrément du Roy pour son mariage & pour celui de sa sœur avec une charge considerable pour D. Pedre: que dés le lendemain ces deux mariages se pourroient faire, parce que les ordres qu'il avoit donnez pour cela s'executoient avec tant de diligence, que les préparatifs étoient déja fort avancez. Il vint l'aprés-dînée confirmer ce

ce qu'il leur avoit écrit & leur préſenter Eugénie.

Dom Luis fit à cette Dame toutes le caraſſes imaginables, & Leonor ne ſe laſſoit point de l'embraſſer. Pour Dom Pedre, de quelques mouvemens d'amour & de joye qu'il fuſt agité, il ſe contraignit aſſez pour ne pas donner lieu au Comte de ſoupçonner leur intelligence. Comme Belflor s'attachoit particulierement à obſerver ſa ſœur, il crut remarquer, malgré la contrainte qu'elle s'impoſoit, que D. Pedro ne lui déplaiſoit pas. Pour en être plus aſſuré, il la prit un moment en particulier & lui fit avoüer qu'elle trouvoit le Cavalier fort à ſon gré. Il lui apprit enſuite ſon nom & ſa naiſſance, ce qu'il n'avoit pas voulu lui dire auparavant, de peur que l'inégalité des conditions ne la prévint contre lui, & ce qu'elle feignit d'entendre comme ſi elle l'eût ignoré.

Enfin aprés beaucoup de complimens de part & d'autre, il fut réſolu

ſolu que les noces ſe feroient chez le Comte de Belflor. Elles ont été faites ce ſoir & ne ſont point encore achevées. Voilà pourquoi l'on ſe réjoüit dans cette maiſon. Tout le monde s'y livre à la joye. La ſeule Dame Marcelle n'a point de part à ces réjoüiſſances. Elle pleure en ce moment, pendant que les autres rient; car le Comte de Belflor aprés ſon mariage a tout avoüé à D. Luis qui a fait mettre cette Duegne *En Monaſterio de Arrepentidas*, * où les mille piſtoles qu'elle a reçûës pour ſéduire Leonor ſerviront à lui en faire faire penitence le reſte de ſes jours.

* Lieu où l'on enferme les femmes de mauvaiſe vie.

CHAPITRE VI.

Des nouvelles choſes que voit l'Ecolier.

TOurnons-nous d'un autre côté, pourſuivit le Demon, & parcourons de nouveaux objets. Laiſſez tomber vos regards ſur la premiere maiſon directement au deſſous de nous, vous y verrez une choſe aſſez rare. C'eſt un homme endormi qui dort d'un profond ſommeil. Il faut donc que ce ſoit un grand Seigneur, dit l'Ecolier. Vous l'avez deviné, répliqua le Diable. Conſiderez dans la maiſon ſuivante un Auteur qui travaille dans ſon cabinet. Il eſt entouré de mille volumes & il en compoſe un où il ne met rien du ſien. Il pille dans tous ces livres, & quoi qu'il ne faſſe que mettre en ordre & lier ſes larcins, il ne laiſſe pas d'avoir plus de vanité qu'un veritable Auteur.

O le plaiſant ſpectacle, dit Dom Cleo-

Cleofas! Je vois une Femme fort jolie entre un jeune-homme & un Vieillard; & pendant que le bon Vieillard l'embraſſe, elle donne par derriere une de ſes mains à baiſer au jeune Cavalier qui eſt ſans doute ſon Galand. Tout au contraire, répondit Aſmodée, c'eſt ſon Mari & l'autre ſon Amant. Ce Vieillard eſt un homme de qualité. Il ſe ruïne pour cette Dame qui lui fait des careſſes par intereſt & des infidelitez en faveur de ſon mari par inclination. Ce tableau eſt aſſez joli, dit Dom Cleofas. Celui que vous allez voir dans la maiſon voiſine, reprit le Diable, n'eſt pas moins digne de vôtre attention. Admirez la pudeur de cette jeune Veuve, qui ne veut pas prendre ſa chimiſe devant ſon oncle. Elle paſſe dans un cabinet pour ſe la faire mettre par un Galand qu'elle y a caché.

Souffrez que je vous preſente des images plus triſtes, pourſuivit Aſmodée. Regardez de l'autre côté de la ruë dans ce corps de logis ſéparé:

Voyez ce gros homme, ce malheureux Chanoine qui vient de tomber en apoplexie. Ses Domestiques & sa petite niece, au lieu de lui donner du secours le laissent mourir, & se saisissent de ses meilleurs effets. Ils les vont porter chez des recéleurs; après quoi ils auront tout le loisir de pleurer & de lamenter. Considerez plus loin deux hommes que l'on enseveli: Ce sont deux freres. Ils étoient malades de la même maladie, mais ils se gouvernoient différemment. L'un avoit une confiance aveugle en son Medecin; l'autre a voulu laisser agir la nature. Ils sont morts tous deux. Celui-là pour avoir pris tous les remedes de son Medecin, & celui-cy pour n'avoir rien voulu prendre. Cela est fort embarrassant, dit Dom Cleofas: Eh que faut-il donc que fasse un pauvre malade? C'est ce que je ne puis vous apprendre, repartit le Diable; je sçay bien qu'il y a de bons remedes, mais je ne sçay s'il y a de bons Medecins.

Re-

Remarquez-vous à deux pas de là un homme en chemiſe qui marche dans une Ecurie? Oüi, répondit l'Ecolier? il me ſemble qu'il tient à la main une étrille. Juſtement, repliqua le Demon. C'eſt un Palfrenier qui dort. Il a coutume de ſe lever toutes les nuits & d'étriller en dormant ſes chevaux; & il eſt étonné le matin de les trouver tout panſez. On s'imagine dans la maiſon que c'eſt l'ouvrage d'un eſprit follet, & le Palfrenier lui-même le croit comme les autres.

Qui ſont ces Dames, dit D. Cleofas, que je vois prêtes à ſe coucher? Ce ſont deux Sœurs Coquettes qui logent enſemble. Elles s'entretiennent depuis ſept heures du matin juſqu'à un moment d'habits & d'ameublemens qu'elles ont envie d'acheter; & elles ont pris tant de plaiſir à cet entretien, que pour n'être pas interrompuës, elles n'ont pas même voulu voir aujourd'hui leurs Amans. Conſiderez leur voiſine, cette Dame

qui rentre en ſa maiſon. C'eſt une femme qui aime la médiſance. Elle revient de ſouper de chez une vieille Devote de ſes amies, dont la converſation lui a fait beaucoup de plaiſir. Que je la trouve bien faite, dit l'Ecolier! qu'elle à l'air mignon! Hé bien, reprit Aſmodée, cette petite mignone pourroit, comme témoin oculaire, vous conter l'hiſtoire du ſiecle paſſé. Sa taille que vous admirez, eſt une machine qui a épuiſé les Méchaniques. Sa gorge & ſes hanches ſont artificielles, & il n'y a pas long-temps qu'étant allée au Sermon, elle laiſſa tomber ſes feſſes dans l'auditoire.

J'entens un ſi horrible bruit, dit l'Ecolier, que je ne puis m'empêcher de vous en demander la cauſe. Le bruit que vous entendez, répondit le Demon, eſt un Charivary. Une Veuve de ſoixante ans s'eſt mariée ce matin avec un de ſes domeſtiques qui n'en a pas vingt, & tous les voiſins du quartier ſe ſont ameutez pour ce-

celebrer ce mariage par un concert de baſſins, de poëſles & de chaudrons. Vous m'avez dit, repliqua Dom Cleofas, que c'étoit vous qui faiſiez les mariages ridicules. Cependant vous n'avez point de part à celui-là. Non, repartit le Diable. Quand même j'aurois été libre, je ne m'en ſeroit pas mêlé. Cette femme eſt ſcrupuleuſe. Elle n'a épouſé ce jeune homme que pour pouvoir goûter ſans remords des plaiſirs qu'elle aime. Je ne fais point de pareilles unions. Je me plais bien davantage à troubler les conſciences qu'à les mettre en repos.

Malgré le bruit de cette ſerenade, dit Dom Cleofas, j'en entens ce me ſemble un autre. Oüi, dit le Demon. Ce bruit part d'un Caffé où il y a quelques beaux Eſprits qui diſputent depuis cinq heures, & que le Maître ne ſauroit chaſſer. Ils parlent d'une Comedie qui a été repreſentée aujourd'hui pour la premiere fois, & dont la repreſentation a été

troublée par des huées & des ſifflets. Les uns diſent qu'elle eſt bonne, les autres ſoûtiennent qu'elle eſt mauvaiſe. Ils en vont venir tout-à-l'heure aux gourmades, ſin ordinaire de ces diſputes. Si vous êtes curieux de voir cela, je vais vous tranſporte..... Non, non, interrompit l'Ecolier; apprenez-moy plûtôt à quoi penſe un homme que je vois en robbe de chambre dans un fauteüil. C'eſt un vieil Officier du Conſeil des Indes, répondit Aſmodée, Il eſt occupé d'un projet important. Il a quatre millions de bien; & comme il n'eſt pas ſans inquietude ſur les moyens dont il s'eſt ſervi pour les amaſſer, il ſonge à bâtir un Monaſtere. Il ſe flatte qu'aprés cétte bonne œuvre il aura l'eſprit en repos. Il a déja obtenu la permiſſion de fonder un Couvent; mais il n'y veut mettre que des Religieux qui ſoient tout enſemble chaſtes, ſobres, & d'une extréme humilité, & il eſt fort embarraſſé ſur le choix.

Voyez-vous au delà, continua le Dia-

Diable, un Imprimeur qui travaille dans son Imprimerie ? il a renvoyé ses garçons & va passer la nuit à imprimer un Livre en secret. Eh quel est donc ce Livre, dit Dom Cleofas? Il traite des Injures, répondit Asmodée; il prouve que la Religion est préferable au point d'honneur, & qu'il vaut mieux pardonner que venger une offense. Oh, le maraud, s'écria l'Ecolier ! il fait bien d'imprimer secretement cet infame Livre. Je ne conseille pas non plus à l'Auteur de se faire connoître; je serois le premier à le lapider. Est-ce que la Religion défend de conserver son honneur? N'entrons point préalablement dans ce détail, interrompit le Demon en soûriant. Dites tout ce qu'il vous plaira, reprit Dom Cleofas, que l'Auteur fasse les plus beaux raisonnemens du monde, je m'en mocque. Rien ne me paroist si doux que la vengeance. Et puisque vous m'avez promis de me faire raison de la perfidie de ma Maîtresse, je vous somme

de me tenir parole. Je cede avec plaiſir au tranſport qui vous agite, dit le Diable. Que j'aime ces bons naturels qui ſuivent tous leurs mouvemens ſans ſcrupule! Allons, je vais vous ſatisfaire tout-à-l'heure, auſſi-bien le temps de vous venger eſt arrivé. Auſſi-tôt Dom Cleofas reprit le bout du manteau d'Aſmodée qui fendit une ſeconde fois les airs avec lui & alla ſe poſer ſur la maiſon de Dona Thomaſa.

CHAPITRE VII.

De qu'elle maniere D. Cleofas fut vengé de ſa Maîtreſſe.

CEtte Dame étoit à table avec les quatre Spadaſſins qui avoient pourſuivi l'Ecolier ſur les gouttieres. Il fremit de colere en les voyant manger un poulet d'Inde & vuider quelques bouteilles de vin qu'il avoit payées & fait porter chez elle. Oh les bour-

bourreaux, dit-il, les voilà qui se regalent à mes dépens ! qu'elle mortification pour moi ! Je conviens, dit le Demon, que cela n'est pas fort agréable ; mais quand on fréquente les Dames galantes ; on doit s'attendre à de pareilles avantures. Elles arrivent tous les jours en France aux Abbez, aux Gens de robe & aux Financiers. Si j'avois une épée, reprit D. Cleofas, je fondrons sur ces coquins & troublerois les plaisirs. . . . La partie ne seroit pas égale, interrompit Asmodée ; laissez-moy le soin de vous venger, j'en viendray mieux à bout que vous. Je vais mettre la division entre ces hommes en leur inspirant une fureur luxurieuse.

A ces mots, il souffla, & il sortit de sa bouche une vapeur violette qui descendit comme un petit nuage & se répandit sur la table de Dona Thomasa. Aussi-tôt un des convives sentant l'effet de ce souffle, s'approcha de la Dame & l'embrassa avec transport ; mais les autres entraînez par

la force de la même vapeur, voulurent la lui arracher. Chacun demande la préference. Ils se la disputent. Une jalouse rage s'empare de leurs esprits. Ils en viennent aux mains. Ils tirent l'épée & commencent un rude combat. Cependant Dona Thomasa pousse d'horribles cris. Tout le voisinage est bien-tôt en rumeur. On crie à la Justice. La Justice vient. Elle enfonce la porte de la Courtisane, elle entre & trouve deux de ces Bretteurs étendus sur la place. Elle se saisit des autres & les mene en prison avec Dona Thomasa. La malheureuse avoit beau pleurer, s'arracher les cheveux, se desesperer; les gens qui la conduisoient n'en étoient pas plus touchez que D. Cleofas, qui en faisoit de grands éclats de rire avec Asmodée.

Hé bien, lui dit ce Demon, êtes-vous content? Non, répondit l'Ecolier; pour me donner une satisfaction entiere, portez-moy sur la prison. Que j'aye le plaisir d'y voir en-

enfermer cette perfide femme. J'ai pour elle plus de haine en ce moment que je n'ay jamais eu d'amour. Je le veux bien, repliqua le Diable, vous me trouverez toûjours disposé à servir vos passions.

CHAPITRE VIII.

Des Prisonniers.

LE Diable & l'Ecolier furent en un instant sur les prisons. Ils y virent bien-tôt arriver les deux Bretteurs qu'on logea dans un cachot. Pour Dona Thomasa, on la mit sur la paille avec trois ou quatre autres femmes de mauvaise vie que l'on avoit arrêtées le même jour, & qui devoient être transferées le lendemain dans le lieu destiné pour ces sortes de creatures.

Je suis présentement satisfait, dit D. Cleofas; j'ay gouté une pleine vengeance. Nous irons quand il vous

plaira continuer ailleurs d'observer ce qui se passe dans cette Ville. Attendez, répondit le Demon; il faut auparavant que je vous montre quelques prisonniers & que je vous dise pourquoi on les retient ici.

Premiérement il y a dans cette grande chambre à droite trois hommes couchez dans ces trois mauvais lits que vous voyez. L'un est un Cabaretier accusé d'avoir empoisonné un Etranger qui creva l'autre jour à table dans son Cabaret. On prétend que la qualité du vin l'a fait mourir; mais le Cabaretier soutient que c'est la quantité; & il sera crû en justice, car l'Etranger est Allemand. Le second est un Bourgeois empriſonné pour avoir servi de caution à un Licencié qui vouloit emprunter deux cens pistoles pour marier brusquement sa servante. Et le troisiéme est un Maître à danser qui a fait faire un mauvis pas à une de ses Ecolieres.

Ces deux hommes qui joüent aux car-

cartes dans la petite chambre voiſine ſont deux enfans de famille arrêtez pour des avantures galantes. Le plus jeune a été découvert déguiſé en fille dans un Couvent de Religieuſes, & l'autre a été ſurpris la nuit derniere par la Juſtice, comme il montoit par un balcon à l'appartement d'une femme qu'il connoît & dont le mari eſt abſent. Il ne tient qu'à lui de ſe tirer d'affaire en déclarant ſon commerce amoureux; mais il aime mieux paſſer pour un voleur & s'expoſer à perdre la vie, que de commettre l'honneur de ſa Dame. Voilà un galand bien diſcret, dit D. Cleofas. Il faut l'avoüer, nôtre Nation l'emporte ſur les autres en fait de galanterie. Je vais parier qu'un François, par exemple, ne ſeroit pas capable comme nous de ſe laiſſer pendre par diſcretion. Non, je vous aſſure, dit le Diable, un François monteroit plutôt exprés à un balcon pour deſhonorer une femme.

Jettez la vûë, pourſuivit Aſmodée,

directement au dessous de ces deux prisonniers, & considerez l'homme qui est dans ce cachot. On l'arrêta hier & l'Inquisition le reclame. En voici l'histoire.

Un vieux Soldat parvenu par son courage ou plûtôt par sa patience à l'emploi de Sergent dans sa Compagnie, vint faire des recrues en cette Ville. Il alla demander un logement dans un Cabaret. On lui dit qu'il y avoit des chambres vuides, mais que l'on ne pouvoit lui en donner aucune, parce qu'il revenoit toutes les nuits dans la maison un Esprit qui maltraittoit fort les Etrangers qui avoient la témerité d'y vouloir coucher. Cette nouvelle ne rebuta point le Sergent: Que l'on me mette, dit-il, dans la chambre qu'on voudra: donnez-moy de la lumiere, du vin, une pipe & du tabac; & à l'égard de l'Esprit, soyez sans inquietudes.

On le mena dans une chambre où tout ce qu'il désiroit lui fut apporté

porté. Il ſe mit à boire & à fumer, & il étoit déja plus de minuit, que l'Eſprit n'avoit point encore troublé le profond ſilence qui regnoit dans la maiſon. Mais entre une heure & deux, le Sergent entendit tout à coup un bruit horrible, comme de ferrailles, & vit bien-tôt entrer dans ſa chambre un phantôme vêtu de drap noir & tout entortillé de chaines de fer. Il ne fut point effrayé de cette apparition. Il tira ſon épée, s'avança vers l'Eſprit & lui en déchargea du plat ſur la tête un aſſez rude coup.

L'Eſprit peu accoutumé à trouver des hôtes ſi hardis, fit un cri, & remarquant que le ſoldat ſe preparoit à recommencer, il ſe proſterna tres-humblement devant lui en diſant: Seigneur Sergent, pour Dieu, ne m'en donnez pas davantage. Ayez pitié d'un pauvre diable qui ſe jette à vos pieds. Je vous en conjure par S. Jacques qui étoit comme vous un grand Spadaſſin. Si tu veux conſer-

ver

ver ta vie, répondit le Soldat, il faut que tu me diſes qui tu ès & que tu me parles ſans déguiſement. Je ſuis le maître garçon de ce Cabaret, repliqua l'Eſprit. J'aime la fille du logis & je ne lui déplais pas; mais comme le pere & la mere ont en vûë une alliance plus relevée que la mienne, pour les obliger à me prendre pour gendre, nous ſommes convenus la fille & moy que je ferois toutes les nuits le perſonnage que je fais. Je m'enveloppe le corps d'un long manteau noir, & je me pends au cou une chaîne de tourne-broche, avec laquelle je cours toute la maiſon, depuis la cave juſqu'au grenier, en faiſant tout le bruit que vous avez entendu. Quand je ſuis à la porte de l'appartement du Maître & de la Maîtreſſe, je m'arrête & m'écrie: *N'eſperez point que je vous laiſſe en repos, que vous n'ayez marié Juanna avec Guillaume vôtre maître garçon.* Aprés avoir prononcé ces paroles d'une voix que j'affecte groſſe & caſſée, je continuë.

mon

mon carillon; & j'entre enſuite par une feneſtre dans le cabinet où Juanna couche ſeule pour lui rendre compte de ce que j'ay fait.

Seigneur Sergent, continua Guillaume, je ne vous déguiſe rien, comme vous voyez. Je ſai qu'aprés cet aveu vous pouvez me perdre en apprenant à mon Maître ce qui ſe paſſe; mais ſi vous voulez me ſervir au lieu de me détruire, je vous jure que ma reconnoiſſance..... Eh quel ſervice puis-je te rendre, interrompit le Soldat? Vous n'avez, repartit Guillaume, qu'à dire demain que vous avez vû l'Eſprit; qu'il vous a fait ſi grand-peur..... Comment ventrebleu grand-peur, interrompit le Soldat! vous voulez que le Sergent Antonio Quebrantador avouë qu'il a eu peur? Vous direz ce qu'il vous plaira, répondit le jeune homme; il ne m'importe, pourvû que vous ſecondiez mon deſſein. Quand j'auray épouſé Juanna & que je ſeray établi, je promets de vous tirer du bon

bon & de vous regaler tous les jours pour rien ; vous & tous vos amis. Vous êtes séduisant, Monsieur Guillaume, dit le Soldat. Vous me proposez d'appuyer un artifice. L'affaire est sérieuse ; mais vous m'étourdissez sur les conséquences. Allez, continuez de faire du bruit & d'en rendre compte à Juanna ; je me charge du reste.

En effet, dés le lendemain matin, il dit à l'hôte & à l'hôtesse : J'ay vû l'Esprit. Je l'ay entretenu. C'est un fort honnête homme. J'ay fait pour vous avec lui un traitté de paix. Il m'a promis de vous laisser en repos, à condition que vous mariez vôtre fille avec un certain Guillaume dont il m'a parlé. De mon côté, je me suis chargé de vous faire consentir à ce mariage, & il faut, s'il vous plaît que cela soit ; car je n'aime point à donner des paroles en l'air. Quoique l'hôte fust un homme assez simple, il refusa de souscrire au traitté de paix. Prenez garde, dit alors

le

le Soldat. L'Esprit vous crie toutes les nuits de donner vôtre fille à Guillaume, & vous ne faites pas semblant de l'avoir entendu. Vous ne connoissez pas Messieurs les Esprits: aprés qu'ils ont déclaré plusieurs fois leurs intentions, si on ne les suit pas, je vous avertis qu'ils en viennent aux voyes de fait.

L'hôtesse qui avoit l'esprit encore plus foible que l'hôte, fut effrayée de ce discours; & croyant déja voir le lutin à ses trousses, elle pressa tellement son mari de consentir à ce mariage, qu'il se rendit à ses instances. Guillaume épousa le jour suivant Juanna, & fut bien-tôt établi dans un autre quartier de la Ville.

Le Sergent Quebrahtador ne manquoit pas de visiter frequemment Guillaume, qui de son côté par reconnoissance lui donnoit du vin à discretion. Ce qui plaisoit si fort au Soldat, qu'il menoit à ce Cabaret non seulement tous ses amis; il y faisoit même ses enrollemens & y en-

yvroit

yvroit ſa recruë. Mais enfin Guillaume ſe laſſa d'abreuver tant de goſiers alterez; il dit ſur cela ſa penſée au ſoldat, qui ſans ſonger qu'effectivement il paſſoit la convention, fut aſſez injuſte pour traitter Guillaume de petit ingrat. Le Cabaretier répondit; le Sergent repliqua; & la converſation finit par quelques coups de plat d'épée que reçut Guillaume. Pluſieurs paſſans voulurent prendre le parti du Bourgeois; le Sergent en bleſſa trois ou quatre; mais il fut tout à coup aſſailli par une foule d'Alguaſils qui l'arrêterent comme perturbateur du repos public, & le conduiſirent en priſon. Il déclara tout ce que je viens de vous dire; & ſur ſa dépoſition, la Juſtice fit auſſi prendre Guillaume. Le beau-pere demande que le mariage ſoit caſſé, & le ſaint Office informé de l'affaire, en veut connoître.

Il y a dans le cachot ſuivant, continua le Diable, quatre malheureux qui perdront bien-tôt la vie. L'un

eſt

eſt un jeune Valet-de-Chambre que la femme de ſon Maître traittoit en particulier comme un Amant. Un jour le mari le ſurprit *in flagranti*. La femme auſſi-tôt ſe met à crier au ſecours, & dit que le Valet de chambre lui a fait violence. On arreſta ce pauvre miſerable, qui ſera ſacrifié à la reputation de ſa Maîtreſſe.

Le ſecond eſt un Chirurgien convaincu d'avoir fait à ſa femme une ſaignée comme celle de Seneque. Il a eu aujourd'hui la queſtion, & aprés avoir confeſſé le crime dont on l'accuſoit, il a déclaré que depuis dix ans il s'eſt ſervi d'un moyen aſſez nouveau pour ſe faire des pratiques. Il bleſſoit la nuit les paſſans dans ſa ruë avec une bayonnette, & il ſe ſauvoit vîte chez lui par une petite porte de derriere. Cependant le bleſſé pouſſoit des cris qui attiroient les voiſins à ſon ſecours. Il y accouroit lui-même comme les autres, & trouvant un homme noyé dans ſon ſang, il le faiſoit porter

das

dans sa boutique où il le panſoit de la même main qu'il l'avoit frappé.

Le troiſiéme eſt un aſſaſſin de profeſſion, un de ces hommes qui pour quatre ou cinq piſtoles prêtent obligeamment leur miniſtere à tous ceux qui veulent ſe défaire de quelqu'un ſecretement. Le quatriéme eſt Ecuyer d'une Marquiſe à qui l'on a volé mille ducats. On accuſe cet Ecuyer de les avoir pris. Il aura demain la queſtion & ſera tourmenté juſqu'à ce qu'il confeſſe avoir fait ce vol, & toutefois il n'en eſt pas l'auteur. C'eſt une vieille femme de chambre qui à toute la confiance de la Marquiſe & que l'on n'oſeroit ſoupçonner.

Parbleu, Seigneur Aſmodée, dit D. Cleofas, je vous prie de rendre ſervice à ce pauvre Ecuyer. Derobez-le par vôtre pouvoir aux cruels ſupplices qui lui ſont deſtinez. Son innocence éclate..... Vous n'y penſez pas, Seigneur Ecolier, interrompit le Diable! Pouvez-vous me demander que je m'oppoſe à une action

tion injuste & que j'empêche un innocent de perir. C'est prier un Procureur de ne pas ruiner une Veuve ou un Orphelin. Oh, s'il vous plaît, contentez-vous que je n'en use pas avec vôtre Seigneurie en Esprit malin. Laissez-moi exercer librement ma haine & ma malice sur les autres hommes. D'ailleurs, quand je voudrois délivrer cet innocent, le pourrois-je ? Comment donc dit l'Ecolier, n'est-ce que vous n'avez pas la puissance de tirer un homme de prison ? Non vraiement, répartit Asmodée. Si vous aviez lû l'Enchiridion ou Albert le Grand, vous sauriez que je ne puis non plus que mes confreres mettre un prisonnier en liberté. Moy-même si j'avois le malheur de tomber entre les griffes de la Justice, je ne m'en pourrois tirer qu'en financant.

Il me semble, dit Dom Cleofas, que j'apperçois une femme dans une petite chambre au dessus de ce cachot. Oüi, répondit Asmodée, c'est une

une fameuſe Sorciere qui a la reputation de ſavoir faire des choſes impoſſibles. Par ſon art, dit-on, de vieilles Doüairieres trouvent de jeunes Cavaliers qui les aiment but à but ; les maris deviennent fideles à leurs femmes, & les Coquettes veritablement amoureuſes des gens riches qui s'attachent à elles. Mais il n'y a rien de plus faux que tout cela. Elle ne poſſede point d'autre ſecret que celui de pouvoir perſuader qu'elle en a, & de vivre commodément de cette opinion.

Conſiderez dans la chambre prochaine ces deux priſonniers qui s'entretiennent au lieu de ſe repoſer. Ils ne ſauroient dormir. Leurs affaires les inquiétent & franchement elles ſont aſſez délicates. Le premier eſt un Joüallier accuſé d'avoir recelé des pierreries dérobées. L'autre eſt un Polygame : il y a ſix mois qu'il ſe maria par intereſt avec une vieille Veuve du Royaume de Valence. Il la épouſa par inclination peu de temps

aprés

aprés, une jeune perſonne de Madrid & lui a donné tout le bien qu'il a reçu de la Valencienne. Ses deux mariages ſe ſont déclarez. Ses deux femmes le pourſuivent en juſtice. Celle qu'il a épouſée par inclination demande ſa mort par intereſt; & celle qu'il a épouſée par intereſt, le pourſuit par inclination.

Suivez-moy dans cette ſalle baſſe où vous voyez trente ou quarante priſonniers couchez ſur la paille. Ce ſont des filoux, des gens de toutes ſortes de mauvais commerces. Je vais vous expliquer pourquoi chacun..... Eh non, de grace, non, interrompit Dom Cleofas; laiſſons-là tous ces coquins. Je ne ſuis pas curieux d'entendre des avantures de canailles. Eloignons nous même, je vous prie, de ce lieu deſagreable. Allons ailleurs arrêter nos regards ſur des objets plus propres à nous rejoüir. Tres-volontiers, repliqua le Demon, auſſi-bien j'ay beaucoup d'autres choſes à vous faire voir.

CHAPITRE IX.

Qui contient pluſieurs petites hiſtoires.

ILs laiſſerent là les priſonniers & s'envolerent vers *la Caſa* * *de los locos*. Mais avant que d'arriver en cet endroit, Aſmodée s'arrêta ſur une grande maiſon, & dit à D. Cleofas: Voulez-vous que je vous diſe ce qu'ont fait aujourd'hui toutes ces perſonnes que vous voyez ? Vous me ferez plaiſir, répondit l'Ecolier. Commencez, je vous en conjure, par ces deux Dames qui font des éclats de rire ; elles me paroiſſent bien gaillardes. Ce ſont, répondit le Diable, deux filles qui ont fait enterrer leur pere ce matin. C'étoit un homme bourru, & qui avoit tant d'averſion pour le mariage, qu'il n'a jamais voulu les marier, quelques partis avantageux qui ſe ſoient préſentez pour

* Lieu où l'on enferme les foux.

pour elles. Le caractére du deffunt étoit tout à l'heure le ſujet de leur entretien. Il eſt mort enfin, diſoit l'aînée, il eſt mort ce pere dénaturé qui ſe faiſoit un plaiſir barbare de nous voir filles ! Il ne s'oppoſera plus à nos vœux. Pour moi, ma ſœur, dit la cadette, j'aime le ſolide. Je veux un homme riche & Dom Bourvalos ſera mon fait. Doucement, ma ſœur, a repliqué l'aînée, ne prenons point des maris ſi bruſquement. Nous épouſerons ceux que le Ciel nous deſtine ; car nos mariages ſont écrits dans le Ciel. Tant pis, ma ſœur, a reparti la cadette, j'ay bien peur que mon pere n'en déchire la feüille. L'aînée n'a pû s'empêcher de rire de cette ſaillie, & elles en rient encore de toute leur force.

Ah, ah, dit Dom Cleofas, j'apperçois dans la maiſon vis-à-vis une jeune Dame qui ſe regarde dans un miroir. C'eſt, répondit le Demon, une fille qui loge en chambre garnie. Elle felicite ſes charmes ſur une

conqueſte importante qu'ils ont faite aujourd'hui. Elle étudie de nouveaux regards, & elle a déja découvert deux mines qui feront un grand effet demain ſur ſon nouvel Amant. Elle ne peut trop s'appliquer à le ménager; car c'eſt un ſujet qui promet beaucoup. Auſſi a-t'elle dit tantôt à un de ſes creanciers qui lui eſt venu demander de l'argent: Revenez, mon ami, revenez dans quelques jours; je ſuis en terme d'accommodement avec un Tréſorier.

Paſſons, continua le Diable, à ce Capitaine qui ſe bat. Il eſt preſt à ſortir de Madrid; ſes chevaux l'attendent à ſa porte. Il va partir pour le Portugal où il eſt obligé d'aller joindre ſon Regiment. Comme il n'avoit point d'argent pour faire ſa campagne, il s'adreſſa hier à un Uſurier. Ne pourriez-vous pas, lui dit-il, me preſter mille patagons? Seigneur Capitaine, répondit l'Uſurier d'un air doux & benin, je ne les ay point; mais je me fais fort de trouver un homme

homme qui vous les prestera ; c'est à dire qui vous en donnera quatre cens comptant. Vous tirerez vôtre billet de mille ; & sur lesdits quatre cens que vous recevrez, j'en toucheray, s'il vous plaît, soixante pour le droit de courtage. L'argent est si rare aujourd'hui..... Quelle usure, interrompit brusquement l'Officier ! demander six cens soixante patagons pour trois cens quarante, quelle friponnerie ! Point d'emportement, Seigneur Capitaine, a repris d'un air froid l'Usurier. Voyez ailleurs. Dequoi vous plaignez-vous ? Est-ce que je vous force a recevoir les trois cens quarante patagons ? Il vous est libre de les prendre ou de les refuser.

Le Capitaine n'ayant rien à repliquer à ce discours, se retira ; mais aprés avoir fait reflexion qu'il falloit partir, que le temps pressoit, & qu'il ne pouvoit se passer d'argent, il est retourné ce matin chez l'Usurier, qu'il a rencontré à sa porte en manteau noir, en rabat, & en cheveux

courts avec un Chappellet à la main. Je reviens à vous lui a-t'il dit, Seigneur Sanguiſuela. J'accepte vos trois cens quarante patagons. La néceſſité où je ſuis d'avoir de l'argent m'oblige à les prendre. Je m'en vais à la Meſſe, a répondu gravement l'Uſurier. A mon retour, venez, je vous compteray la ſomme. Hé non, non, replique le Capitaine, rentrez chez vous. Cela ſera fait dans un moment. Expediez moi tout à l'heure. Je ſuis fort preſſé. Je ne le puis, repart l'Uſurier. J'ay coutume d'entendre la Meſſe tous les jours avant que de commencer aucune affaire. C'eſt une regle que je me ſuis faite, & que je veux obſerver religieuſement toute ma vie.

Quelque impatience qu'eût le Capitaine de toucher ſon argent, il lui a fallu céder à la regle du pieux Sanguiſuela. Il s'eſt armé de patience; & même comme s'il eût craint que les patagons ne lui échapaſſent, il a ſuivi l'Uſurier à l'Egliſe, il a entendu

la

la Meſſe avec lui. Immediatement aprés la Meſſe, il ſe préparoit à ſortir, lorſque Sanguiſuela s'approchant de ſon oreille, lui dit : Un des plus habiles Predicateurs de Madrid va prêcher ; je ne veux point perdre ſon Sermon. L'Officier à qui le temps de la Meſſe n'avoit déja que trop duré, a été au deſeſpoir de ce nouveau retardement. Il eſt demeuré toutefois dans l'Egliſe. Le Predicateur paroiſt, & prêche contre l'Uſure. Le Capitaine en eſt ravi, & obſervant le viſage de Sanguiſuela dit en lui-même : Si ce Juif pouvoit ſe laiſſer toucher ! s'il me donnoit ſeulement ſix cens patagons ! Enfin le Sermon finit, l'Uſurier ſort. Le Capitaine le joint & lui dit : Hé bien, Seigneur Sanguiſuela, que penſez-vous de ce Predicateur ? ne trouvez-vous pas qu'il prêche avec beaucoup de force ? pour moi, j'en ſuis tout émû. J'en fais le même jugement que vous, répondit l'Uſurier. Il a parfaitement traitté ſa matiere. C'eſt un ſavant

homme; il a fort bien fait son métier. Allons-nous-en faire le nôtre.

Jettez la veuë, poursuivit le Diable, sur cette grande maison qui est au delà de celle de cet Officier. Y remarquez-vous une jeune Dame couchée dans un lit de satin couleur de rose avec une broderie d'argent? Oüi, répondit Dom Cleofas, j'apperçois une belle personne qui dort d'un profond sommeil; & je vois, ce me semble un Livre sur son chevet. Justement, reprit Asmodée. Cette Dame est une jeune Marquise tres-spirituelle, & d'une humeur enjoüée. Elle avoit depuis trois semaines une insomnie qui la fatiguoit fort. Elle s'est avisée aujoud'hui de faire venir un Medecin. Il arrive; elle le consulte. Il ordonne un remede marqué dans Hypocrate. La Dame se met à plaisanter sur son ordonnance. Le Medecin qui est un animal hargneux ne s'est point prêté à ses plaisanteries, & lui a dit d'un air grave: Hypocrate, Madame, n'est point un homme

à

à être tourné en ridicule. A Dieu ne plaiſe, Seigneur Carquetto, a répondu la Marquiſe d'un air le plus ſerieux qu'elle a pû affecter, à Dieu ne plaiſe que je me mocque d'un Auteur ſi celebre & ſi docte! j'en fais un ſi grand cas que je ſuis perſuadée qu'en liſant ſeulement quelques-uns de ſes Traitez, je me gueriray de mon inſomnie. J'en ay dans ma Bibliotheque une nouvelle traduction. C'eſt la meilleure; qu'on me l'apporte. En effet, dés la troiſiéme page, la Marquiſe s'eſt endormie.

Apprenez-moi, je vous prie, dit l'Ecolier, ce qu'a fait aujourd'hui certain homme que je vois. Ce grand Perſonnage ſec & décharné qui ſe promene dans une petite chambre les bras croiſez; je juge qu'il a la teſte embaraſſée. Vous n'en jugez point mal, répondit le Demon. C'eſt un Auteur Drammatique. Comme il entend la Langue Françoiſe, il s'eſt donné la peine de traduire le *Miſantrope*, l'une des meilleures Comedies

de *Moliere*, fameux Auteur François. Il l'a fait repreſenter aujourd'hui ſur le Theatre de Madrid, & elle a été tres-mal receuë. Les Eſpagnols l'ont trouvée platte & ennuyeuſe. C'eſt cette Piece qui fait dans le Caffé le ſujet de la diſpute dont vous avez entendu le bruit.

Eh Pourquoi, reprit Dom Cleofas, cette Comedie a-t'elle eu en Eſpagne ce malheureux ſort? C'eſt repartit le Diable, que les Eſpagnols n'aiment que les pieces d'intrigues; de même que les François ne veulent que des Comedies de caractere. Sur ce pied-là, repliqua l'Ecolier, ſi l'on joüoit preſentement en France nos plus belles pieces, elles n'y réuſſiroient pas. Sans doute, dit Aſmodée. Comme les Eſpagnols ſont capables d'une extrême attention, ils ſont bien-aiſes qu'on les jette dans un embaras agreable. Ils ſuivent ſans peine l'action la plus compoſée. Les François au contraire n'aiment point qu'on les occupe. Leur eſprit ſe plaît a ſe détacher,

tacher. Et ils prennent plaiſir à voir tourner leur prochain en ridicule, parce que cela flatte leur humeur ſatyrique. Enfin le goût des Nations eſt different. Mais quelle ſorte de Comedie eſt la meilleure, repliqua Dom Cleofas, d'une piece d'intrigue, ou de caractere? C'eſt une choſe fort problematique, repartit le Diable. Il n'en faut pas croire là-deſſus les Eſpagnols ny les François. Puiſqu'ils ſont parties en cette affaire, ils n'en ſauroient être juges. Je ne la dois pas juger non plus moy; parce qu'étant le Demon de la luxure, je protege également tous les Theâtres.

J'apperçois, continua-t'il, dans le voiſinage de cet Auteur, un Banquier chez qui tantôt il s'eſt paſſé une ſcene digne de vous être racontée. Il n'y a pas deux mois qu'il eſt revenu du Perou avec de grandes richeſſes. Il s'eſt fait Banquier en cette Ville. Son pere eſt Savetier d'un petit Village à douze lieuës d'icy,

où il vit fort content de son état avec une femme de son âge, c'est à dire de soixante ans.

Il y avoit un temps considerable qu'il étoit sorti de chez eux pour aller aux Indes chercher une meilleure fortune que celle qu'ils lui pouvoient faire. Plus de vingt années s'étoient écoulées depuis qu'ils ne l'avoient vû. Ils parloient souvent de lui. Ils prioient tous les jours le Ciel de ne le point abandonner, & ils ne manquoient pas tous les Dimanches de le faire recommander au Prône par le Curé qui étoit de leurs amis. Le Banquier de son côté ne les avoit point oubliez; & d'abord qu'il eut fixé son établissement, il résolut de s'informer par lui-même de la situation où ils pouvoient être. Pour cet effet, aprés avoir dit à ses domestiques de ne se pas mettre en peine de lui, il partit il y a quinze jours à cheval sans être accompagné de personne, & se rendit au Village.

Il étoit dix heures du soir, & le bon

bon Savetier dormoit auprés de ſa femme fort tranquillement, lorſqu'il vint frapper à la porte. Ils ſe reveillerent & demanderent qui frappoit. Ouvrez, leur dit le Banquier; c'eſt vôtre fils Francillo. A d'autres, répondit le bon-homme. Paſſez vôtre chemin, voleurs, il n'y a rien à faire ici pour vous. Francillo eſt préſentement aux Indes, s'il n'eſt pas mort. Vôtre fils n'eſt plus aux Indes, repliqua le Banquier. Il eſt revenu du Perou. C'eſt lui qui vous parle. Ne lui refuſez pas l'entrée de vôtre maiſon. Levons-nous Jacques, dit alors la femme. Je croi Dieu me pardonne, que c'eſt Francillo. Il me ſemble que je le reconnois à ſa voix.

Ils ſe levérent auſſi-tôt tous deux. Le pere alluma une chandelle, & la mere aprés s'être habillée à la hâte, alla ouvrir la porte. Elle enviſage Francillo, & ne pouvant douter que ce ne ſoit ſon fils, elle ſe jette à ſon cou & le ſerre étroitement entre ſes bras. Maître Jacques agité des mê-

mes mouvemens que ſa femme, embraſſe à ſon tour Francillo; & ces trois perſonnes charmées de ſe voir réünies aprés une ſi longue abſence, ne peuvent ſe raſſaſier du plaiſir de s'en donner des marques. Aprés des tranſports ſi doux, le Banquier débrida ſon cheval & le mit dans une étable où gîtoit une vache mere nourrice de la maiſon. Enſuite il rendit compte à ſes parens de ſon voyage & de tous les biens qu'il avoit apportez du Perou. Ce détail fut un peu long & auroit pû annuyer des auditeurs deſintereſſez; mais un fils qui s'épanche & raconte ſes avantures ne ſauroit laſſer l'attention d'un pere & d'une mere. Ils l'écoutoient avec avidité, & les moindres choſes qu'il diſoit faiſoient ſur eux une vive impreſſion de douleur ou de joye.

Dés qu'il eut achevé ſa relation, il leur dit qu'il venoit leur offrir une partie de ſes biens, & il pria ſon pere de ne plus travailler. Non, mon

mon fils, lui dit maître Jacques. J'aime mon métier. Je ne le quitteray point. Quoi donc, repliqua le Banquier, n'eſt-il pas temps que vous vous repoſiez? Je ne vous propoſe pas de venir demeurer à Madrid avec moy. Je ſay bien que le ſéjour de la Ville n'auroit point de charmes pour vous. Je ne veux point troubler vôtre vie tranquille. Mais du moins épargnez-vous un travail penible & vivez ici commodément, puiſque vous le pouvez. La mere appuya le ſentiment du fils, & maître Jacques ſe rendit. Hé bien Francillo, dit-il, pour te ſatisfaire, je ne travailleray plus pour le public. Je raccommoderay ſeulement mes ſouliers & ceux de Monſieur le Curé nôtre bon ami. Aprés cette convention, le Banquier fatigué du chemin qu'il avoit fait le jour, ſe coucha dans le lit de ſon pere & de ſa mere & s'endormit entre eux deux avec un plaiſir que les enfans d'un excellent naturel ſont ſeul capables de s'imaginer.

Le

Le lendemain matin, le Banquier leur laiſſa une bourſe de trois cens ducats & revint à Madrid. Mais hier il fut fort étonné de voir paroître chez lui tout à coup maître Jacques: Quel ſujet vous amene ici, mon pere, lui dit-il? Francillo, répondit le bon homme, je te rapporte ta bourſe. Reprens ton argent. Je veux vivre de mon métier. Je meurs d'ennuy depuis que je ne travaille plus. Hé bien, mon pere, repliqua le Banquier, retournez au Village. Continuez d'exercer vôtre profeſſion; mais que ce ſoit ſeulement pour vous deſennuyer. Remportez vôtre bourſe & n'épargnez pas la mienne. Eh que veux-tu que je faſſe de tant d'argent, reprit maître Jacques? Soulagez-en les pauvres, repartit Francillo. Enfin faites-en l'uſage que vôtre Curé vous conſeillera. Le Savetier ſatisfait de cette réponſe s'en eſt retourné ce matin dans ſon village.

Il n'eſt pas beſoin, dit D. Cleofas, que je vous demande ce qu'a fait

fait aujourd'hui certain Cavalier qui ſe préſente à ma vûë. Il faut qu'il ait paſſé la journée à écrire des lettres. Quelle quantité j'en vois ſur ſa table! Ce qu'il y a de plaiſant, répondit le Demon, c'eſt que toutes ces lettres ne contiennent que la même choſe. Ce Cavalier écrit à tous ſes amis abſens une avanture qui lui eſt arrivée cette aprés-dînée. La voici: Il aime une Veuve de trente ans belle & prude. Il lui rend des ſoins. Elle ne les dédaigne pas. Il propoſe de l'épouſer. Elle accepte la propoſition. Pendant que l'on fait les préparatifs des noces, il a la liberté de l'aller voir chez elle. Il y va tous les jours. Il y a été aujourd'huy. Comme par hazard il ne s'eſt trouvé perſonne pour l'annoncer, il eſt entré dans l'appartement de la Dame qu'il a ſurpriſe endormie ſur un lit de repos dans un galand deshabillé. Il s'approche doucement d'elle pour profiter de l'occaſion. Il lui dérobe un baiſer. Elle ſe réveille, & dit en ſou-

ſoupirant encore: Ah, je t'en prie, Ambroiſe, laiſſe-moy en repos! Le Cavalier en galant homme a pris ſon parti ſur le champ. Il eſt ſorti de l'appartement. Il a rencontré Ambroiſe à la porte: Ambroiſe lui a-t'il dit, n'entrez pas. Vôtre Maîtreſſe vous prie de la laiſſer en repos.

Je vous demande une nouvelle attention, continua le Diable. A trois maiſons au de-là de celle de ce Cavalier, demeure la Chichona: cette femme dont je vous ay parlé en vous contant l'hiſtoire du Comte de Belflor. Ah que je ſuis ravi de la voir s'écria l'Ecolier! Cette bonne perſonne ſi utile à la jeuneſſe, eſt ſans doute une de ces deux vieilles que j'apperçois dans une ſalle baſſe. L'une a les coudes appuyez ſur la table & regarde attentivement l'autre, qui compte de l'argent. Laquelle des deux eſt la Chichona? C'eſt, répondit le Demon, celle qui ne compte point. L'autre nommée la Pebrada, eſt une Dame du même métier. Elles ſont aſſo-

associées, & elles partagent en ce moment le fruit d'une avanture qu'elles ont aujourd'hui mise à fin.

La Pebrada est la plus achalandée. Elle a la pratique de plusieurs Veuves riches à qui elle porte tous les jours sa liste à lire. Qu'appellez-vous sa liste, interrompit Dom Cleofas? Ce sont, repartit Asmodée, les noms de tous les Etrangers bien faits qui viennent à Madrid. D'abord que la Pebrada apprend qu'il en est arrivé de nouveaux, elle court à leur Auberge, s'informe exactement de quels païs ils sont, de leur naissance, de leur taille, de leur air, & de leur temperament. Puis elle en fait son rapport aux Veuves, qui font là-dessus leurs reflexions. Et si le cœur en dit ausdites Veuves, la Pebrada les abouche avec les Etrangers.

Cela est fort commode, dit Dom Cleofas, & juste en quelque façon. Car enfin sans ces bonnes Dames & leurs agentes, les jeunes Etrangers qui n'ont point ici de connoissances, per-

perdroient un temps infini à en faire. Mais apprenez-moy, je vous prie, s'il y a auſſi des Veuves dans les autres païs? Bon, s'il y en a, répondit le Diable; il y en a par tout, & principalement en France; mais il faut avoir un mérite reconnu pour y en trouver. Et je vous diray à ce ſujet qu'à Paris ces jours paſſez un Chevalier d'induſtrie s'entretenant là-deſſus avec un de ſes amis, lui diſoit: Parbleu, mon cher, il faut que je ſois bien malheureux! Il y a quinze jours entiers que je cherche une femme tributaire. Je parcours tous les matins les Egliſes. L'aprés-dînée, j'épulche toutes les beautez des Tuilleries. Je me montre à l'Opera. Je parois tout débraillé à la Comedie, où tantôt je me couche ſur les bancs du Theâtre & tantôt je me tiens debout derriere les Acteurs. Cependant tout cela ne me mene à rien. Je n'ay pas même encore trouvé une bonne fortune ſexagenaire. Tandis que les plus jeunes &

les

les plus aimables perſonnes de Paris ſont en proye au Chevalier de Tiremailles, qui n'a, ſans vanité, ni ma taille, ni ma jeuneſſe. Oh, ne t'y trompe pas, interrompit ſon ami! le Chevalier de Tiremailles eſt un fameux libertin. Il a ruiné deux femmes. Il a eu des affaires d'éclat. Il à la meilleure réputation du monde.

Qu'entens-je, s'écria l'Ecolier? quel bruit confus frappe les airs? Ce ſont des foux qui s'égoſillent à crier & à chanter, répondit le Diable. Nous ne ſommes pas bien loin du lieu où on les tient enfermez. Hé, de grace, faites-les moy voir, répliqua Dom Cleofas, & me dites pourquoi ils ſont devenus foux. Je vais, repartit le Demon, vous donner ce divertiſſement. Il y a des foux triſtes. Il y en a de gais. Vous en verrés de toutes les façons. Il n'eut pas achevé ces paroles, qu'il emporta l'Ecolier ſur le toit de la *Caſa de los locos*.

CHA-

CHAPITRE X.

Des Foux enfermez.

DOm Cleofas parcourut d'un œil curieux toutes lés loges, & aprés qu'il eut obſervé les foux, le Demon lui dit : Examinons toutes ces perſonnes l'une aprés l'autre. Suivons le rang des loges & commençons par les hommes. Je vais vous dire par quel malheur ils ont perdu l'eſprit.

Dans la premiere loge eſt un Nouvelliſte devenu fou de chagrin pour avoir lû dans la Gazette qu'un parti de cinquante Portugais avoit battu trente Eſpagnols. Il a pour voiſin un Licencié qui avoit tant d'envie d'attraper un Benefice, qu'il a fait l'hypocrite à la Cour pendant dix ans. Et le deſeſpoir de ſe voir toujours oublié dans les promotions, lui a broüillé la cervelle.

Celui

Celui qui ſuit eſt un pupile que ſon tuteur a fait paſſer pour fou, dans le deſſein de s'emparer de ſon bien, & le pauvre garçon l'eſt devenu effectivement de regret de ſe voir enfermé. Aprés celui-là, c'eſt un Maître d'Ecole qui a perdu l'eſprit en cherchant le *Paulo poſt futurum* d'un verbe grec.

Le perſonnage que vous voyez enſuite eſt le vieux Capitaine Zanubio, un Cavalier Napolitain qui s'eſt venu établir à Madrid. La jalouſie l'a rendu fou. Apprenez ſon hiſtoire. Il avoit une jeune femme nommée Aurore. Il la gardoit à vûë. Sa maiſon étoit inacceſſible aux hommes. Aurore ne ſortoit jamais que pour aller à la Meſſe, & elle étoit toujours accompagnée de ſon vieux Thiton, qui la menoit quelquefois à une terre qu'il a auprés d'Alcantara. Cependant un Cavalier appellé Dom Garcie Pacheco l'ayant vûë par hazard à l'Egliſe, avoit conçû pour elle un amour violent. C'étoit un jeune homme

me entreprenant & digne de l'attention d'une jolie femme mal mariée. La difficulté de s'introduire chez Zanubio ne lui en ôta pas l'eſperance. Comme il n'avoit point encore de barbe & qu'il étoit aſſez beau garçon, il ſe déguiſa en fille, prit une bourſe de cent piſtoles & ſe rendit à la terre de Zanubio où il avoit ſçû de bonne part que ce Capitaine & ſa femme devoient aller inceſſamment.

Il s'adreſſa à la Jardiniere, & lui dit d'un ton d'Heroïne de Chevalerie : Je viens me jetter entre vos bras. Je vous prie d'avoir pitié de moy. Je ſuis une fille de Tolede. J'ai de la naiſſance & du bien. Mes parens me veulent marier avec un homme que je hais. Je me ſuis dérobée la nuit à leur tyrannie. J'ai beſoin d'un azile. On ne viendra point me chercher ici. Permettez que j'y demeure juſqu'à ce que ma famille ait pris de plus doux ſentimens pour moy. Voilà ma bourſe, ajouta-t'il, en la lui

lui donnant, recevez-la. C'eſt tout ce que je puis vous offrir préſentement. Mais j'eſpere que je ſeray quelque jour plus en état de reconnoitre le ſervice que vous m'aurez rendu.

La Jardiniere fut touchée de ce diſcours, & ſur tout de la peroraiſon. Ma fille, répondit-elle, je veux vous ſervir. Je connois de jeunes perſonnes qui ont été ſacrifiées à de vieux hommes, & je ſçay bien qu'elles ne ſont pas fort contentes. J'entre dans leurs peines. Vous ne pouviez mieux vous addreſſer qu'à moy. Je vous mettrai dans une petite chambre particuliere où vous ſerez ſeurement. Dom Garcie paſſa quelques jours dans cette terre fort impatient d'y voir arriver Aurore. Elle y vint enfin avec ſon jaloux qui viſita d'abord, ſelon ſa coutume, tous les appartemens, les cabinets, les caves & les greniers, pour voir s'il n'y trouveroit point quelque homme caché. La Jardiniere qui le connoiſſoit, le prévint & lui conta de quelle maniere une

jeune fille lui étoit venu demander une retraite.

Zanubio, quoique fort défiant, n'eut pas le moindre ſoupçon de la ſupercherie. Il fut curieux de voir l'Inconnuë, qui le pria de le diſpenſer de lui découvrir ſon nom, diſant qu'elle devoit ce ménagement à ſa famille qu'elle deshonoroit en quelque ſorte par ſa fuite. Puis elle débita un Roman avec tant d'eſprit, que le Capitaine en fut charmé. Il ſentit naître de l'inclination pour cette aimable Inconnuë. Il lui offrit ſes ſervices, & ſe flattant qu'il en pourroit tirer bon parti, il la mit auprés de ſa femme.

Dés qu'Aurore vit Dom Garcie, elle rougit & ſe troubla. Le Cavalier s'en apperçut. Il jugea qu'elle l'avoit remarqué dans l'Egliſe où il l'avoit vûë. Pour s'en éclaircir, il lui dit auſſi-tôt qu'il put l'entretenir en particulier: Madame, j'ay un frere qui m'a ſouvent parlé de vous. Il vous a veuë par hazard un moment

dans

dans une Egliſe. Depuis ce moment qu'il ſe rappelle mille fois le jour, il eſt dans un état digne de vôtre pitié. A ce diſcours, Aurore regarda Dom Garcie plus attentivement qu'elle n'avoit fait encore, & lui répondit: Vous reſſemblez trop à ce frere, pour que je ſois plus longtemps la duppe de vôtre artifice. Je vois bien que vous êtes un Cavalier déguiſé. Je me ſouviens qu'un jour pendant que j'entendois la Meſſe, ma mante s'ouvrit un inſtant & que vous me vîtes. Je vous examinay par curioſité. Vous eûtes toujours les yeux attachez ſur moi. Quand je ſortis, je croy que vous ne manquâtes pas de me ſuivre pour ſavoir qui j'étois & dans quelle ruë je faiſois ma demeure. Je dis, je croy, parce que je n'oſay tourner la tête pour vous obſerver. Mon mari qui m'accompagnoit auroit pris garde à cette action, & m'en auroit fait un crime. Le lendemain & les jours ſuivans, je retournay dans la même Egliſe.

Je vous revis, & je remarquay ſi bien vos traits, que je les reconnois malgré vôtre déguiſement. Hé bien, Madame, repliqua Dom Garcie, il faut me démaſquer. Oüi, je ſuis un homme épris de vos charmes. C'eſt Dom Garcie. Pacheco que l'Amour introduit ici ſous cet habillement. Et vous eſperez, ſans doute, reprit Aurore, qu'approuvant vôtre amour, je favoriſeray vôtre ſtratagême & contribueray de ma part à entretenir mon mari dans ſon erreur. Mais c'eſt ce qui vous trompe. Je vais lui découvrir tout. Je ſuis bien aiſe de trouver une ſi belle occaſion de lui faire voir que ſa vigilance eſt moins ſeure que ma vertu; & que tout jaloux, tout défiant qu'il eſt, je ſuis plus difficile à ſurprendre que lui.

A peine eut-elle prononcé ces derniers mots, que le Capitaine parut & vint ſe mêler à la converſation. Dequoi vous entretenez-vous, Meſdames, leur dit-il? Aurore

core prit auſſi-tôt la parole. Nous parlions, dit-elle, des jeunes Cavaliers qui entreprennent de ſe faire aimer des jeunes femmes qui ont de vieux maris, & je diſois que ſi quelqu'un de ces galands étoit aſſez téméraire pour s'introduire chez vous ſous quelque déguiſement, je ſaurois bien punir ſon audace. Et vous, Madame, reprit Zanubio, en ſe tournant vers Dom Garcie, de quelle maniere en uſeriez-vous avec un jeune Cavalier en pareil cas? Dom Garcie étoit ſi troublé & ſi déconcerté, qu'il ne ſavoit que répondre au Capitaine qui ſe ſeroit apperçû de ſon embarras, ſi dans ce moment un Valet ne lui fuſt venu dire qu'un homme arrivé de Madrid demandoit à lui parler. Il ſortit pour aller s'informer de ce qu'on lui vouloit. Alors Dom Garcie ſe jetta aux pieds d'Aurore. Ah, Madame, lui dit-il! quel plaiſir prenez-vous à m'embarraſſer? Seriez-vous en effet aſſez barbare pour me livrer au reſ-

ſentiment d'un Epoux furieux? Non, Pacheco, répondit-elle en ſoûriant, les jeunes femmes qui ont de vieux maris jaloux ne ſont pas ſi cruelles. Raſſurez-vous: j'ay voulu me divertir en vous cauſant un peu de frayeur; mais vous en ſerez quitte pour cela. Ce n'eſt pas trop vous faire acheter la complaiſance que je veux bien avoir de vous ſouffrir icy. A des paroles ſi conſolantes, Dom Garcie ſentit évanoüir toute ſa crainte, & conceut des eſperances qu'Aurore eut la bonté de ne pas démentir.

Un jour qu'ils ſe donnoient tous deux dans l'appartement de Zanubio des marques de leur bonne intelligence, ce Capitaine les ſurprit. Quand il n'auroit pas été le plus jaloux de tous les hommes, il en vit aſſez pour juger avec fondement que ſa belle Inconnuë étoit un Cavalier travesti. A ce ſpectacle il devint furieux. Il entra dans ſon cabinet pour prendre des piſtolets; mais pendant

ce

ce temps-là ces Amans s'échapperent, fermerent par dehors les portes de l'appartement à double tour, emporterent les clefs, & gagnerent tous deux en diligence un Village voisin où Dom Garcie avoit laissé son Valet de chambre & deux chevaux. Là il quitta ses habits de fille, prit Aurore en croupe, la conduisit à un Couvent où elle le pria de la mener, & où elle étoit assurée de trouver un asile, parce que la Superieure étoit sa Tante. Après cela il s'en retourna à Madrid attendre la suite de cette avanture.

Cependant Zanubio se voyant enfermé, crie, appelle du monde. Un Valet accourt à sa voix; mais les portes étant fermées, il ne peut les ouvrir. Le Capitaine s'efforce de les briser, & n'en venant point à bout assez vîte à son gré, il cede à son impatience, se jette brusquement par une fenêtre avec ses pistolets à la main. Il tombe à la renverse, se blesse à la tête, & demeure étendu par terre

ſans connoiſſance. Ses Domeſtiques arriverent, & le porterent dans une ſalle ſur un lit de repos. Il lui jetterent de l'eau au viſage; enfin à force de le tourmenter, ils le firent revenir de ſon évanoüiſſement: mais il reprit ſa fureur avec ſes eſprits. Il demande où eſt ſa femme. On lui répond qu'on l'a vû ſortir avec la Dame Etrangere par une petite porte du jardin. Il ordonne auſſi-tôt qu'on lui rende ſes piſtolets. On eſt obligé de lui obéir. Il fait ſeller un cheval, il part ſans ſonger à ſa bleſſure, & prend un autre chemin que celui des Amans. Il paſſa la journée à courir en vain, & la nuit s'étant arrêté dans une hôtellerie de village pour ſe repoſer, la fatigue & le ſang qu'il avoit perdu lui cauſerent une fiévre avec un tranſport au cerveau qui penſa l'emporter.

Pour dire le reſte en deux mots, il fut quinze jours malade dans ce Village. Enſuite il retourna dans ſa Terre, où ſans ceſſe occupé de ſon malheur,

heur, il perdit insensiblement l'esprit. Les Parens d'Aurore n'en furent pas plutôt avertis, qu'ils le firent venir à Madrid pour l'enfermer parmi les foux. Et sa femme est encore au Couvent, où ils ont résolu de la laisser quelques années pour punir son indiscretion.

Immediatement aprés Zanubio, continua le Diable, est un Marchand que la nouvelle d'un naufrage a rendu fou. Dans la loge suivante est renfermé un Soldat qui n'a pû résister à la douleur d'avoir perdu sa grand'mere. Et le jeune homme qui suit ce bon Soldat, dit Dom Cleofas, quel est le genre de sa folie? Oh! pour celui-là, répondit Asmodée, c'est un pauvre garçon né imbecille; c'est le fils d'une Hollandoise & d'un gros Commis de la Doüanne.

Passons, poursuivit-il, à ce grand homme qui joüe de la guitare & qui l'accompagne de sa voix. C'est un fou mélancolique, un Amant que les rigueurs d'une Dame ont mis en

cet état. Ah que je le plains ! s'écria l'Ecollet ! permettez que je déplore son infortune ; elle peut arriver à tous les honnêtes gens Si j'étois épris d'une Beauté cruelle, je ne say si je n'en perdrois pas auſſi l'eſprit. A ce ſentiment, reprit le Demon, je vous reconnois pour un vray Caſtillan. Il faut être né dans le ſein de la Caſtille pour ſe ſentir capable de devenir fou de chagrin de ne pouvoir plaire. Les François ne ſont pas ſi tendres, & ſi vous voulez ſavoir la difference qu'il y a entre un François & un Eſpagnol ſur cette matiere, il ne faut que vous dire la chanſon que ce fou chante & qu'il a compoſée tout à l'heure.

CHANSON ESPAGNOLE.

* *Ardo y ſiero ſin ſoſſiego :*
Ardiendo y ardiendo tanto,
Que en el llanto apaga el fuego
Y el fuego conſume el llanto.

* Je

* *Je brûle & je pleure ſans ceſſe, ſans que mes pleurs puiſſent éteindre mes feux, ni mes feux conſumer mes larmes.*

C'eſt ainſi que parle un Cavalier Eſpagnol, quand il eſt maltraité de ſa Dame; & voicy comme un François s'exprimoit en pareil cas ces jours paſſez.

CHANSON FRANCOISE.

L'objet qui regne dans mon cœur,
Eſt toujours inſenſible à mon amour fidelle;
Mes ſoins, mes ſoupirs, ma langueur
Ne ſçauroient attendrir cette beauté cruelle.
O Ciel! eſt-il un ſort plus affreux que le mien?
Ah, puiſque je ne puis lui plaire,
Je renonce au jour qui m'éclaire.
Venez, mes chers Amis, me tuer chez Payen.

Payen eſt apparemment un Traiteur, dit Dom Cleofas. Vous l'avez deviné repondit le Diable. Venons préſentement aux femmes. Comment donc, s'écria l'Ecolier! je n'en vois que cinq ou ſix; il y a moins de folles que je ne croyois. Toutes les folles ne ſont pas ici, dit le Demon. Dans un autre quartier de cette Ville, il y a un endroit qui en eſt tout plein. Je vous y porteray tout-à-l'heure, ſi vous voulez. Non, non, repliqua Dom Cleofas, je me contenteray de voir celles-cy. Apprenez-moy la cauſe de leurs folies.

La premiere, reprit Aſmodée, eſt une Vieille Marquiſe qui aimoit un jeune Officier qui ſervoit en Flandres. Elle lui avoit donné une groſſe ſomme pour faire ſa Campagne. Elle s'aviſa de conſulter une Devinereſſe pour ſavoir ce qu'il faiſoit. La Devinereſſe le lui montra dans un verre. La Marquiſe le vit aux genoux d'une jeune Flamande, & elle en a perdu l'eſprit.

La

La ſeconde eſt la femme d'un Corregidor à qui la rage d'avoir été appellée Bourgeoiſe par une femme de la Cour a troublé la raiſon. La troiſiéme eſt une Procureuſe qui preſſoit ſon mari de lui acheter une croix de diamants de dix mille ducats. Il n'en a voulu rien faire. Elle en eſt devenuë folle. Aprés la Procureuſe eſt une Coquette à qui la tête a tourné de dépit d'avoir manqué un grand Seigneur, dont elle avoit médité la ruine. Dans ces deux petites loges au deſſous de ces Dames, il y a deux Servantes qui ont perdu l'eſprit. L'une de douleur de n'être pas ſur le Teſtament d'un vieux garçon qu'elle a ſervi; & l'autre de joye, en apprenant la mort d'un riche Tréſorier dont elle eſt unique heritiere.

Aprés vous avoir montré les foux qui ſont enfermez, pourſuivit le Diable, il faut que je vous en faſſe voir qui meriteroient de l'être.

CHAPITRE XI.

Qui devroit être plus long que le precedent.

TOurnons-nous du côté de la Ville, & à mesure que je découvriray des sujets dignes d'être mis au nombre de ceux qui sont ici, je vous en diray le caractere. J'en vois déja un que je ne veux pas laisser échapper. C'est un nouveau marié. Il y a huit jours que sur le rapport qu'on lui fit des coquetteries d'une Avanturiere qu'il aimoit, il alla chez elle tout en fureur, brisa une partie de ses meubles, jetta l'autre par les fenestres, & le lendemain l'épousa. Un homme de la sorte, dit Dom Cleofas, merite assurément la premiere place vacante en cette maison. Il a un voisin, reprit le Demon, que je ne trouve pas plus sage que luy. C'est un garçon de quarante cinq ans qui a dequoi vivre, & qui veut

se

ſe mettre au ſervice des Grands.

J'apperçois la Veuve d'un Juriſconſulte. Elle a ſoixante ans paſſez, la bonne Dame. Son mari vient de mourir. Elle s'eſt retirée dans un Couvent afin que ſa réputation ſoit, dit-elle, à l'abri de la médiſance. Je découvre auſſi deux pucelles, deux filles, dis-je, de cinquante ans qui font des vœux au Ciel pour qu'il leur enleve leur pere qui les tiens enfermées comme des mineures. Elles eſperent qu'aprés ſa mort elles trouveront de jolis hommes qui les épouſeront par inclination. Pourquoi non, dit l'Ecolier? Il y a des hommes d'un goût ſi bizarre! J'en demeure d'accord, repart le Diable; elles peuvent trouver des épouſeurs, mais elle ne doivent pas s'en flatter. C'eſt en cela que conſiſte leur folie.

Il n'y a point de païs où les femmes ſe rendent juſtice ſur leur âge. Il y a un mois qu'à Paris une fille de quarante-huit ans & une femme de ſoixante-neuf allerent chez un Commiſſaire

miſſaire témoigner pour une Veuve de leurs amies dont on attaquoit la vertu. Le Commiſſaire interroge d'abord la femme & lui demande ſon âge. Quoique ſon extrait baptiſtaire fût écrit ſur ſon front, elle ne laiſſa pas de dire hardiment qu'elle n'avoit que quarante ans. Aprés qu'il l'eut interrogée, il s'adreſſa à la Fille: Et vous, Mademoiſelle, lui dit-il, quel âge avez-vous? Paſſons aux autres queſtions, Monſieur le Commiſſaire, répondit-elle, on ne doit point nous demander cela. Vous n'y penſez pas, Mademoiſelle, reprit-il; ignorez-vous qu'en Juſtice il faut confeſſer la verité? Oh il n'y a Juſtice qui tienne, repliqua bruſquement la Fille! Mais je ne puis, dit-il, recevoir vôtre dépoſition ſi vôtre âge n'y eſt pas. C'eſt une circonſtance requiſe. Si cela eſt abſolument neceſſaire, repartit-elle, regardez-moy donc avec attention & mettez mon âge en conſcience. Le Commiſſaire ſans la bien examiner, marqua vingt-

huit

huit ans. Il lui demanda enſuitte ſi elle connoiſſoit la Veuve depuis long-temps? Avant ſon mariage, répondit-elle. J'ay donc mal cotté vôtre âge, reprit-il, car je ne vous ay donné que vingt-huit ans, & il y en a vingt-neuf que la Veuve eſt mariée. Hé bien, Monſieur le Commiſſaire, repartit la Fille, écrivez donc que j'en ay trente; j'ay pû à un an connoître la Veuve. Cela ne ſeroit pas regulier, repliqua-t-il, ajoûtons-en une douzaine. Non pas, s'il vous plaît, interrompit-elle; tout ce que je puis faire, c'eſt d'y mettre encore un an; mais je n'y mettrois pas un mois avec, quand il s'agiroit de mon honneur. Quand elles furent ſorties de chez le Commiſſaire, la femme dit à la Fille: Admirez un peu ce nigaud qui nous croit aſſez ſottes pour lui aller dire nôtre âge au juſte. Ce n'eſt pas aſſez vraiment qu'il ſoit marqué ſur les Regiſtres de nos Paroiſſes; il veut encore l'écrire ſur ſes papiers, afin que tout le monde

en ſoit inſtruit. Pour moy, je me mocque de cela. J'ay ſupprimé vingt années à bon compte : vous avez fort bien fait d'en faire autant. Qu'appellez-vous autant, répondit la Fille d'un ton bruſque ? vous vous moquez de moy, j'ay tout au plus trente-cinq ans. Hé, ma petite, reprit l'autre d'un air malin, à qui le dites-vous ? je vous ay vû naître. Il y a long-temps à la verité. Je me ſouviens d'avoir vû vôtre pere. Lorſqu'il mourut, il n'étoit pas jeune ; & il y a prés de quarante ans qu'il eſt mort. Oh mon pere, mon pere, interrompit avec précipitation la fille irritée de la franchiſe de la femme, entre nous, quand mon pere épouſa ma mere, il étoit déja ſi vieux qu'il ne pouvoit plus faire d'enfans.

Je remarque dans une même maiſon, pourſuivit Aſmodée, deux hommes qui ne ſont pas trop raiſonnables. L'un eſt un avanturier qui va tous les jours aux audiences des grands Seigneurs. Il eſt aſſez fou pour croire

croire qu'un quart d'heure aprés qu'il leur a parlé, ils ſe ſouviennent encore de ce qu'il leur a dit. L'autre eſt un Peintre étranger qui fait des portraits de femmes. Il eſt habile. Il peint bien. Il deſſine correctement & attrape la reſſemblance. Mais il ne flatte point, & il s'imagine qu'il aura la preſſe. *Inter ſtultos referatur.* Comment donc, dit l'Ecolier! Vous parlez latin à merveilles. Cela doit-il vous étonner, répondit le Diable, je parle en perfection toutes ſortes de langues; ſans excepter même celle d'Athenes, que je parle cent fois mieux que certaines gens qui ſe picquent aujourd'hui de la bien parler, & toutefois je n'en ſuis ni plus ſot ni plus vain.

Voyez dans ce grand Hôtel à main gauche, une Dame malade entourée de pluſieurs femmes qui la veillent. C'eſt la Veuve d'un Treſorier. C'eſt une femme enteſtée de nobleſſe. Elle a fait aujourd'huy ſon teſtament. Elle a des biens immenſes. Elles les donne

ne tous à des perſonnes de la premiere qualité. Ce n'eſt pas qu'elle en ſoit connuë. C'eſt ſeulement à cauſe de leurs grands noms. On lui a demandé ſi elle ne vouloit rien laiſſer à un certain homme qui lui a rendu des ſervices conſiderables. Helas, non, a-t-elle répondu, & j'en ſuis fâchée. Je ne ſuis pas aſſez ingrate pour refuſer d'avoüer que je luy ay obligation; mais il eſt roturier; ſon nom deshonoreroit mon teſtament.

Seigneur Aſmodée, interrompit Dom Cleofas, apprenez-moi de grace ſi ce Vieillard que je vois occupé à lire dans un Cabinet, ne ſeroit point par hazard un homme à mériter d'être ici? Il le mériteroit, ſans doute, répondit le Demon. Ce perſonnage eſt un vieux Licencié qui lit une épreuve d'un Livre qu'il a ſous la preſſe. C'eſt apparemment quelque Livre de Morale ou de Theologie, dit l'Ecolier? Non, repartit le Diable; ce ſont des Poëſies gaillardes qu'il a compoſées. Au lieu de les brû-

brûler, ou du moins de les laiſſer périr avec lui, il les fait imprimer de ſon vivant, de peur qu'aprés ſa mort ſes heritiers ne ſoyent tentez de les mettre au jour, & que par reſpect pour ſon caractere, ils n'en ôtent tout le ſel & l'agrément.

Je découvre dans le voiſinage de ce Licencié un des meilleurs Auteurs que vous ayez. C'eſt un excellent eſprit. Ses ouvrages ſont pleins de ſel Attique. Ils ſont parſemez de penſées fines & brillantes. Il a des tours neufs; des expreſſions hardies & toujours heureuſes. Paſſons à ſon voiſin. C'eſt un homme... Eh n'allez pas ſi vîte, interrompit avec précipitation Dom Cleofas. Vous ne dites que du bien de cet Auteur, & vous me le montrez avec des foux. Ah, il eſt vray, reprit le Diable, j'oubliois ſon défaut. Quand il lit ſes pieces, il s'arrête à tous les endroits qui lui paroiſſent mériter des applaudiſſemens, pour laiſſer à ſes Auditeurs le temps de lui en donner, & pour en ſavourer

rer lui-même toute la douceur.

Regardez dans cet Hôtel à main droite ces trois perſonnes qui prennent enſemble du Chocolat. L'un eſt un Comte qui ſe picque d'aimer les belles Lettres : l'autre eſt ſon frere le Licencié ; & le troiſiéme eſt un bel eſprit attaché à eux. Ils ne ſe quittent preſque point. Ils vont tous trois par tout en viſite. Le Comte n'a ſoin que de ſe loüer. Son frere le loüe & ſe loüe auſſi lui-même. Mais le bel eſprit eſt chargé de trois ſoins, de les louër tous deux & de mêler ſes loüanges avec les leurs.

J'allois paſſer une petite femme que je démêle dans une petite maiſon. Elle eſt fort entêtée de ſon petit mérite. Elle fait une liſte de ſes Amans, ſur laquelle elle met generalement tous les hommes qui lui parlent. Je vois à deux pas de là un riche Bachelier qui a une folie fort ſinguliere. S'il vit frugalement, ce n'eſt ni par mortification, ni par ſobrieté. C'eſt pour amaſſer du bien. Qu'en

Qu'en veut-il faire ? des aumônes ? non. Il en achette des tableaux, de riches meubles, des bijoux. Ce n'eſt pas pour en joüir pendant ſa vie : mais uniquement pour en parer ſon inventaire. Ce que vous me dites eſt outré, interrompit Dom Cleofas. Y a-t-il un homme au monde de ce caractere-là ? Oüi, vous dis-je, repliqua le Demon, il a cette manie. A-t-il acheté, par exemple, un beau bureau, il le fait empacqueter proprement & ſerrer dans un garde-meuble, afin qu'il paroiſſe tout neuf aux yeux des frippiers qui viendront le marchander aprés ſa mort. Enfin, il ſe fait un plaiſir de penſer que l'on admirera ſon inventaire.

Il demeure chez ce Bachelier un Auteur qui réüſſit dans un genre d'écrire fort ſérieux. Il n'eſt propre qu'à ce qu'il fait. Cependant il ſe croit propre à tout ; & il ne veut point faire de Comedies, parce que ſon Comique ſeroit, dit-il, trop fin pour affecter le Parterre. S'il diſoit trop

froid,

froid, je me garderois bien de mettre parmi les foux un homme ſi raiſonnable.

Je ne finirois point, Seigneur Ecolier, continua le Diable, ſi j'entreprenois de vous montrer tous les hommes qui mériteroient d'être enfermez. Ainſi, pour varier le plaiſir que je veux vous donner, je vais vous porter ailleurs & vous faire obſerver d'autres objets. Mais avant que de quitter le lieu où nous ſommes, il faut que je vous parle encore d'un certain Auteur que je viens d'appercevoir. C'eſt un homme qui poſſede les Auteurs Grecs & Latins. Il emprunte d'eux toutes les penſées qu'il met dans ſes Ouvrages. Cependant il ſe croit original, & il ne traitte de Plagiaires que les Auteurs qui pillent Lope ou Calderon.

CHA-

CHAPITRE XII.

Des Tombeaux.

ASmodée voulant faire voir de nouvelles choſes à Dom Cleofas, l'emporta dans un autre quartier de la Ville. Ils ſe poſerent ſur une haute Egliſe remplie de Mauſolées. Continuons d'ici nos obſervations, dit le Diable; mais avant que de pourſuivre l'examen des vivans, troublons pour quelques momens le repos des morts de cette Egliſe. Parcourons tous ces tombeaux. Dévoilons ce qu'ils recelent. Voyons ce qui les a fait élever.

Le premier de ces huit tombeaux que vous appercevez à main droite, renferme le corps d'un jeune Amant mort de chagrin de n'avoir pas remporté le prix d'une courſe de bague. Dans le ſecond, eſt un avare qui s'eſt laiſſé mourir de faim; & dans le troiſiéme, ſon heritier mort deux ans

aprés lui pour avoir fait trop bonne chere. Il y a dans le quatriéme un pere qui n'a pû ſurvivre à l'enlevement de ſa fille unique. Dans le ſuivant eſt un jeune homme emporté par une pluresie pour avoir pris des remedes rafraîchiſſans. Celui qui ſuit contient les triſtes reſtes d'un Officier, qui aprés avoir utilement ſervi l'Etat, a comme un autre Agamemnon trouvé à ſon retour de l'armée un Egiſthe dans ſa maiſon. Le ſeptiéme cache une vieille fille de qualité, laide & peu riche, que la triſteſſe & l'ennui ont conſumée; & dans le dernier repoſe la femme d'un Treſorier, morte de dépit d'avoir été obligée dans une ruë étroite de faire reculer ſon caroſſe pour laiſſer paſſer celui d'une Ducheſſe.

Eh qu'y a-t-il, dit l'Ecolier, dans ces cinq tombeaux à main gauche? Je vais vous le dire, répondit le Demon: L'un renferme le bizarre aſſemblage d'un vieux mari & d'une jeune femme. Le mari quand il l'épouſa,

pouſa, avoit des enfans d'un premier lit. Il étoit preſt à ſigner leur ruine, lorſqu'une apoplexie l'a emporte. La belle-mere eſt morte vingt-quatre heures aprés lui de regret qu'il ne ſoit pas mort deux jours plus tard. Il y a dans l'autre un vieux Chanoine ſorti de ce monde aſſez bruſquement pour avoir fait ſon teſtament en pleine ſanté, & l'avoir lû devant ſes domeſtiques, à qui, comme un bon Maſtre, il leguoit quelque choſe: Son Cuiſinier fut impatient de toucher ſon legs. Auprés de cet imprudent Chanoine eſt une belle Dame immolée aux ſoupçons de ſon mari jaloux. Dans le quatriéme eſt un Devot qui a perdu la vie pour s'être promené dans ſon jardin une demy-heure ſans paraſol; & dans le dernier, une Devote pour s'être fait ſaigner trop ſouvent par précaution.

Parmi tous ces tombeaux, continua le Diable, ſont enterrez fort ſimplement dans cette Egliſe pluſieurs perſonnes, & entr'autres un

Allemand, pour avoir bû dans une débauche trois santez avec du tabac en son vin; un François, pour avoir, suivant la politesse de sa Nation, présenté en sortant d'une Eglise de l'eau benite à une belle Dame qui y entroit. Icy gît un Comedien que le déplaisir d'aller à pied, pendant qu'il voyoit la plûpart de ses camarades en équipage, a consumé peu à peu. Là est une jeune Comedienne, qui venant de s'échauffer à joüer le rôle d'une Vestale, mourut d'une fausse couche derriere le theatre; & près d'elle repose un Auteur dramatique qui mourut subitement d'envie, au bruit des applaudissemens du Parterre, à la premiere representation d'une piece d'un de ses amis.

Seigneur Asmodée, s'écria l'Ecolier en cet endroit, pardonnez si je vous interromps, pour vous demander le sujet de ces cris percans qui frappent mon oreille. Ces cris, dit le Demon, partent de ce bel Hôtel à main gauche, où il se passe en ce moment

ment la plus triſte ſcene que l'on puiſſe voir ſur le théâtre du monde. Arrêtez vos yeux ſur ce déplorable ſpectacle. Eh, pourquoi, reprit Dom Cleofas, cette Dame qui s'arrache les cheveux & ſe débat entre les bras de ſes femmes paroît-elle ſi affligée? Regardez dans l'appartement qui eſt vis-à-vis de celui-là, repartit Aſmodée, vous en verrez la cauſe. Remarquez un homme étendu ſur de lit magnifique; c'eſt ſon mari qui vient de mourir. Elle en eſt inconſolable. Leur hiſtoire eſt touchante, & mériteroit d'être écrite. Il me prend envie de vous la conter. Vous me ferez plaiſir, dit l'Ecolier; le pitoyable ne m'attendrit pas moins que le ridicule me réjouït. Elle eſt un peu longue, repliqua le Diable; mais elle eſt aſſez intereſſante pour ne devoir pas vous ennuyer. Alors il en commença le recit dans ces termes.

CHAPITRE XIII.

La force de l'amitié.

HISTOIRE.

UN jeune Cavalier de Tolede ſuivi de ſon Valet de Chambre, s'éloignoit à grandes journées du lieu de ſa naiſſance, pour éviter les ſuites d'une tragique avanture. Il étoit à deux petites lieuës de la Ville de Valence, lorſqu'à l'entrée d'un bois il rencontra une Dame qui deſcendoit d'un caroſſe avec précipitation. Aucun voile ne couvroit ſon viſage qui étoit d'une éclatante beauté, & cette charmante perſonne paroiſſoit ſi troublée, ſi hors d'elle-même, que le Cavalier jugeant qu'elle avoit beſoin de ſecours, ne manqua pas de lui offrir celui de ſa valeur. Genereux Inconnu, lui dit la Dame, je ne refuſerai point l'offre que vous me faites. Il ſemble que le Ciel vous ait envo-

envoyé ici pour m'aider a détourner le malheur que je crains. Deux Cavaliers ſe ſont donné rendez-vous dans ce bois; je viens de les y voir entrer tout-à l'heure. Je ne puis vous en dire davantage ; mais ſuivez-moi, s'il vous plaît, vous allez ſavoir dequoi il s'agit. En achevant ces mots, elle s'avança dans le bois; & le Toledan aprés avoir laiſſé ſon cheval à ſon Valet, ſe hâta de la joindre.

A peine eurent-ils fait cent pas qu'ils entendirent un bruit d'épées, & bien-tôt ils découvrirent entre les arbres deux hommes qui ſe battoient avec fureur. Le Toledan courut à eux pour les ſéparer, & en étant venu à bout par ſes prieres & par ſes efforts, il leur demanda le ſujet de leur different. Brave inconnu, lui dit un des deux Cavaliers, je m'appelle Dom Fadrique de Mendoce & mon ennemi ſe nomme Dom Alvaro Ponce. Nous aimons Dona Theodora, cette Dame que vous accompag-

nez. Elle a toujours fait peu d'attention à nos soins, & quelques galanteries que nous ayons pû imaginer pour lui plaire, la cruelle ne nous en a pas mieux traitez. Pour moy, j'avois dessein de continuer à la servir malgré son indifference, mais mon Rival au lieu de prendre le même parti, s'est avisé de me faire un appel.

Il est vray, interrompit D. Alvar, je croy que si je n'avois point de Rival, Dona Theodora pourroit m'écouter. C'est pourquoi je veux tâcher d'ôter la vie à Dom Fadrique, pour me défaire d'un homme qui s'oppose à mon bonheur. Seigneurs Cavaliers, dit alors le Toledan, je n'approuve point vôtre combat. Il offense Dona Theodora. On saura bientôt dans le Royaume de Valence que vous vous serez battus pour elle. L'honneur de vôtre Dame vous doit être plus cher que vôtre repos & que vos vies. D'ailleurs quel fruit le vainqueur peut-il attendre de sa victoire?

Aprés

Aprés avoir exposé la réputation de sa Maîtresse, pense-t'il qu'elle le verra d'un œil plus favorable ? Quel aveuglement! Croyez-moi, faites plutôt sur vous l'un & l'autre un effort plus digne des noms que vous portez. Rendez-vous maîtres de vos transports furieux, & par un serment inviolable engagez-vous tous deux à souscrire à l'accommodement que j'ai à vous proposer. Vôtre querelle peut se terminer sans qu'il en coûte du sang. Eh de quelle maniere, s'écria Dom Alvar ? Il faut que cette Dame se déclare, repliqua le Tolédan ; Qu'elle fasse choix de Dom Fadrique ou de vous, & que l'Amant sacrifié loin de s'armer contre son rival, lui laisse le champ libre. J'y consens, dit Dom Alvar. J'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré. Que Dona Theodora se détermine ; qu'elle me préfere, si elle veut mon rival ; cette préference me sera moins insupportable que l'affreuse incertitude où je suis. Et moy, dit à son tour Dom

Fadrique, j'en atteſte le Ciel! Si ce divin objet que j'adore ne prononce point en ma faveur, je vais m'éloigner de ſes charmes, & ſi je ne puis les oblier, du moins je ne les verray plus.

Alors le Toledan ſe tournant vers Dona Theodora: Madame, lui dit-il, c'eſt à vous de parler. Vous pouvez d'un ſeul mot deſarmer ces deux rivaux. Vous n'avez qu'à nommer celui dont vous voulez recompenſer la conſtance. Seigneur Cavalier, répondit la Dame, cherchez un autre temperamment pour les accorder. Pourquoi me rendre la victime de leur accommodement? J'eſtime, à la verité, D. Fadrique & Dom Alvar; mais je ne les aime point; & il n'eſt pas juſte que pour prévenir l'atteinte que leur combat pourroit porter à ma gloire, je donne des eſperances que mon cœur ne ſauroit avoüer. La feinte n'eſt plus de ſaiſon, Madame, reprit le Toledan; il faut s'il vous plaît, vous déclarer. Quoique

que ces deux Cavaliers ſoient également bien faits, je ſuis aſſuré que vous avez plus d'inclination pour l'un que pour l'autre. Je m'en fie à la frayeur mortelle dont je vous ay vû agitée. Vous expliquez mal cette frayeur, repartit Dona Theodora: la perte de l'un ou de l'autre de ces Cavaliers me toucheroit ſans doute, & je me la reprocherois ſans ceſſe, quoique je n'en fuſſe que la cauſe innocente; mais ſi je vous ay paru allarmée, ſachez que le péril qui menace ma réputation a fait toute ma crainte.

Dom Alvaro Ponce qui étoit naturellement brutal, perdit enfin patience; C'en eſt trop, dit-il d'un ton bruſque: puiſque Madame refuſe de terminer la choſe à l'amiable, le ſort des armes en va donc décider. En parlant de cette ſorte, il ſe mit en devoir de pouſſer Dom Fadrique, qui de ſon côté ſe diſpoſa à le bien recevoir. Alors la Dame plus effrayée par cette action, que déterminée

née par son penchant, s'écria toute éperduë : Arrêtez, Seigneurs Cavaliers, je vais vous satisfaire. S'il n'y a pas d'autre moyen d'empêcher un combat qui interesse mon honneur, je déclare que c'est à Dom Fadrique de Mendoce que je donne la préference.

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que le disgracié Ponce, sans dire un seul mot, courut délier son cheval qu'il avoit attaché à un arbre, & disparut en jettant des regards furieux sur son rival & sur sa Maitresse. L'heureux Mendoce au contraire étoit au comble de sa joye. Tantôt il se mettoit à genoux devant Dona Theodora, tantôt il embrassoit le Toledan & ne pouvoit trouver d'expressions assez vives pour leur marquer toute la reconnoissance dont il se sentoit penetré. Cependant la Dame devenuë plus tranquille après l'éloignement de Dom Alvar, songeoit avec quelque douleur qu'elle venoit de s'engager à soufrir les soins d'un

d'un Amant, dont à la verité elle eſtimoit le mérite, mais pour qui ſon cœur n'étoit point prévenu. Seigneur D. Fadrique, lui dit-elle, j'eſpere que vous n'abuſerez pas de la préference que je vous ay donnée. Vous la devez à la néceſſité où j'ay été de prononcer entre vous & Dom Alvar. Ce n'eſt pas que je n'aye toujours fait beaucoup plus de cas de vous que de lui. Je ſay bien qu'il n'a pas toutes les bonnes qualitez que vous avez. Vous êtes le Cavalier de Valence le plus parfait. C'eſt une juſtice que je vous rends. Je diray même que la recherche d'un homme tel que vous peut flatter la vanité d'une femme; mais quelque glorieuſe qu'elle ſoit pour moy, je vous avoüeray que je la vois avec ſi peu de goût, que vous êtes à plaindre de m'aimer auſſi tendrement que vous le faites paroître. Je ne veux pourtant pas vous ôter toute eſperance de toucher mon cœur. Mon indifference n'eſt peut-eſtre qu'un effet de

la douleur qui me reſte encore de la perte que j'ay faite depuis un an de Dom André de Ciſuentes mon mari. Bien que nous n'ayons pas été long temps enſemble, & qu'il fuſt dans un âge avancé lorſque mes parens ébloüis de ſes richeſſes m'obligerent à l'épouſer, j'ay été fort affligée de ſa mort. Je le regrette encore tous les jours. Eh n'eſt-il pas digne de mes regrets ? Il ne reſſembloit point à ces Vieillards chagrins & jaloux, qui ne pouvant ſe perſuader qu'une jeune femme ſoit aſſez ſage pour leur pardonner leur foibleſſe, ſont eux-mêmes des témoins aſſidus de tous ſes pas, ou la font obſerver par une Duegne dévoüée à leur tyrannie. Helas, il avoit en ma vertu une confiance dont un jeune mari adoré ſeroit à peine capable ! D'ailleurs ſa complaiſance étoit infinie, & j'oſe dire qu'il faiſoit ſon unique étude d'aller au devant de tout ce que je paroiſſois ſouhaiter. Tel étoit Dom André de Ciſuentes. Vous jugez

gez bien, Mendoce, que l'on n'oublie pas aiſément un homme d'un caractere ſi aimable. Il eſt toujours préſent à ma penſée, & cela ne contribuë pas peu ſans doute à détourner mon attention de tout ce que l'on fait pour me plaire.

D. Fadrique ne peut s'empêcher d'interrompre en cet endroit Dona Theodora. Ah! Madame, s'écria-t-il, que j'ay de joye d'apprendre de vôtre propre bouche que ce n'eſt pas par averſion pour ma perſonne que vous avez mépriſé mes ſoins. J'eſpere que vous vous rendrez un jour à ma conſtance. Il ne tiendra point à moy que cela n'arrive, reprit la Dame, puiſque je vous permets de me venir voir & de me parler quelquefois de vôtre amour. Tâchez de me donner du goût pour vos galanteries. Faites en ſorte que je vous aime. Je ne vous cacheray point les ſentimens favorables que j'aurai pris pour vous; mais ſi malgré tous vos efforts vous n'en pouvez venir à bout, ſouvenez-

vous,

vous, Mendoce, que vous n'avez point en droit de me faire des reproches. Dom Fabrique voulut répliquer; mais il n'en eut pas le temps, parce que la Dame prit la main du Toledan & tourna brusquement ses pas du côté de son équipage. Il alla détacher son cheval qui étoit attaché à un arbre, & le tirant après lui par la bride, il suivit Dona Theodora qui monta dans son carosse avec autant d'agitation qu'elle en étoit descendue. La cause toutefois en étoit fort differente. Le Toledan & lui l'accompagnerent à cheval jusqu'aux portes de Valence, où ils se séparerent. Elle prit le chemin de sa maison, & Dom Fabrique emmena dans la sienne le Toledan.

Il le fit reposer, & après l'avoir bien regalé, il lui demanda en particulier ce qui l'amenoit à Valence, & s'il se proposoit d'y faire un long séjour. J'y seray le moins de temps qu'il me sera possible, lui répondit le Toledan. J'y passe seulement pour aller

aller gagner la mer & m'embarquer dans le premier Vaisseau qui s'éloignera des côtes d'Espagne, car je me mets peu en peine dans quel lieu du monde j'acheveray le cours d'une vie infortunée, pourvû que ce soit loin de ces funestes climats. Que dites-vous, repliqua Dom Fadrique avec surprise? qui peut vous revolter contre vôtre patrie, & vous faire haïr ce que tous les hommes aiment naturellement? Après ce qui m'est arrivé, repartit le Toledan, mon païs m'est odieux, & je n'aspire qu'à le quitter pour jamais. Ah, Seigneur Cavalier, s'écria Mendoce attendri de compassion, que j'ay d'impatience de savoir vos malheurs? Si je ne puis soulager vos peines, je suis du moins disposé à les partager. Vôtre physionomie m'a d'abord prévenu pour vous; vos manieres me charment, & je sens que je m'interesse déja vivement à vôtre sort.

C'est la plus grande consolation que je pusse recevoir, Seigneur D. Fa-

Fadrique, répondit le Toledan; & pour reconnoître en quelque ſorte les bontez que vous me témoignez, je vous diray auſſi qu'en vous voyant tantôt avec Alvaro Ponce, j'ay penché de vôtre côté. Un mouvement d'inclination que je n'ay jamais ſenti à la premiere vûë de perſonne, me fit craindre que Dona Theodora ne vous préferaſt vôtre rival, & j'eus de la joye lorſqu'elle ſe fut déterminée en vôtre faveur. Vous avez depuis ſi bien fortifié cette premiere impreſſion, qu'au lieu de vouloir vous cacher mes ennuis, je cherche à m'épancher & trouve une douceur ſecrette à vous découvrir mon ame. Apprenez donc mes malheurs.

Tolede m'a vû naître, & Dom Juan de Zarate eſt mon nom. J'ay perdu preſque dés mon enfance ceux qui m'ont donné le jour; de maniere que je commençay de bonne heure à joüir de quatre mille ducats de rente qu'ils m'ont laiſſez. Comme je pou-

pouvois à mon gré disposer de ma main, & que je me croyois assez riche pour ne devoir consulter que mon cœur dans le choix que je ferois d'une femme, j'épousay une fille d'une beauté parfaite, sans m'arrêter au peu de bien qu'elle avoit ni a l'inégalité de nos conditions. J'étois charmé de mon bonheur, & pour mieux goûter le plaisir de posseder une personne que j'aimois, je la menay peu de jours aprés mon mariage à une terre que j'ay à quelques lieuës de Tolede.

Nous y vivions tous deux dans une union charmante, lorsque le Duc de Naxera, dont le Château est dans le voisinage de ma terre, vint un jour qu'il chassoit se refraîchir chez moy. Il vit ma femme & en devint amoureux. Je le crus du moins, & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il rechercha bien-tôt mon amitié avec empressement, ce qu'il avoit jusques-là fort négligé. Il me mit de ses parties de chasse, me fit force

force préſens & encore plus d'offres de ſervices. Je fis d'abord allarmé de ſa paſſion. Je penſay retourner à Tolede avec mon épouſe, & le Ciel ſans doute m'inſpiroit cette penſée. Effectivement ſi j'euſſe été au Duc toutes les occaſions de voir ma femme, j'aurois évité les malheurs qui me ſont arrivez; mais la confiance que j'avois en elle me raſſura. Il me parut qu'il n'étoit pas poſſible qu'une fille que j'avois épouſée ſans dot & tirée d'un état obſcur, fuſt aſſez ingratte pour oublier mes bontez. Helas, que je la connoiſſois mal! L'ambition & la vanité qui ſont deux choſes ſi naturelles aux femmes, étoient les plus grands défauts de la mienne.

Dés que le Duc eut trouvé moyen de lui apprendre ſes ſentimens, elle ſe ſçut bon gré d'avoir fait une conquête ſi importante. L'attachement d'un homme que l'on traitoit d'*Excellence* chatoüilla ſon orgüeil & remplit ſon eſprit de faſtueuſes chimeres.

res. Elle s'en estima davantage & m'en aima moins. Ce que j'avois fait pour elle, au lieu d'exciter sa reconnoissance, ne fit plus que m'attirer son mépris. Elle me regarda comme un mari indigne de sa beauté, & il lui sembla que si ce grand Seigneur qui étoit épris de ses charmes l'avoit vûë avant son mariage, il n'auroit pas manqué de l'épouser. Ennivrée de ces folles idées & séduite par quelques présens qui les flattoient, elle se rendit aux secrets empressemens du Duc.

Ils s'écrivoient assez souvent, & je n'avois nul soupçon de leur intelligence; mais enfin je fus assez malheureux pour sortir de mon aveuglement. Un jour je revins de la chasse de meilleure heure qu'à l'ordinaire. J'entray dans l'appartement de ma femme, qui ne m'attendoit pas si tôt. Elle venoit de recevoir une Lettre du Duc & se préparoit à lui faire réponse. Elle ne put cacher son trouble à ma veuë. J'en frémis, & voyant

sur

ſur une table du papier & de l'ancre, je jugeay qu'elle me trahiſſoit. Je la preſſay de me montrer ce qu'elle écrivoit ; mais elle s'en défendit de ſorte que je fus obligé d'employer juſqu'à la violence pour ſatisfaire ma jalouſe curioſité. Je tiray de ſon ſein malgré ſa réſiſtance une Lettre qui contenoit ces paroles : *Languiray-je toujours dans l'attente d'une ſeconde entrevenë? Que vous êtes cruelle de mè donner les plus douces eſperances, & de tans tarder à les remplir! Dom Juan va tout les jours à la chaſſe ou à Tolede ; ne devrions-nous pas profiter de ces occaſions? ayez plus d'égard à la vive ardeur qui me conſume. Plaignez-moy, Madame, ſongez que ſi c'eſt un plaiſir d'obtenir ce que l'on déſire, c'eſt un tourment d'en attendre long-temps la poſſeſſion.*

Je ne pus achever de lire ce Billet ſans être tranſporté de rage. Je mis la main ſur ma dague, & dans mon premier mouvement je fus tenté d'ôter la vie à l'infidelle Epouſe qui m'ôtoit l'honneur ; mais faiſant reflexion

que

que c'étoit ne me vanger qu'à demi, & que mon reſſentiment demandoit encore une autre victime, je me rendis maître de ma fureur. Je diſſimulay. Je dis à ma femme avec le moins d'agitation qu'il me fut poſſible : Madame, vous avez eu tort d'écouter le Duc. L'éclat de ſon rang ne devoit point vous ébloüir, mais les jeunes perſonnes aiment le faſte. Je veux croire que c'eſt là tout vôtre crime, & que vous ne m'avez point fait le dernier outrage. C'eſt pourquoi j'excuſe vôtre indiſcretion, pourveu que vous rentriez dans vôtre devoir, & que deſormais ſenſible à ma ſeule tendreſſe, vous ne ſongiez qu'à la mériter. Aprés lui avoir tenu ce diſcours, je ſortis de ſon appartement, autant pour la laiſſer ſe remettre du trouble où étoient ſes eſprits, que parce que j'avois beſoin moy-même d'un peu de ſolitude pour calmer la colere qui m'enflammoit. Si je ne pus reprendre ma tranquillité, j'affectay du moins un air tranquille pen-

pendant deux jours ; & le troiſiéme, feignant d'avoir à Tolede une affaire de la derniere conſequence, je dis à ma femme que j'étois obligé de la quitter pour quelque temps, & que je la prois d'avoir ſoin de ſa gloire pendant mon abſence.

Je partis ; mais au lieu de continuer mon chemin vers Tolede, je revins ſecrotement chez moy à l'entrée de la nuit, & me cachay dans la chambre d'un domeſtique fidelle, d'où je pouvois voir tout ce qui entroit en ma maiſon. Je ne doutois point que le Duc n'eût été informé de mon départ, & je m'imaginois qu'il ne manqueroit pas de vouloir profiter de la conjoncture. J'eſperois les ſurprendre enſemble ; je me promettois une entiere vengeance. Neanmoins je fus trompé dans mon attente. Loin de remarquer que l'on ſe diſpoſât au logis à recevoir un Amant, je m'apperçus au contraire que l'on fermoit les portes avec exactitude, & trois jours s'étant écoulez

ſans

ſans que le Duc eût parû, ni même aucun de ſes gens, je me perſuaday que mon épouſe s'étoit repentie de ſa faute, & qu'elle avoit enfin rompu tout commerce avec le Duc.

Prévenu de cette opinion, je perdis le deſir de me venger; & me livrant aux mouvement d'un amour que la colere avoit ſuſpendu, je courus à l'appartement de ma femme. Je l'embraſſay avec tranſport, & lui dis: Madame, je vous rends mon eſtime & mon amitié. Je n'ay point été à Tolede. J'ay feint ce voyage pour vous éprouver. Vous devez pardonner ce piege à un mari dont la jalouſie n'étoit pas ſans fondement. Je craignois que vôtre eſprit ſéduit par de ſuperbes illuſions ne fût pas capable de ſe détromper; mais, graces au Ciel, vous avez reconnu vôtre erreur, & j'eſpere que rien ne troublera plus nôtre union.

Ma femme me parut touchée de ces paroles, & laiſſant couler quelques pleurs: Que je ſuis malheureu-

ſe, s'écria-t'elle, de vous avoir donné ſujet de ſoupçonner ma vertu! j'ay beau déteſter ce qui vous a ſi juſtement irrité contre moy : mes yeux depuis deux jours ſont vainement ouverts aux larmes, toute ma douleur, tous mes remords ſeront inutiles ; je ne regagneray jamais vôtre confiance. Je vous la redonne, Madame, interrompis-je tout attendri de l'affliction qu'elle me marquoit, je ne veux plus me ſouvenir du paſſé, puiſque vous vous en repentez de ſi bonne foi. En effet, j'eus dés ce moment pour elle les mêmes égards que j'avois eus auparavant, & je recommençay à goûter des plaiſirs qui avoient été ſi cruellement troublez. Ils devinrent même plus piquans; car ma femme, comme ſi elle eût voulu effacer de mon eſprit toutes les traces de l'offence qu'elle m'avoit faite, prenoit plus de ſoin de me plaire, qu'elle n'en avoit jamais pris. Je trouvois plus de vivacité dans ſes careſſes, & peu s'en fal-

loit

loit que je ne fuſſe bien aiſe du chagrin qu'elle m'avoit cauſé.

Je tombay malade en ce temps-là. Quoi que ma maladie ne fût point mortelle, il n'eſt pas concevable combien ma femme fit paroître d'allarmes. Elle paſſoit le jour auprés de moy; & la nuit, comme j'étois dans un appartement ſéparé elle me venoit voir deux ou trois fois pour apprendre par elle-même de mes nouvelles. Enfin elle montroit une extréme attention à courir au devant de tous les ſecours dont j'avois beſoin. Il ſembloit que ſa vie fuſt attachée à la mienne. De mon côté, j'étois ſi ſenſible à toutes les marques de tendreſſe qu'elle me donnoit, que je ne pouvois me laſſer de le lui témoigner. Cependant, Seigneur Mendoce, elles n'étoient pas ſi ſinceres que je me l'imaginois.

Une nuit, ma ſanté commençoit alors à ſe rétablir, mon Valet-de-chambre vint me reveiller: Seigneur, me dit-il tout émû, je ſuis fâché,

d'intertompre vôtre repos, mais je vous ſuis trop fidelle pour vouloir vous cacher ce qui ſe paſſe en ce moment chez vous. Le Duc de Naxera eſt avec Madame Je fus ſi étourdi de cette nouvelle, que je regarday quelque temps mon Valet ſans pouvoir lui parler. Plus je penſois au rapport qu'il me faiſoit, plus j'avois de peine à la croire veritable. Non Fabio, m'écriay-je, il n'eſt pas poſſible que ma femme ſoit capable d'une ſi grande perfidie! tu n'es point aſſuré de ce que tu dis. Seigneur, reprit Fabio, plût à Dieu que j'en puſſe encore douter; mais de fauſſes apparances ne m'ont point trompé. Depuis vôtre maladie, je ſoupçonne que l'on introduit preſque toutes les nuits le Duc dans l'appartement de Madame. Je me ſuis caché pour éclaircir mes ſoupçons, & je ne ſuis que trop perſuadé qu'ils ſont juſtes.

A ce diſcours, je me levay tout furieux; je pris ma robe de chambre & mon épée, & marchay vers l'ap-

par-

partement de ma femme accompagné de Fabio qui portoit de la lumiere. Au bruit que nous fiſmes en entrant, le Duc qui étoit aſſis ſur le lit, ſe leva, & prenant un piſtolet qu'il avoit à ſa ceinture, il vint au devant de moy & me tira; mais ce fut avec tant de trouble & de précipitation, qu'il me manqua. Alors je m'avançay ſur lui bruſquement & lui enfonçay mon épée dans le cœur. Je m'adreſſay enſuitte à ma femme qui étoit plus morte que vive: Et toy, lui dis-je, infame, reçois le prix de toutes tes perfidies. En diſant cela, je lui plongeay dans le ſein mon épée toute fumante du ſang de ſon Amant. Je condamne mon emportement, Seigneur Dom Fadrique, & j'avoüe que j'aurois pû aſſez punir une épouſe infidelle ſans lui ôter la vie; mais quel homme pourroit conſerver ſa raiſon dans une pareille conjoncture? Peignez-vous toutes les démonſtrations d'amitié que cette perfide femme m'avoit faites; repreſentez-vous toutes

les circonſtances, toute l'énormité de ſa trahiſon ; & jugez ſi l'on ne doit point pardonner ſa mort à un mari qu'une juſte fureur animoit.

Pour achever en deux mots une ſi tragique hiſtoire ; aprés avoir ainſi pleinement aſſouvi ma vengeance, je m'habillay à la hâte ; je jugeay bien que je n'avois point de temps à perdre, que les parens du Duc me feroient chercher par toute l'Eſpagne, & que le credit de ma famille ne pouvant balancer le leur, je ne ſerois en ſeureté que dans un païs étranger. C'eſt pourquoi je choiſis deux de mes meilleurs chevaux, & avec tout ce que j'avois d'argent & de pierreries, je ſortis de ma maiſon avant le jour, ſuivi du Valet qui m'avoit ſi bien prouvé ſa fidelité. Je pris la route de Valence dans le deſſein de me jetter dans le premier Vaiſſeau qui feroit voile vers l'Italie. Comme je paſſois aujourd'huy prés du bois où vous étiez, j'ay rencontré Dona Theodora qui m'a prié de la

ſuivre

ſuivre & de tâcher de vous ſéparer.

Aprés que le Toledan eut achevé de parler, Dom Fadrique lui dit: Seigneur Dom Juan, vous vous étes juſtement vengé du Duc de Naxera. Soyes ſans inquietude ſur les pourſuites que ſes parens pourront faire. Vous demeurerez, s'il vous plaît chez moy, en attendant l'occaſion de paſſer en Italie. Mon Oncle eſt Gouverneur de Valence. Vous ſerez plus en ſureté ici qu'ailleurs; & vous y ſerez de plus avec un homme qui veut être uni deſormais avec vous d'une étroite amitié. Dom Juan répondit à Mendoce dans des termes pleins de reconnoiſſance, & accepta l'aſile qu'il lui préſentoit.

Admirez la force de la ſympathie, Seigneur Dom Cleofas, pourſuivit Aſmodée, ces deux jeunes Cavaliers ſe ſentirent tant d'inclination l'un pour l'autre, qu'en peu de jours il ſe forma entre eux une amitié comparable à celle d'Oreſte & de Pylade. Avec un mérite égal, ils avoient

OXFORD TAYLOR

enſemble un tel rapport d'humeur, que ce qui plaiſoit à Dom Fadrique ne manquoit pas de plaire à Dom Juan. C'étoit le même caractere. Enfin ils étoient faits pour s'aimer. D. Fadrique ſur tout étoit enchanté des manieres de ſon ami. Il ne pouvoit même s'empêcher de les vanter à tout moment à Dona Theodora.

Ils alloient ſouvent tous deux chez cette Dame, qui voyoit toujours avec indifference les empreſſemens de Mendoce. Il en étoit fort mortifié & s'en plaignoit quelquefois à ſon ami, qui pour le conſoler, lui diſoit: Que les femmes les plus inſenſibles ſe laiſſoient enfin toucher: qu'il ne manquoit aux Amans que la patience d'attendre ce temps favorable: qu'il ne perdît point courage: que ſa Dame tôt au tard recompenſeroit ſes ſervices. Ce diſcours, quoique fondé ſur l'experience, ne raſſuroit point le timide Mendoce, qui craignoit de ne pouvoir jamais plaire à la Veuve de Cifuentes. Cette crainte le jet-

ta

ra dans une langueur qui faiſoit pitié à Dom Juan, mais Dom Juan fut bientôt plus à plaindre que lui.

Quelque ſujet qu'eût ce Toledan d'être révolté contre les femmes aprés l'horrible trahiſon de la ſienne, il ne put ſe défendre d'aimer Dona Theodora. Cependant loin de s'abandonner à une paſſion qui offençoit ſon ami, il ne ſongea qu'à la combattre, & perſuadé qu'il ne la pouvoit vaincre qu'en s'éloignant des yeux qui l'avoient fait naître, il réſolut de ne plus voir la Veuve de Cifuentes. Ainſi lorſque Mendoce le vouloit mener chez elle, il trouvoit toujours quelque prétexte pour s'en excuſer. Cependant Dom Fadrique n'alloit pas une fois chez la Dame, qu'elle ne lui demendât pourquoi D. Juan ne la venoit plus voir. Un jour qu'elle lui faiſoit cette queſtion, il lui répondit en ſoûriant que ſon ami avoit ſes raiſons. Eh quelles raiſons peut-il avoir de me fuir, dit Dona Theodora? Madame, repartit Mendoce, comme je voulois aujourd'huy vous

l'amener, & que je lui marquois quelque surprise sur ce qu'il refusoit de m'accompagner, il m'a fait une confidence qu'il faut que je vous révele pour le justifier; Il m'a dit qu'il avoit fait une Maîtresse, & que n'ayant pas beaucoup de temps à demeurer en cette Ville, les momens lui étoient chers.

Je ne suis point satisfaite de cette excuse, reprit en rougissant la Veuve de Cifuentes; il n'est pas permis aux Amans d'abandonner leurs amis. Dom Fadrique remarqua la rougeur de Dona Theodora. Il crut que la vanité seule en étoit la cause, & que ce qui faisoit rougir la Dame n'étoit qu'un simple dépit de se voir négligée. Il se trompoit dans sa conjecture. Un mouvement plus vif que la vanité excitoit l'émotion qu'elle laissoit paroître; mais de peur qu'il ne démêlât ses sentimens, elle changea de discours, & affecta pendant le reste de l'entretien un enjoüement qui auroit mis la pénetration de Men-

doce

doce en défaut, quand il n'auroit pas d'abord pris le change.

Auſſi-tôt que la Veuve de Ciſuentes ſe trouva ſeule, elle tomba dans une profonde rêverie. Elle ſentit alors toute la force de l'inclination qu'elle avoit conçûë pour D. Juan, & la croyant plus mal recompenſée qu'elle n'étoit: Quelle injuſte & barbare puiſſance, dit-elle en ſoupirant, ſe plaît à enflammer des cœurs qui ne s'accordent pas? Je n'aime point Dom Fadrique qui m'adore, & je brûle pour Dom Juan dont une autre que moy occupe la penſée! Ah, Mendoce, ceſſe de me reprocher mon indifference, ton ami t'en venge aſſez. A ces mots, un vif ſentiment de douleur & de jalouſie lui fit répandre quelques larmes; mais l'eſperance qui fait adoucir les peines des Amans, vint bientôt préſenter à ſon eſprit de flatteuſes images. Elle ſe repreſenta que ſa rivale pouvoit n'être pas fort dangereuſe: que Dom Juan étoit peut-être moins arrêté par ſes

charmes qu'amuſé par ſes bontez, & que de ſi foibles liens n'étoient pas difficiles à défaire. Pour juger elle-même de ce qu'elle en devoit croire, elle réſolut d'entretenir en particulier le Toledan. Elle le fit avertir de ſe trouver chez elle. Il s'y rendit, & quand ils furent tous deux ſeuls, Dona Theodora prit ainſi la parole.

Je n'aurois jamais penſé que l'Amour pût faire oublier à un galant homme ce qu'il doit aux Dames. Neanmoins, Dom Juan, vous ne venez plus chez moy depuis que vous êtes amoureux. J'ay ſujet, ce me ſemble, de me plaindre de vous. Je veux croire toutefois que ce n'eſt point de vôtre propre mouvement que vous me fuyez. Vôtre Dame vous aura ſans doute défendu de me voir. Avoüez-le moy, Dom Juan, & je vous excuſe. Je ſay que les Amans ne ſont pas libres dans leurs actions & qu'ils n'oſeroient deſobéir à leurs Maîtreſſes. Madame, répondit le Toledan, je con-

conviens que ma conduite doit vous étonner ; mais de grace, ne ſouhaittez point que je me juſtifie. Contentez-vous d'apprendre que j'ai raiſon de vous éviter. Quelle que puiſſe être cette raiſon, reprit Dona Theodora toute émûë, je veux que vous me la diſiez. Hé bien, Madame, repartit Dom Juan, il faut vous obéïr ; mais ne vous plaignez pas ſi vous en entendez plus que vous n'en voulez ſavoir.

Dom Fadrique, ajouta-t'il, vous a raconté l'avanture qui m'a fait quitter la Caſtille. En m'éloignant de Tolede le cœur plein de reſſentiment contre les femmes, je les défiois toutes de me jamais ſurprendre. Dans cette fiere diſpoſition, je m'approchai de Valence, je vous rencontrai, & ce que perſonne encore n'a pû faire peut être, je ſoutins vos premiers regards ſans en être troublé. Je vous a revûë même depuis impunément ; mais, helas, que j'ay payé cher quelques jours de fierté ! Vous avez en-

fin vaincu ma réſiſtance, vôtre beauté, vôtre eſprit, tous vos charmes ſe ſont exercez ſur un rebelle. En un mot, j'ay pour vous tout l'amour que vous êtes capable d'inſpirer. Voilà, Madame, ce qui m'écarte de vous. La perſonne dont on vous a dit que j'étois occupé n'eſt qu'une Dame imaginaire. C'eſt une fauſſe confidence que j'ay faite à Mendoce pour prévenir les ſoupçons que j'aurois pû lui donner, en refuſant toujours de vous venir voir avec lui.

Ce diſcours à quoi Dona Theodora ne s'étoit point attenduë, lui cauſa une ſi grande joye, qu'elle ne put l'empêcher de paroître. Il eſt vray qu'elle ne ſe mit point en peine de la cacher, & qu'au lieu d'armer ſes yeux de quelque rigueur, elle regarda le Toledan d'un air aſſez tendre, & lui dit: Vous m'avez appris vôtre ſecret, Dom Juan, je veux auſſi vous découvrir le mien. Inſenſible aux ſoupirs d'Alvaro Ponce, peu touchée des empreſſemens

de

de Mendoce, je menois une vie douce & tranquille, lorſque le hazard vous fit paſſer prés du bois où nous nous rencontrâmes. Malgré l'agitation où j'étois alors, je ne laiſſay pas de remarquer que vous m'offrites vôtre ſecours de tres-bonne grace, & la maniere avec laquelle vous ſçûtes ſéparer deux Rivaux furieux, me fit concevoir une opinion fort avantageuſe de vôtre adreſſe & de vôtre valeur. Le moyen que vous propoſâtes pour les accorder me déplut. Je ne pouvois ſans beaucoup de peine me réſoudre à chiſir l'un ou l'autre. Mais, pour ne vous rien déguiſer, je croy que vous aviez déja un peu de part à ma répugnance. Car dans le même moment que forcée par la neceſſité, ma bouche nomma Dom Fadrique, je ſentis que mon cœur ſe déclaroit pour l'Inconnu. Depuis ce jour que je dois appeller heureux, aprés l'aveu que vous m'avez fait, vôtre merite a augmenté l'eſtime que j'avois pour vous.

Je

Je ne vous fais pas, continua-t'elle, un myſtere de mes ſentimens. Je vous les déclare avec la même franchiſe que j'ay dit à Mendoce que je ne l'aimois point. Une femme, qui a le malheur de ſentir du penchant pour un amant qui ne ſauroit être a elle a raiſon de ſe contraindre & de ſe vanger du moins de ſa foibleſſe par un ſilence éternel; mais je croy que l'on peut ſans ſcrupule découvrir une tendreſſe innocente à un homme qui n'a que des veuës legitimes. Oüi je ſuis ravie que vous m'aimiez, & j'en rends graces au Ciel, qui nous a ſans doute deſtinez l'un pour l'autre.

Aprés ce diſcours, la Dame ſe tut pour laiſſer parler Dom Juan, & lui donner lieu de faire éclater tous les tranſports de joye & de reconnoiſſance qu'elle croyoit lui avoir inſpirez; mais au lieu de paroître enchanté des choſes qu'il venoit d'entendre, il demeura triſte & rêveur. Que vois-je, Dom Juan, pourſuivit-elle?

Quand

Quand pour vous faire un ſort qu'un autre que vous trouveroit peut-être digne d'envie, j'oublie la fierté de mon ſexe & vous montre une ame charmée, vous pouvez réſiſter à la joye que doit vous cauſer une declaration ſi obligeante! vous gardez un ſilence glacé. Je vois même de la douleur dans vos yeux. Ah, Dom Juan, quel étrange effet produiſent en vous mes bontez!

Eh quel autre effet, Madame, interrompit triſtement le Toledan, peuvent-elles faire ſur un cœur comme le mien? Je ſuis d'autant plus miſerable que vous me témoignez plus d'inclination. Vous n'ignorez pas ce que Mendoce fait pour moy. Vous ſavez quelle tendre amitié nous lie. Pourrois-je établir mon bonheur ſur la ruïne de ſes plus douces eſperances? Vous avez trop de délicateſſe, dit D. Theodora. Je n'ai rien promis à Dom Fadrique. Je puis vous offrir ma foy ſans meriter ſes reproches, & vous pouvez la recevoir

cevoir sans lui faire un larcin. J'avouë que l'idée d'un ami malheureux doit vous causer quelque peine; mais Dom Juan est-elle capable de balancer l'heureux destin qui vous attend? Oüi, Madame, repliqua-t'il d'un ton ferme. Un ami tel que Mendoce a plus de pouvoir sur moy que vous ne pensez. Si vous pouviez concevoir toute la tendresse, toute la force de nôtre amitié, que vous me trouveriez à plaindre! D. Fadrique n'a rien de caché pour moy. Mes interests sont devenus les siens. Les moindres choses qui me regardent ne sauroient échapper à son attention; qu'pour tout dire en un mot je partage son ame avec vous. Ah si vous vouliez que je profitasse de vos bontez, il falloit me les laisser voir avant que j'eusse formé les nœuds d'une amitié si forte. Charmé du bonheur de vous plaire, je n'aurois alors regardé Mendoce que comme un Rival. Mon cœur en garde contre l'affection qu'il me marquoit

quoit n'y auroit pas répondu, & je ne lui devrois point aujourd'huy tout ce que je lui dois. Mais, Madame, il n'eſt plus temps, j'ay receu tous les ſervices qu'il a voulu me rendre. J'ay ſuivi le penchant que j'avois pour lui; la reconnoiſſance & l'inclination me lient & me reduiſent enfin à la cruelle neceſſité de renoncer au ſort glorieux que vous me préſentez.

En cet endroit Dona Theodora qui avoit les yeux couverts de larmes, prit ſon mouchoir pour s'eſſuyer. Cette action troubla le Tolotien. Il ſentit chanceler ſa conſtance. Il commençoit à ne répondre plus de rien. Adieu, Madame, continua-t-il d'une voix entrecoupée de ſoûpirs. Adieu, il faut vous fuïr pour ſauver ma vertu. Je ne puis ſoutenir vos pleurs; ils vous rendent trop redoutable. Je vais m'éloigner de vous pour jamais, & pleurer la perte de tant de charmes que mon inexorable amitié veut que je luy ſa-

ſacrifié. En achevant ces paroles, il ſe retira avec un reſte de fermeté qu'il n'avoit pas peu de peine à conſerver.

Aprés ſon départ, la Veuve de Ciſuentes fut agitée de mille mouvemens confus. Elle eut honte de s'être déclarée à un homme qu'elle n'avoit pû retenir. Mais ne pouvant douter qu'il ne fut fortement épris, & que le ſeul intereſt d'un ami ne lui fiſt refuſer la main qu'elle lui offroit, elle fut aſſez raiſonnable pour admirer un ſi rare effet d'amitié, au lieu de s'en offenſer. Neanmoins comme on ne ſauroit s'empêcher de s'affliger quand les choſes n'ont pas le ſuccez que l'on deſire, elle réſolut d'aller dés le lendemain à la campagne pour diſſiper ſes chagrins, ou plûtôt pour les augmenter; car la ſolitude eſt plus propre à fortifier l'amour qu'à l'affoiblir.

Dom Juan de ſon côté n'ayant pas trouvé Mendoce au logis, s'étoit enfermé dans ſon appartement pour s'aban-

s'abandonner en liberté à ſa douleur. Aprés ce qu'il avoit fait en faveur d'un Ami, il crut qu'il lui étoit permis du moins d'en ſoupirer. Mais Dom Fadrique vint bien-tôt interrompre ſa rêverie ; & jugeant à ſon viſage qu'il étoit indiſpoſé, il en témoigna tant d'inquietude, que D. Juan pour le raſſurer, fut obligé de lui dire qu'il n'avoir beſoin que de repos. Mendoce ſortit auſſi-tôt pour le laiſſer repoſer ; mais il ſortit d'un air ſi triſte, que le Toledan en ſentit plus vivement ſon infortune. O Ciel, dit-il en lui-même, pourquoi faut-il que la plus tendre amitié du monde faſſe tout le malheur de ma vie !

Le jour ſuivant D. Fadrique n'étoit pas encore levé qu'on le vint avertir que Dona Theodora étoit partie avec tout ſon domeſtique pour ſon Château de Villareal, & qu'il y avoit apparence qu'elle n'en reviendroit pas ſi-tôt. Cette nouvelle le chagrina moins à cauſe des peines

que

que fait ſouffrir l'éloignement d'un objet aimé, que parce qu'on lui avoit fait myſtere de ce départ. Sans ſavoir ce qu'il en devoit penſer, il en conceut un funeſte préſage. Il ſe leva pour aller voir ſon Ami, tant pour l'entretenir là-deſſus, que pour apprendre l'état de ſa ſanté. Mais comme il achevoit de s'habiller, Dom Juan entra dans ſa chambre en luy diſant: Je viens diſſiper moy-même l'inquiétude que je vous cauſe; je me porte aſſez bien aujourd'huy. Cette bonne nouvelle, répondit Mendoce, me conſole un peu de la mauvaiſe que j'ay reçûë. Le Toledan demanda quelle étoit cette mauvaiſe nouvelle, & Dom Fadrique aprés avoir fait ſortir les gens, lui dit: Dona Theodora eſt partie ce matin pour la campagne où l'on croit qu'elle ſera long temps. Ce départ m'étonne. Pourquoi me l'a-t'on caché? Qu'en penſez-vous, Dom Juan? N'ais-je pas raiſon d'en être allarmé?

Le Toledan ſe garda bien de lui dire

dire ſur cela ſa penſée, & tâcha de lui perſuader que Dona Theodora pouvoit être allée à la campagne ſans qu'il eût ſujet de s'en effrayer. Mais Mendoce peu content des raiſons que ſon ami employoit pour le raſſurer, l'interrompit; Tous ces diſcours, dit-il, ne ſauroient diſſiper le ſoupçon que j'ay conçû. J'auray fait peut-être imprudemment quelque choſe qui aura déplu à Dona Theodora, & pour m'en punir, elle me quitte ſans daigner ſeulement m'apprendre quel eſt mon crime. Quoiqu'il en ſoit, je ne puis demeurer dans mon incertitude. Allons, Dom Juan, allons la trouver. Je vais faire préparer des chevaux. Je vous conſeille, lui dit le Toledan, de ne mener perſonne avec vous. Cet éclairciſſement ſe doit faire ſans témoins. Dom Juan ne ſauroit être de trop, reprit Dom Fadrique; Dona Theodora n'ignore point que vous ſavez tout ce qui ſe paſſe dans mon cœur. Elle vous eſtime, & loin de m'em-

m'embaraſſer, vous m'aiderez même à l'appaiſer en ma faveur. Non, D. Fadrique, repliqua-t'il, ma préſence ne peut vous être utile. Partez tout ſeul, je vous en conjure. Non, mon cher D. Juan, repartit Mendoce, nous irons enſemble. J'attens cette complaiſance de vôtre amitié. Quelle tyrannie, s'écria le Toledan d'un air chagrin! Pourquoi exigez-vous de mon amitié ce qu'elle ne doit point vous accorder?

Ces paroles que Dom Fadrique ne comprenoit pas, & le ton bruſque dont elles étoient prononcées le ſurprirent étrangement. Il regarda ſon ami avec attention. Dom Juan, lui dit-il, que ſignifie ce que je viens d'entendre? Quel affreux ſoupçon naît dans mon eſprit! Ah, c'eſt trop vous contraindre & me gêner! parlez. Qui cauſe la répugnance que vous marquez à m'accompagner? Je voulois vous la cacher, répondit le Toledan; mais puiſque vous m'avez forcé vous-même à la laiſſer paroître.

il

il ne faut plus que je diſſimule. Ceſſons, mon cher Dom Fadrique, de nous applaudir de la conformité de nos affections; elle n'eſt que trop parfaite. Les traits qui vous ont bleſſé n'ont point épargné vôtre ami. Dona Theodora..... Vous ſeriez mon rival, interrompit Mendoce en paliſſant! Dés que j'ai connu mon amour, repartit Dom Juan, je l'ay combattu. J'ay fuï conſtamment la Veuve de Ciſuentes. Vous le ſavez. Vous m'en avez fait vous même des reproches. Je triomphois du moins de ma paſſion, ſi je ne pouvois la détruire! Mais hier cette Dame me fit dire qu'elle ſouhaïttoit de me parler chez elle. Je m'y rendis. Elle me demanda pourquoi je ſemblois l'éviter. J'inventai des excuſes. Elles les rejetta. Enfin, je fus obligé de luy en découvrir la veritable cauſe. Je crus qu'aprés cette déclaration, elle approuveroit le deſſein que j'avois de continuer à la fuïr, mais par un bizarre effet de mon étoile, vous le

dirai-je? Oüi, Mendoce, je dois vous le dire, j'ai trouvé Dona Theodora prévenuë pour moi.

Quoique Dom Fadrique eût l'esprit du monde le plus doux & le plus raisonnable, il fut saisi d'un mouvement de fureur à ce discours, & interrompant encore son ami en cet endroit: Arrêtez, Dom Juan, luy dit-il, percez-moi plûtôt le sein que de poursuivre ce fatal recit. Vous ne vous contentez pas de m'avoüer que vous êtes mon rival, vous m'apprenez encore qu'on vous aime. Juste Ciel, quelle confidence vous m'osez faire! Vous mettez nôtre amitié à une épreuve trop rude. Mais que dis-je, nôtre amitié? Vous l'avez violée en conservant les sentimens perfides que vous me déclarez. Quelle étoit mon erreur! je vous croyois genereux, magnanime; & vous n'êtes qu'un faux ami, puisque vous avez été capable de concevoir un amour qui m'outre. Je suis accablé de ce coup imprévû. Je le sens d'autant

plus

plus vivement, qu'il m'eſt porté par une main..... Au nom de Dieu, Mendoce, interrompit à ſon tour le Toledan, donnez-vous un moment de patience. Je ne ſuis point un faux ami. Ecoutez-moi & vous vous repentirez de m'avoir appellé de ce nom odieux.

Alors il luy raconta ce qui s'étoit paſſé entre la Veuve de Cifuentes & luy: le tendre aveu qu'elle luy avoit fait & les diſcours qu'elle luy avoit tenus pour l'engager à ſe livrer ſans ſcrupule à ſa paſſion. Il lui repeta ce qu'il avoit répondu à ces diſcours, & à meſure qu'il parloit de la fermeté qu'il avoit fait paroître, Dom Fadrique ſentoit évanoüir ſa fureur. Enfin, ajoûta Dom Juan, l'amitié l'emporta ſur l'amour; je refuſai la foi de Dona Theodora. Elle en pleura de dépit. Mais, grand Dieu, que ſes pleurs excitérent de trouble dans mon ame! Je ne puis m'en reſſouvenir ſans trembler encore du péril que j'ay couru. Je commençois à me

trouver barbare, & pendant quelques inſtans, Mendoce, mon cœur vous devint infidele. Je ne cedai pas pourtant à ma foibleſſe & je me dérobay par une prompte fuite à des larmes ſi dangereuſes. Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir évité ce danger ; il faut craindre pour l'avenir. Il faut hâter mon départ. Je ne veux plus m'expoſer aux regards de Dona Theodora. Aprés cela Dom Fadrique m'accuſera-t'il encore d'ingratitude & de perfidie ?

Non, luy répondit Mendoce en l'embraſſant, je vous rends toute vôtre innocence. J'ouvre les yeux. Pardonnez un injuſte reproche au premier tranſport d'un Amant qui ſe voit ravir toutes ſes eſperances. Helas, devois-je croire que Dona Theodora pourroit vous voir long-temps ſans vous aimer, ſans ſe rendre à ces charmes, dont j'ai moi-même éprouvé le pouvoir. Vous étes un veritable ami. Je n'impute plus mon malheur qu'à la fortune ; & loin de vous haïr,

je

je ſens augmenter pour vous ma tendreſſe. Hé quoi, vous renoncez pour moy à la poſſeſſion de Dona Theodora! Vous faites à nôtre amitié un ſi grand ſacrifice & je n'en ſerois pas touché! Vous pouvez dompter vôtre amour, & je ne ferois pas un effort pour dompter le mien! Je dois répondre à vôtre generoſité; Dom Juan, ſuivez le penchant qui vous entraîne. Epouſez la Veuve de Cifuentes; que mon cœur s'il veut, en gemiſſe! Mendoce vous en preſſe. Vous m'en preſſez en vain, repliqua le Toledan. J'ay pour elle, je le confeſſe, une paſſion violente; mais vôtre repos m'eſt plus cher que mon bonheur. Et le repos de Dona Theodora, répondit Dom Fadrique, vous doit-il être indifferent? Ne nous flatons point. Le penchant qu'elle a pour vous décide de mon ſort. Quand vous vous éloigneriez d'elle, quand pour me la céder vous iriez loin de ſes yeux traîner une vie déplorable, je n'en ſerois pas mieux.

Puiſque je n'ai pû lui plaire juſqu'ici, je ne lui plairai jamais. Le Ciel n'a reſervé cette gloire qu'à vous ſeul. Elle vous a aimé dés le premier moment qu'elle vous a vû. Elle a pour vous une inclination naturelle. En un mot, elle ne ſauroit être heureuſe qu'avec vous. Recevez donc la main qu'elle vous préſente. Comblez ſes deſirs & les vôtres. Abandonnez-moi à mon infortune, & ne faites pas trois miſerables, lorſqu'un ſeul peut épuiſer toute la rigueur du deſtin.

Aſmodée en cet endroit fut obligé d'interrompre ſon diſcours, pour écouter l'Ecolier qui lui dit : Ce que vous me racontez eſt ſurprenant. Y a-t'il en effet des gens d'un ſi beau caractere ? Je ne vois dans le monde que des amis qui ſe broüillent, je ne dis pas pour des Maîtreſſes comme Dona Theodora ; je dis même pour des Coquettes. Un amant peut-il renoncer à un objet qu'il adore & dont il eſt aimé, pour ne pas rendre un ami malheureux ? Je ne croyois

cela

cela poſſible que dans la nature du Roman. Je conviens, répondit le Diable, que ce n'eſt pas une choſe fort ordinaire; mais elle eſt non ſeulement dans la nature du Roman; elle eſt auſſi dans la belle nature de l'homme; & depuis le déluge, j'en ai vû trois exemples ſans compter celuy-cy. Revenons à mon hiſtoire.

Les deux amis continuerent à ſe faire un ſacrifice de leur paſſion, & l'un ne voulant point céder à la generoſité de l'autre, leurs ſentimens amoureux demeurerent ſuſpendus pendant quelques jours. Ils ceſſerent de s'entretenir de Dona Theodora. Ils n'oſoient plus prononcer ſon nom. Mais tandis que l'Amitié triomphoit ainſi de l'Amour dans la Ville de Valence, l'Amour, comme pour s'en venger, regnoit ailleurs avec tyrannie & la faiſoit obéir ſans réſiſtance.

Dona Theodora s'abandonnoit à ſa tendreſſe dans ſon Château de Villareal qui eſt ſitué prés de la mer. Elle ne ceſſoit de penſer à Dom Juan,

& ne pouvoit perdre l'eſperance de l'épouſer, quoiqu'elle ne dût pas s'y attendre, aprés les ſentimens d'amitié qu'il avoit fait paroître pour Dom Fadrique. Un jour aprés le coucher du Soleil, comme elle prenoit ſur le bord de la mer le plaiſir de la promenade avec une de ſes femmes, elle apperçut une petite chalouppe qui venoit gagner le rivage. Il luy ſembla d'abord qu'il y avoit dedans ſept à huit hommes de fort mauvaiſe mine; mais aprés les avoir vûs de plus prés & conſiderez avec plus d'attention, elle jugea qu'elle avoit pris des maſques pour des viſages. En effet c'étoient des gens maſquez & tous armez d'épées & de bayonnettes. Elle fremit à leur aſpect, & ne tirant pas un bon augure de la deſcente qu'ils ſe préparoient à faire, elle tourna brufquement ſes pas vers le Château. Elle regardoit de temps en temps derriere elle pour les obſerver, & remarquant qu'ils avoient pris terre & qu'ils commençoient

çoient à la pourſuivre, elle ſe mit à courir de ſa force; mais comme elle ne couroit pas ſi bien qu'Athalante, & que les maſques étoient legers & vigoureux, ils la joignirent à la porte du Château & l'arrêterent.

Alors la Dame & la fille qui l'accompagnoit pouſſerent de grands cris qui attirerent auſſi-tôt quelques domeſtiques; & ceux-cy donnant l'allarme au Château, tous les Valets de Dona Theodora accoururent bientôt armez de fourches & de bâtons. Cependant deux hommes des plus vigoureux de la troupe maſquée, aprés avoir pris entre leurs bras la Maîtreſſe & la Suivante, les emportoient vers la chalouppe malgré leur réſiſtance, pendant que les autres faiſoient tête aux gens du Château qui commencerent à les preſſer vivement. Le combat fut long; mais enfin les hommes maſquez executerent heureuſement leur entrepriſe & regganerent leur chaloupe en ſe battant en retraite. Il étoit temps qu'ils ſe re-

tiraſſent ; car ils n'étoient pas encore tous rembarquez, qu'ils virent paroître du côté de Valence quatre ou cinq Cavaliers qui picquoient à outrance, & ſembloient vouloir venir au ſecours de Dona Theodora. A cette vûë, ils ſe hâtoient ſi bien de prendre le large, que l'empreſſement des Cavaliers fut inutile.

Ces Cavaliers étoient Dom Fadrique & Dom Juan. Le premier avoit reçû ce jour-là une lettre par laquelle on luy mandoit que l'on avoit appris de bonne part qu'Alvaro Ponce étoit dans l'Iſle de Majorque ; qu'il avoit équipé une eſpece de tartane, & qu'avec une vingtaine de gens qui n'avoient rien à perdre, il ſe propoſoit d'enlever la Veuve de Cifuentes la premiere fois qu'elle ſeroit dans ſon Château. Sur cet avis, le Tolédan & lui avec leurs Valets de chambre étoient partis de Valance ſur le champ pour venir apprendre cet attentat à Dona Theodora. Ils avoient découvert de loin ſur le bord de la

mer

mer un assez gaand nombre de personnes qui paroissoient combattre les uns contre les autres, & ne doutant point que ce ne fust ce qu'ils craignoient, ils poussoient leurs chevaux à toute bride pour s'opposer au projet de Dom Alvar. Mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils n'arriverent que pour être témoins de l'enlevement qu'ils vouloient prévenir.

Pendant ce temps-là Alvaro Ponce fier du succez de son audace s'éloignoit de la côte avec sa proye; & sa chalouppe alloit joindre un petit Vaisseau armé qui l'attendoit en pleine mer. Il n'est pas possible de sentir une plus vive douleur que celle qu'eurent Mendoce & Dom Juan. Ils firent mille imprécations contre le ravisseur & remplirent l'air de plaintes aussi pitoyables que vaines. Tous les Domestiques de Dona Theodora animez par un si bel exemple n'épargnerent point les lamentations. Tout le rivage retentis-

ſoit de cris. La fureur, le deſeſpoir, la déſolation regnoit ſur ces triſtes bords. Le raviſſement d'Helene ne cauſa point dans la Cour de Sparte une ſi grande conſternation.

CHAPITRE VIV.

Du démêlé d'un Auteur Tragique avec un Auteur Comique.

L'Ecolier ne put s'empêcher d'interrompre le Diable en cet endroit : Seigneur Aſmodée, lui dit-il, quelque intereſſante que ſoit l'hiſtoire que vous racontez, il n'y a pas moyen de reſiſter à la curioſité que j'ay de ſavoir ce que ſignifie une choſe que j'apperçois. Je remarque dans une chambre deux hommes en chemiſe qui ſe tiennent à la gorge & aux cheveux, & pluſieurs perſonnes en robbe de chambre qui s'empreſſent à les ſéparer. Les Perſonnages

nages que vous voyez en chemiſe & qui ſe battent, répondit le Diable, ſont deux Auteurs François; & les gens qui les ſéparent, ſont deux Allemands, un Flamand & un Italien. Ils ſont tous logez dans la même maiſon qui eſt une Auberge où il ne loge guere que des Etrangers.

L'un de ces Auteurs fait des Tragedies & l'autre des Comedies. Le premier attiré par la curioſité de voir l'Eſpagne, y a ſuivi l'Ambaſſadeur de France, & le dernier peu content de ſa condition à Paris, eſt venu à Madrid chercher une meilleure fortune Si le combat de ces Auteurs eſt comique, le ſujet l'eſt encore davantage.

Le Poëte tragique eſt un plaiſant original qui s'eſt gâté l'eſprit en liſant les ouvrages des Anciens; car cette lecture fait quelquefois de grands foux, comme de grands Hommes. Pour tenir ſa Muſe en haleine, il compoſe tous les jours. Ne pouvant

dormir cette nuit, il s'eſt mis à compoſer une piece dont il a tiré le ſujet de l'Iliade. Il en a fait une Scene; & comme ſon moindre défaut eſt d'avoir ainſi que les autres Poëtes, une démangeaiſon d'aſſaſſiner les gens de ſes ouvrages, il s'eſt levé, a pris ſa chandelle, & tout en chemiſe eſt venu frapper rudement à la porte de l'Auteur comique qui dormoit. Celui-cy s'étant réveillé au bruit eſt allé ouvrir à l'autre, qui lui a dit en entrant d'un air de poſſedé: tombez, mon ami, tombez à mes genoux. Adorez un genie que Melpomene honore. Je viens d'enfanter des vers. ... Mais que dis-je je viens. C'eſt Apollon lui même qui me les a dictez. Si j'étois à Paris, j'irois les lire aujourd'hui de maiſon en maiſon. J'attens qu'il ſoit jour pour en aller charmer Monſieur l'Ambaſſadeur & tous les François qui ſont à Madrid. Avant que de les montrer à perſonne, je veux vous les réciter.

Je vous remercie de la préference,

a répondu l'Auteur comique en baâillant de toute ſa force. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que vous prenez mal vôtre temps. Le ſommeil m'accable, & je ne réponds pas que j'entende ſans me rendormir tous les Vers que vous avez à me dire. Oh j'en répons bien, moy, a repris l'Auteur tragique! quand vous feriez mort, la ſcene que je viens de compoſer ſeroit capable de vous rappeller à la vie. Ma verſification n'eſt point un aſſemblage de ſentimens communs & d'expreſſions triviales que la rime ſeule ſoutienne. C'eſt une Poëſie mâle qui émeut le cœur & frappe l'eſprit. Je ne ſuis point de ces Poëtriaux, de ces petits genies qui tirent de leur propre fonds les pitoyables choſes qu'ils donnent au Public. J'ay puiſé dans les grandes ſources, & je vais parier que je ne mets pas une penſée dans mes Tragedies qui ne ſoit dans quelque Auteur Grec. Ce n'eſt pas à dire pour cela que je pille les Anciens. Mais

c'eſt

c'eſt qu'à force de lire les Sophocles & les Euripides, les Homeres & les Pindares, je me ſuis rendu ces grands hommes ſi familiers, ou plûtôt les Aſtres favorables m'ont tellement animé de leur genie au point de ma naiſſance, que ſi par un nouveau malheur nous perdions les œuvres qui nous reſtent d'eux, on les retrouveroit dans mes compoſitions. Vous en allez juger vous même. Voici ma Tragedie. *La Mort de Patrocle.* Scene premiere. Briſeïde & les autres Captives d'Achille paroiſſent. Elles s'arrachent les cheveux, ſe frappent le ſein pour témoigner la douleur qu'elles ont de la mort de Patrocle. Elles ne peuvent pas même ſe ſoutenir; abbatuës par leur deſeſpoir, elles ſe laiſſent tomber ſur le Theatre. Le ſpectacle ſera nouveau & tres-touchant. Phœnix gouverneur d'Achille eſt avec elles & commence la Protaſe par ces Vers.

Priam va perdre Hector & ſa ſuperbe
ville.
On s'apprête à vanger le compagnon
d'Achille.
* *On ne voit dans les airs briller de*
toutes parts
Que Piques, Javelots, Caſques Cui-
raſſes, Dards.
On ne voit point la greſle en ſi grande
abondance.
Tous les Grecs de Patrocle ont juré la
vengance.
Le fier Agamemnon, le divin Came-
lus,
Neſtor pareil aux Dieux, le vaillant
Eumelus,
Leonte de la Pique adroit à l'exercice,
Le nerveux Diomede & l'éloquent
Uliſſe.
Achille s'y prépare, & déja ce Heros
Pouſſe vers Illium ſes immortels Che-
vaux.
Encore qu'à la courſe aucun vent ne
les paſſe,

Il

* Hom. lib. XIX.

Il leur tient ce discours : ô vigoureuse race
De Podarge, Xanthus, Balius, avancez,
Et lorsque nous serons de carnage lassez,
Quand les Troyens fuyans rentreront dans leur Ville,
Regagnez nôtre camp, mais non pas sans Achille.
Xanthus baisse la teste & répond par ces mots :
Achille, vous serez content de vos chevaux ;
Ils vont aller au gré de vôtre impatience ;
Mais de vôtre trépas l'instant fatal s'avance.
Junon aux yeux de bœuf ainsi le fait parler,
Et d'Achille aussi-tost le Char semble voler.
Les Grecs en le voyant de mille cris de joye
Soudain font retentir les rivages de Troye.

Ce

Ce Prince, revêtu des armes de Vulcain,
Paroît plus éclatant que l'aſtre du matin;
Ou tel que le Soleil commençant ſa carriere
S'éleve pour donner au monde la lumiere;
Ou brillant comme un feu que les Villageois font
Pendant l'obſcure nuit ſur le ſommet d'un mont.

Je m'arrête, pourſuivit l'Auteur Tragique, pour vous laiſſer reſpirer un moment; car ſi je vous recitois toute ma Scene de ſuite, le trop grand nombre de traits brillants & de penſées ſublimes qu'elle contient vous ſuffoqueroit. Remarquez la beauté & la juſteſſe de cette comparaiſon: Plus éclatant qu'un feu fait pendant la nuit ſur le ſommet d'un mont. Tout le monde ne ſent point cela; mais vous qui avez de l'eſprit & du veritable, vous en devez être enchan-

chanté. Je le ſuis, ſans doute, répondit le Poëte Comique en ſoûriant d'un air malin, rien n'eſt ſi beau; & je ſuis perſuadé que vous ne manquerez pas de parler auſſi dans vôtre Tragedie du ſoin que prenoit Thetis de chaſſer les mouches qui s'approchoient du corps de Patrocle. Aſſurement, repliqua l'Auteur Tragique; c'eſt l'endroit de ma Piece le plus propre à fournir des vers pompeux.

Tous mes Ouvrages, ajoûta-t'il, ſont, comme vous voyez, marquez au coin de la bonne Antiquité. Auſſi quand je les lis, il faut voir comme on les applaudit. Je m'arrête à chaque Vers pour recevoir des loüanges. Je me ſouviens qu'un jour je liſois à Paris une Tragedie dans une maiſon. La Comteſſe de Villebrune y étoit. Elle a le goût fin & délicat. Elle pleuroit à chaudes larmes dés la premiere Scene.

A ces mots l'Auteur Comique fit un éclat de rire. Ah que je reconnois bien, dit-il, cette Comteſſe à ce trait-

trait-là! C'eſt une femme qui ne peut ſouffrir la Comedie. Elle a tant d'averſion pour le Comique, qu'elle ſort ordinairement de ſa loge aprés la grande Piece pour emporter toute la douleur. La Tragedie eſt ſa belle paſſion. Qu'une Piece ſoit bonne ou mauvaiſe, pourveu qu'il y ait des Amans malheureux, vous êtes ſeur d'attendrir la Dame. Franchement ſi je compoſois des Poëmes ſerieux je voudrois avoir d'autres approbateurs qu'elle. Oh, j'en ai d'autres auſſi, dit le Poëte tragique. J'ay l'approbation des Sçavans. J'aimerois mieux celle du Parterre, repartit l'Auteur Comique. Fy donc, reprit l'autre, je ne compoſe point pour le Parterre. Je ne travaille que pour les Sçavans & pour la Cour. Que le Parterre ſe faſſe juſtice. Il ne lui appartient pas de juger de mes Poëmes qui ſont au deſſus de ſa juriſdiction. Qu'il ſe contente d'exercer ſa tyrannie ſur le Comique, qui eſt à ſa portée. Les Comedies n'étant

tant que des bagatelles, que de foibles productions d'eſprit.... Tout beau, Monſieur l'Auteur Tragique, interrompit l'autre Auteur, tout beau s'il vous plaiſt. Vous ne ſongez pas que vous vous échauffez. Vous parlez de la Comedie avec un mépris! Croyez-vous qu'une Piece Comique ſoit moins difficile à compoſer qu'une Tragedie? qu'il ſoit plus aiſé de faire rire les honnêtes gens que de les faire pleurer? Détrompez-vous. Soïez perſuadé qu'un ſujet ingenieux dans les meurs de la vie ordinaire ne coûte pas moins que le plus beau ſujet heroïque.

Ah parbleu, dit le Poëte ſerieux d'un ton railleur, je ſuis ravi de vous entendre parler dans ces termes. Hé bien, Monſieur Calidas, pour éviter la diſpute, je veux deſormais autant eſtimer vos ouvrages, que je les ay mépriſez juſqu'ici. Je me ſoucie peu de vos mépris, Monſieur Lorgiclées, reprit bruſquement l'Auteur Comique; & pour répondre à vos airs in-

insolens, que vous avez aussi puisez dans les grandes sources, je vais vous dire à mon tour ce que je pense de vos ouvrages. Les vers que vous venez de reciter sont ridicules; & les pensées, quoique tirées d'Homere, n'en sont pas moins plates. Achille parle à ses chevaux, ses chevaux lui répondent; il y a là dedans une image basse, de même que dans la comparaison du feu que des Villageois font sur une montagne. Ce n'est point faire honneur aux Anciens que de les piller de cette sorte; vous confondez dans leurs ouvrages les beautez que le temps a respectées avec celles qu'il a détruites; & vous peignez les mœurs d'un siecle reculé sans vous accommoder à la délicatesse du nôtre. Vos Auteurs Grecs sont à la verité remplis de choses admirables; mais il faut avoir plus d'esprit & de goust que vous n'en avez pour faire un heureux choix de celles que l'on doit emprunter d'eux. C'est la difference qu'il y a entre le grand Racine &

ceux

ceux qui comme vous ſe rendent ridicules en s'attachant trop ſcrupuleuſement à la lettre grecque.

Puiſque vous n'avez pas aſſez d'élevation de genie, repliqua Longiclés, pour appercevoir les beautez de ma Poëſie: & pour vous punir d'avoir eu la temerité de critiquer ma ſcene, je ne vous en diray point la ſuite. Je ne ſuis que trop puni, repartit Calidas, d'en avoir entendu le commencement. Il vous ſied bien à vous de mépriſer mes Comedies! Aprenez, que la plus mauvaiſe que je puiſſe compoſer, ſera toûjours fort au deſſus de vos meilleures pieces. Sçachez qu'il eſt plus facile de prendre l'eſſor, de ſe guinder ſur de grands ſentimens, que d'attrapper une plaiſanterie fine & délicate. Et pour vous prouver que je ſuis convaincu de ce que je dis, c'eſt que ſi je retourne en France, & que je ne reuſſiſſe pas dans le comique, je m'abaiſſeray à faire des Tragedies.

Pour un Compoſiteur de Farces, in-

interrompit l'Autaur ſerieux, vous avez bien de la vanité. Pour un Verſificateur miſerable, dit l'Auteur comique, vous vous en faites bien accroire. Vous êtes un inſolent, reprit Longiclés; ſi je n'étois pas chez vous, mon petit Monſieur Calidas, la peripetie de cette avanture vous apprendroit à reſpecter le Cothurne. Que cette conſideration ne vous retienne point, mon grand Monſieur Longiclés, répondit Calidas, ſi vous avez envie de vous faire battre, je vous battray auſſi bien ici qu'ailleurs. A ces mots, ils ſe ſont tous deux pris à la gorge & aux cheveux, & les coups de poing n'ont pas été épargnez de part & d'autre. Un Italien couché dans la chambre voiſine a tout entendu ce dialogue, & au bruit que les Auteurs faiſoient en ſe battant, il a bien jugé qu'ils étoient aux priſes. Il s'eſt levé, & par compaſſion pour eux, quoique Italien, il a appellé du monde. Un Flamand & deux Allemands qui ſont ces per-

ſonnes que vous voyez en robe de chambre viennent avec l'Italien ſéparer les combattans.

Voilà un fort plaiſant demeſlé, dit Dom Cleofas, mais à ce que je vois, les Auteurs tragiques en France s'imaginent être des perſonnages plus importans que ceux qui ne font que des Comedies. Sans doute, répondit Aſmodée; les premiers ſe croyent autant au deſſus des autres que les Heros de leurs Tragedies ſont au deſſus des Valets des pieces comiques. Hé ſur quoi fondent-ils leur orgueil, reprit l'Ecolier? Eſt-ce qu'il ſeroit plus difficile de faire une Tragedie qu'une Comedie? Non vrayement, repartit le Diable, & voici comme je decide cette queſtion. Il ne faut pas un moindre effort de génie pour compoſer un excellent projet de piece comique, que pour faire le plus beau plan de Tragedie. A l'égard de l'éxecution, la nobleſſe de la matiere ſoutient dans les poëmes ſérieux, inſpire des penſées, & l'on peut avec

le

le ſeuls ſecours du bon ſens faire des Tragedies comme celles qui ſe font préſentement en France. Mais il faut autre choſe que du bon ſens pour compoſer des Comedies qui y réuſſiſſent aujourd'huy. En un mot, les grands ſujets fourniſſent preſque tout à l'eſprit, au lieu que les petits ſujets attendent tout de lui. Suivant cette déciſion, dit l'Ecolier, je conclus que ſi la Tragedie par ſon nom eſt au deſſus de la Comedie, en récompenſe les Auteurs Comiques ſont au deſſus des Auteurs ſérieux. Finiſſons la digreſſion, répliqua le Diable, je vais reprendre le fil de l'hiſtoire que vous avez interrompuë.

CHAPITRE XV.

Suite & concluſion de l'hiſtoire de la force de l'amitié.

SI les Valets de Dona Theodora n'avoient pû empêcher ſon enlevement, ils s'y étoient du moins oppoſez avec courage, & leur réſiſtance avoit été fatale à une partie des gens d'Alvaro Ponce. Ils en avoient entr'autres bleſſé un ſi dangereuſement, que ſes bleſſures ne lui ayant pas permis de ſuivre ſes camarades, il étoit demeuré preſque ſans vie étendu ſur le ſable.

On reconnut ce malheureux pour un Valet de Dom Alvar, & comme on s'apperçut qu'il reſpiroit encore, on le porta au Château où l'on n'épargna rien pour lui faire reprendre ſes eſprits. L'on en vint à bout, quoique le ſang qu'il avoit perdu l'eût laiſſé dans une extrême

me foibleſſe. Pour l'engager à parler, on lui promit d'avoir ſoin de ſes jours & de ne le pas livrer à la rigueur de la Juſtice, pourvû qu'il voulut dire où ſon Maître emmenoit Dona Theodora. Flatté de cette promeſſe, bien qu'en l'état où il étoit il dût avoir peu d'eſperance d'en profiter, il rappella le peu de force qui lui reſtoit, & d'une voix foible confirma l'avis que Dom Fadrique avoit reçû. Il ajouta enſuite que Dom Alvar avoit deſſein de conduire la Veuve de Cifuentes à Saſſari dans l'Iſle de Sardaigne, où il avoit un parent qui avoit beaucoup d'autorité & dont il étoit ſeur d'être protegé.

Cette dépoſition ſoulagea le deſeſpoir de Mendoce & du Toledan. Ils laiſſerent le bleſſé dans le Château où il mourut quelques heures aprés, & ils s'en retournerent à Valence en ſongeant au parti qu'ils avoient à prendre. Ils réſolurent d'aller chercher leur ennemi commun

dans ſa retraite. Ils s'embarquerent bien-tôt tous deux ſans ſuite à Denia pour paſſer au port Maon, ne doutant pas qu'ils n'y trouvaſſent une commodité pour aller à l'Iſle de Sardaigne. Effectivement, ils ne furent pas plutôt arrivez au port Maon, qu'ils apprirent qu'un Vaiſſeau freté pour Cagliari devoit inceſſamment mettre à la voile. Ils profiterent de l'occaſion.

Le Vaiſſeau partit avec un vent tel qu'ils le pouvoient ſouhaiter; mais cinq ou ſix heures aprés leur départ, il ſurvint un calme, & la nuit le vent étant devenu contraire, ils furent obligez de louvier dans l'eſperance qu'il changeroit. Ils navigerent de cette ſorte pendant trois jours. Le quatriéme, ſur les deux heures aprés midy, ils découvrirent un Vaiſſeau qui venoit droit à eux les voiles tenduës. Ils le prirent d'abord pour un Vaiſſeau Marchand, mais voyant qu'il s'avançoit preſque ſous leur canon ſans arborer aucun pavillon, ils

ne douterent plus que ce ne fuſt un Corſaire.

Ils ne ſe trompoient pas. C'étoit un Pirate de Thunis, qui croyoit que les Chrétiens alloient ſe rendre ſans combattre; mais lorſqu'il s'apperçut qu'ils broüilloient les voiles & préparoient leur canon, il jugea que l'affaire ſeroit ſérieuſe. C'eſt pourquoi il s'arrêta, broüilla auſſi ſes voiles & ſe diſpoſa au combat. Ils commençoient à ſe canoner, & les Chrétiens ſembloient avoir quelque avantage; mais un Corſaire d'Alger avec un Vaiſſeau plus grand & mieux armé que les deux autres arrivant au milieu de l'action, prit le parti du Pirate de Thunis. Il s'approcha du bâtiment Eſpagnol à pleines voiles, & le mit entre deux feux.

Les Chrétiens perdirent courage à cette vûë, & ne voulant pas continuer un combat qui devenoit trop inégal, ils ceſſerent de tirer. Alors il parut ſur la poupe du Navire d'Alger un Eſclave qui ſe mit à crier en

Eſpagnol aux gens du Vaiſſeau Chrétien qu'ils euſſent a ſe rendre pour Alger, s'ils vouloient qu'on leur fiſt quartier. Aprés ce cri, un Turc qui tenoit une banderolle de taffetas verd parſemée de demi-lunes d'argent entrelaſſées, la fit flotter dans l'air. Les Chrétiens conſiderant que toute leur réſiſtance ne pouvoit être qu'inutile, ne ſongerent plus à ſe défendre. Ils ſe livrerent à toute la douleur que l'idée de l'eſclavage peut cauſer à des hommes libres; & le Maître craignant qu'un plus long retardement n'irritât des Vainqueurs barbares, ôta la banderolle de la poupe, ſe jetta dans l'eſquif avec quelques-uns de ſes Matelots, & alla ſe rendre au Corſaire d'Alger. Ce Pirade envoya une partie de ſes Soldats viſiter le bâtiment Eſpagnol, c'eſt à dire piller tout ce qu'il y avoit dedans. Le Corſaire de Thunis de ſon côté donna le même ordre à quelques-uns de ſes gens, de ſorte que tous les paſſagers du Navire Eſpagnol furent en un inſtant deſar-

desarmez & foüillez, & on les fit passer ensuite dans le Vaisseau Algerien où les deux Pirates en firent un partage qui fut reglé par le sort.

C'eût été du moins une consolation pour Mendoce & pour son ami de tomber tous deux au pouvoir du même Corsaire. Ils auroient trouvé leurs chaînes moins pesantes, s'ils avoient pû les porter ensemble; mais la fortune qui vouloit leur faire éprouver toute sa rigueur, soumit D. Fadrique au Corsaire de Thunis, & Dom Juan à celui d'Alger. Peignez-vous le desespoir de ces amis quand ils virent qu'ils alloient se quitter. Ils se jetterent aux pieds des Pirates & les conjurerent de ne les point séparer. Mais ces Corsaires dont la barbarie étoit à l'épreuve des spectacles les plus touchans, ne se laisserent point fléchir. Au contraire, jugeant que ces deux captifs étoient des personnes considerables & qui pourroient payer une grosse rançon, ils résolurent de les garder.

Mendoce & le Toledan voyant qu'ils ne pouvoient attendrir ces impitoyables cœurs, ſe regardoient l'un l'autre & s'exprimoient par leurs regards l'excez de leur affliction. Mais lorſque l'on eut partagé tout le butin, & que le Pirate de Thunis voulut regagner ſon bord avec les eſclaves qui lui appartenoient, ces deux amis penſerent expirer de douleur. Mendoce s'approcha du Toledan & le ſerrant entre les bras : Il faut donc, lui dit-il, que nous nous ſéparions ! quelle affreuſe néceſſité ! Ce n'eſt pas aſſez que l'audace d'un raviſſeur demeure impunie, on nous défend même d'unir nos plaintes & nos regrets. Ah ! Dom Juan, qu'avons-nous fait au Ciel pour éprouver ſi cruellement ſa colere ? Ne cherchez point ailleurs la cauſe de nos diſgraces, répondit Dom Juan, il ne les faut imputer qu'à moy. La mort des deux perſonnes que je me ſuis immolées, quoique excuſable aux yeux des hommes, aura ſans doute irrité

irrité le Ciel, qui vous punit auſſi d'avoir pris de l'amitié pour un miſerable que pourſuit ſa juſtice.

En parlant ainſi, ils répandoient tous deux des larmes ſi abondamment, & ſoupiroient avec tant de violence, que les autres eſclaves n'en étoient pas moins touchez que de leur propre infortune. Mais les ſoldats de Thunis encore plus barbares que leur Maître, remarquant que Mendoce ne ſongeoit point à ſortir du Vaiſſeau, l'arracherent brutalement des mains du Toledan & l'entraînerent malgré lui en le chargeant de coups. Adieu, cher ami, s'écria-t'il, je ne vous reverray plus! Dona Theodora n'eſt point vengée! les maux que ces cruels m'apprétent ſeront les moindres peines de mon eſclavage! Dom Juan ne put répondre à ces paroles; le traitement qu'il voyoit faire à ſon ami lui cauſa un ſaiſiſſement qui lui ôta l'uſage de la voix. Comme l'ordre de cette hiſtoire demande que nous ſuivions le To-

ledan, nous laiſſerons Dom Fadrique dans le Navire de Thunis.

Le Corſaire d'Alger retourna dans ſon pays, où étant arrivé, il mena ſes nouveaux eſclaves chez le Bacha & de-là au marché, où l'on a coutume de les vendre. Un Officier du Dey Mezomorto achetta Dom Juan pour ſon Maître, chez qui l'on employa ce nouvel eſclave à travailler dans les Jardins du Haram * de Mezomorto. Cette occupation bien que pénible pour un Gentilhomme, ne laiſſa pas de lui être agreable à cauſe de la ſolitude qu'elle demandoit. Dans la ſituation où il ſe trouvoit, rien ne pouvoit le flatter davantage que la liberté de s'occuper de ſes malheurs. Il y penſoit ſans ceſſe, & ſon eſprit loin de faire quelque effort pour ſe détacher des images les plus affligeantes, ſembloit prendre plaiſir à ſe les retracer.

Un

* C'eſt le nom que l'on donne à tous les Serails des particuliers. Il n'y a que le Serail du Grand Seigneur qui ſoit appelle Serail.

Un jour que ſans appercevoir le Dey qui ſe promenoit dans le Jardin, il chantoit une chanſon triſte en travaillant, Mezomorto s'arrêta pour l'écouter. Il fut aſſez content de ſa voix, & s'approchant de lui par curioſité, il lui demanda comme il ſe nommoit. Le Toledan lui répondit qu'il s'appelloit Alvaro. En entrant chez le Dey, il avoit jugé à propos de changer de nom, ſuivant la coutume des eſclaves, & il avoit pris celui-là, parce qu'ayant continuellement dans l'eſprit l'enlevement de Dona Theodora par Alvaro Ponce, il lui étoit venu à la bouche plutôt qu'un autre. Mezomorto qui ſavoit paſſablement l'Eſpagnol; lui fit pluſieurs queſtions ſur les coutumes d'Eſpagne, & particulierement ſur la conduitte que les hommes y tiennent pour ſe rendre agreables aux femmes: A quoi Dom Juan répondit d'une maniere dont le Dey fut tres-ſatisfait.

Alvaro, lui dit-il, tu me parois

avoit de l'eſprit. Je ne te crois pas un homme du commun ; mais qui que tu puiſſes être, tu as le bonheur de me plaire, & je veux t'honorer de ma confiance. Dom Juan à ces mots ſe proſterna aux pieds du Dey, & ſe leva aprés avoir porté le bas de ſa robe à ſa bouche, à ſes yeux & enſuite ſur ſa tête. Pour commencer à t'en donner des marques, reprit Mezomorto; je te diray que j'ay dans mon Serail les plus belles femmes de l'Europe. J'en ay une entr'autres à qui rien n'eſt comparable. Je ne crois pas que le Grand Vizir, que le Grand Seigneur même en poſſede une ſi parfaite, quoique ſes Vaiſſeaux lui en apportent tous les jours de tous les endroits du monde. Il ſemble que ſon viſage ſoit le ſoleil réflechi: ſes yeux ſont deux aſtres de Venus: on prendroit chacun de ſes ſourcils pour l'arc du Sagittaire: & ſa taille paroît être la tige du roſier planté dans le Jardin d'Eram. Tu m'en vois enchanté. Mais ce miracle de la Nature

ture avec une beauté ſi rare conſerve une triſteſſe mortelle que le temps ni mon amour ne ſauroient diſſiper. Bien que la fortune l'ait ſoumiſe à mes deſirs, je ne les ay point encore ſatisfaits. Je les ay toujours domptez, & contre l'uſage ordinaire de mes pareils qui ne recherchent que les plaiſirs des ſens, je me ſuis attaché à gagner ſon cœur par une complaiſance & par des reſpects que le dernier des Muſulmans auroit honte d'avoir pour une eſclave Chrétienne. Cependant tous mes ſoins ne font qu'aigrir ſa mélancolie, dont l'opiniâtreté commence enfin à me laſſer. L'idée de l'eſclavage n'eſt point gravée dans l'eſprit des autres avec des traits ſi profonds; mes regards favorables l'ont bien-tôt effacée. Cette longue douleur fatigue ma patience. Toutefois avant que je cede à mes tranſports, il faut que je faſſe un effort encore. Je veux me ſervir de ton entremiſe. Comme l'eſclave eſt Chrétienne & même de ta nation, elle

elle pourra prendre de la confiance en toy & tu la perſuaderas mieux qu'un autre. Vante lui mon rang & mes richeſſes. Répreſente lui que je la diſtingueray de toutes mes eſclaves ; fais-lui même enviſager, s'il le faut, qu'elle peut aſpirer à l'honneur d'être un jour la femme de Mezomorto ; & dis-lui que j'aurai pour elle plus de conſideration que je n'en aurois pour une Sultane dont ſa Hauteſſe voudroit m'offrir la main.

Dom Juan ſe proſterna une ſeconde fois devant le Dey, & quoyque peu ſatisfait de cette commiſſion, l'aſſura qu'il feroit tout ſon poſſible pour s'en bien acquitter. C'eſt aſſez, repliqua Mezomorto, abandonne ton ouvrage & me ſuis. Je vais te faire parler en particulier à cette belle Eſclave. Mais crains d'abuſer de ma confiance. Des ſupplices inconnus aux Turcs mêmes puniroient ta témerité. Tâche de vaincre ſa triſteſſe, & ſonge que ta liberté eſt attachée à la fin de mes ſouffrances.

Dom

Dom Juan quitta ſon travail & ſuivit le Dey qui avoit pris les devans pour aller diſpoſer la Captive affligée à recevoir ſon agent. Elle étoit avec deux Vieilles Eſclaves qui ſe retirerent d'abord qu'il parut. La belle Eſclave le ſalüa avec beaucoup de reſpect; mais elle ne put s'empêcher de fremir, ce qui lui arrivoit toutes les fois qu'il s'offroit à ſa vûë. Il s'en apperçut, & pour la raſſurer: Belle Captive, lui dit-il, je ne viens ici que pour vous avertir qu'il y a parmi mes eſclaves un Eſpagnol que vous ſerez peut-être bien aiſe d'entretenir. Si vous ſouhaitez de le voir, je lui accorderai la permiſſion de vous parler, & même ſans témoins.

La belle Eſclave ayant témoigné qu'elle le vouloit bien; je vais vous l'envoyer, reprit Mezomorto, puiſſe-t'il par ſes diſcours ſoulager vos ennuis. En achevant ces dernieres pároles, il fit ſortir les deux Vieilles qui ſervoient la jeune Eſclave. Il ſortit lui-même enſuite, & rencontrant le

le Toledan qui arrivoit, il lui dit tout bas: Tu peux entrer, & aprés que tu auras entretenu la belle Eſclave, tu viendras dans mon appartement me rendre compte de cet entretien.

Dom Juan entra auſſi-tôt dans la chambre, pouſſa la porte, ſaliia d'abord l'Eſclave ſans attacher ſes yeux ſur elle, & l'Eſclave reçut ſon ſalut ſans le regarder fixement; mais venant tout à coup à s'enviſager tous deux avec attention, ils firent un cri de ſurpriſe & de joye. O Dieu, dit le Toledan en s'approchant d'elle, n'eſt-ce point une image vaine qui me ſéduit? Eſt-ce en effet Dona Theodora que je vois? Ah! Dom Juan, s'écria la belle Eſclave, eſt-ce vous qui me parlez? Oüi, Madame, répondit-il en baiſant tendrement une de ſes mains, c'eſt Dom Juan lui même. Reconnoiſſez-moy à ces pleurs que mes yeux charmez de vous revoir ne ſauroient retenir: à ces tranſports que vôtre préſence

ſeule eſt capable d'exciter. Je ne murmure plus contre la fortune, puiſqu'elle vous rend à mes veux .... Mais où m'emporte une joye immoderée? J'oublie que vous étes dans les fers! Par quel nouveau caprice du ſort y étes-vous tombée? Comment avez-vous pû vous ſauver de la témeraire ardeur de Dom Alvar? Ah qu'elle m'a cauſé d'allarmes! & que je crains d'apprendre que le Ciel n'ait pas aſſez protegé la vertu!

Le Ciel, dit Dona Theodora, m'a vengée d'Alvaro Ponce. Si j'avois le temps de vous raconter... Vous en avez tout le loiſir, interrompit Dom Juan. Le Dey me permet d'être avec vous, & ce qui doit vous ſurprendre, de vous entretenir ſans témoins. Profitons de ces heureux momens. Inſtruiſez moy de tout ce qui vous eſt arrivé depuis vôtre enlevement juſqu'ici. Eh qui vous a dit, reprit-elle, que c'eſt par Dom Alvar que j'ay été enlevée? Je ne le ſay que trop bien, repartit Dom Juan. Alors

il

il lui conta ſuccintement de quelle maniere il l'avoit appris, & comme Mendoce & lui s'étant embarquez pour aller chercher ſon raviſſeur, ils avoient été pris par les Corſaires. D'abord qu'il eut achevé ſon recit, Dona Theodora commença le ſien dans ces termes.

Il n'eſt pas beſoin de vous dire que je fus fort étonnée de me voir ſaiſie par une troupe de gens maſquez. Je m'évanoüis entre les bras de celui qui me portoit, & quand je revins de mon évanoüiſſement qui fut ſans doute tres-long, je me trouvai ſeule avec Inés, une de mes femmes, en pleine mer dans la chambre de pouppe d'un Vaiſſeau qui avoit les voiles au vent. La malheureuſe Inés ſe mit à m'exhorter à prendre patience, & j'eus lieu de juger par ſes diſcours qu'elle étoit d'intelligence avec mon raviſſeur. Il oſa paroître devant moy, & venant ſe jetter à mes pieds: Madame, me dit-il, pardonnez à Dom Alvar le moyen dont

dont il ſe ſert pour vous poſſeder. Vous ſavez quels ſoins je vous ay rendus, & par quel attachement j'ay diſputé vôtre cœur à Dom Fadrique juſqu'au jour que vous lui avez donné la préference. Si je n'avois eu pour vous qu'une paſſion ordinaire, je l'aurois vaincuë, & me ſerois conſolé de mon malheur; mais mon ſort eſt d'adorer vos charmes. Tout méprisé que je ſuis, je ne puis m'affranchir de leur pouvoir. Ne craignez rien pourtant de la violence de mon amour. Je n'ay point attenté à vôtre liberté, pour effrayer vôtre vertu par d'indignes efforts; & je prétends que dans la retraite où je vous conduis, un nœud éternel & ſacré uniſſe nos deſtins.

Il me tint encore d'autres diſcours dont je ne puis bien me reſſouvenir, mais à l'entendre, il ſembloit qu'en me forçant à l'épouſer, il ne me tyranniſoit pas, & que je devois moins le regarder comme un raviſſeur inſolent que comme en Amant paſ-

paſſionné. Pendant qu'il parla, je ne fis que pleurer & me deſeſperer. C'eſt pourquoy ſans perdre le temps à me perſuader, il me quitta. En ſe retirant, il fit un ſigne à Inés & je compris que c'étoit pour qu'elle appuyât adroitement les raiſons dont il avoit voulu m'ébloüir.

Elle n'y manqua point. Elle me repreſenta même qu'aprés l'éclat d'un enlevement, je ne pourrois pas me diſpenſer d'accepter la main d'Alvaro Ponce, quelque averſion que j'euſſe pour lui. Que ma réputation ordonnoit ce ſacrifice à mon cœur. Ce n'étoit pas le moyen d'eſſuyer mes larmes que de me faire voir la néceſſité de ce mariage affreux. Auſſi étois-je inconſolable. Inés ne ſavoit plus que me dire, lorſque tout à coup nous entendîmes ſur le tillac un grand bruit qui attira toute nôtre attention.

Ce bruit que faiſoient les gens de Dom Alvar, étoit cauſé par la vûë d'un gros Vaiſſeau qui venoit fondre ſur nous à voiles déployées. Comme

nôtre

nôtre Vaiſſeau n'étoit pas ſi bon voilier que celui-là, il nous fut impoſſible de l'éviter. Il s'approcha de nous, & bien-tôt nous entendîmes crier: *Arrive, arrive.* Mais Alvaro Ponce & ſes gens aimant mieux mourir que de ſe rendre, furent aſſez hardis pour vouloir combattre. L'action fut tres-vive. Je ne vous en feray point le détail. Je vous diray ſeulement que Dom Alvar & tous les ſiens y périrent, aprés s'être battus comme des deſeſperez. Pour nous, l'on nous fit paſſer dans le gros Vaiſſeau qui appartenoit à Mezomorto & que commandoit Aby Aly Oſman un de ſes Officiers.

Aby Aly me regarda long-temps avec quelque ſurpriſe, & connoiſſant à mes habits que j'étois Eſpagnolle, il me dit en langue Caſtillane: Moderez vôtre affliction. Conſolez-vous d'être tombée dans l'eſclavage. Ce malheur étoit inévitable pour vous. Mais que dis-je, ce malheur! C'eſt un avantage dont vous devez vous ap-

applaudit. Vous êtes trop belle pour vous borner aux hommages des Chrétiens.. Le Ciel ne vous a point formée pour ces mépriſables mortels. Vous méritez les vœux des premiers hommes du monde. Les ſeuls Muſulmans ſont dignes de vous poſſeder. Je vais, ajouta-t'il, reprendre la route d'Alger. Quoique je n'aye point fait d'autre priſe, je ſuis perſuadé que le Dey mon Maître ſera ſatisfait de ma courſe. Je ne crains pas qu'il condamne l'impatience que j'auray euë de remettre entre ſes mains une beauté qui va faire ſes délices & tout l'ornement de ſon Serail.

A ce diſcours qui me faiſoit connoître ce que j'avois à redouter, je redoublay mes pleurs. Aby Aly qui voyoit d'un autre œil que moy le ſujet de ma frayeur, n'en fit que rire & cingla vers Alger, pendant que je m'affligeois ſans modération. Tantôt j'addreſſois mes ſoupirs au Ciel & j'implorois ſon ſecours: tantôt je ſou-

ſouhaittois que quelques Vaiſſeaux Chrétiens vinſſent nous attaquer, ou que les flots nous engloutiſſent. Aprés cela je ſouhaittois que ma douleur & mes larmes me rendiſſent ſi effroyables, que ma vûë put faire horreur au Dey. Vains ſouhaits que produiſoit ma pudeur allarmée! Nous arrivâmes au port. On me conduiſit en ce Palais. Je parus devant Mezomorto. Je ne ſai point ce que dit Aby Aly en me préſentant à ſon Maître, ni ce que ſon Maître lui répondit, parce qu'ils ſe parlerent en Turc. Mais je crus m'appercevoir aux geſtes & aux regards du Dey que j'avois le malheur de luy plaire; & les choſes qu'il me dit enſuitte en Eſpagnol acheverent de me mettre au deſeſpoir en me confirmant dans cette opinion. Je me jettay vainement à ſes pieds & luy promis tout ce qu'il voudroit pour ma rançon. J'eus beau tenter ſon avarice par l'offre de tous mes biens, il me dit qu'il m'eſtimoit plus que toutes les richeſſes du mon-

de. Il me fit préparer cet appartement qui eſt le plus magnifique de ſon Palais ; & depuis ce temps-là il n'a rien épargné pour bannir la triſteſſe dont il me voit accablée. Il m'amene tous les eſclaves de l'un & de l'autre ſexe qui ſavent chanter ou joüer de quelque inſtrument. Il m'a ôté Inés dans la penſée qu'elle ne faiſoit que nourrir mes chagrins, & je ſuis ſervie par de vieilles eſclaves qui m'entretiennent ſans ceſſe de l'amour de leur Maître & de tous les plaiſirs qui me ſont reſervez.

Mais tout ce que l'on met en uſage pour me divertir, ne ſert qu'à augmenter mes ennuis. Rien ne peut me conſoler. Captive dans ce deteſtable Palais qui retentit tous les jours des cris de l'innocence opprimée, je ſouffre encore moins de la perte de ma liberté, que de la terreur que m'inſpire l'odieuſe tendreſſe du Dey. Quoique je n'aye trouvé en lui juſqu'à ce jour qu'un Amant complaiſant & reſpectueux, je n'en ay pas

moins

moins d'effroi, & je crains que laſſé d'un reſpect qui le gêne déja peut-être, il n'abuſe enfin de ſon pouvoir. Je ſuis agitée ſans relâche de cette affreuſe crainte, & chaque inſtant de ma vie m'eſt un ſupplice nouveau.

Dona Theodora ne put achever ces paroles ſans verſer des pleurs. Dom Juan en fut pénétré: Ce n'eſt pas ſans raiſon, Madame; luy dit-il, que vous vous faites de l'avenir une ſi horrible image. J'en ſuis autant épouvanté que vous. Le reſpect du Dey eſt plus preſt à ſe dementir que vous ne penſez. Cet Amant ſoumis dépoüillera bientôt ſa feinte douceur. Je ne le ſay que trop & je vois tout le danger que vous courez. Mais, continua-t'il en changeant de ton, je n'en ſerai pas un témoin tranquille. Tout eſclave que je ſuis, mon deſeſpoir eſt à craindre. Avant que Mezomorto vous outrage, je veux enfoncer dans ſon ſein..... Ah Dom Juan, interrompit Dona Theodora. quel projet oſez-vous concevoir?

gardez-vous bien de l'executer. De quelles cruautez, grand Dieu, cette mort ſeroit ſuivie! Les Turcs ne la vengeroient-ils pas? les tourmens les plus effroyables..... Je ne puis y penſer ſans fremir. D'ailleurs, n'eſt-ce pas vous expoſer à un peril ſuperflu? en ôtant la vie au Dey, me rendriez-vous la liberté? Helas, je ſerois venduë à quelque ſcelerat peut-être qui auroit moins de reſpect pour moy que Mezomorto. C'eſt à toy, Ciel, à montrer ta juſtice: tu connois la brutale envie du Dey: tu me défens le fer & le poiſon: c'eſt donc à toy de prévenir un crime qui t'offenſe!

Oüi, Madame, reprit Dom Juan, le Ciel le préviendra. Je ſens déja qu'il m'inſpire. Ce qui me vient dans l'eſprit en ce moment eſt ſans doute un avis ſecrèt qu'il me donne. Le Dey ne m'a permis de vous voir que pour vous porter à répondre à ſon amour. Je dois aller loi rendre compte de nôtre converſation. Il faut le trom-

tromper. Je vais lui dire que vous n'étes pas inconſolable : que la conduite qu'il tient avec vous commence à ſoulager vos peines, & que s'il continuë, il doit tout eſperer. Secondez-moy de vôtre côté. Quand il vous reverra, qu'il vous trouve moins triſte qu'à l'ordinaire. Feignez de prendre quelque ſorte de plaiſir à ſes diſcours.

Quelle contrainte, interrompit Dona Theodora! Comment une ame franche & ſincere pourra-t'elle ſe trahir juſques-là? & quel ſera le fruit d'une feinte ſi pénible? Le Dey, répondit-il, s'applaudira de ce changement & voudra par ſa complaiſance achever de vous gagner. Pendant ce temps-là je travailleray à vôtre liberté. L'ouvrage, j'en conviens, eſt difficile; mais je connois un eſclave adroit dont j'eſpere que l'induſtrie ne nous ſera pas inutile. Je vous laiſſe, pourſuivit-il : l'affaire veut de la diligence. Nous nous reverrons. Je vais trouver le Dey & tâcher

tâcher d'amuſer par des fables ſon impetueuſe ardeur. Vous, Madame, préparez-vous à le recevoir. Diſſimulez. Forcez-vous. Que vos regards que ſa préſence bleſſe, ſoient deſarmez de haine & de rigueur. Que vôtre bouche qui ne s'ouvre tous les jours que pour déplorer vôtre infortune, tienne un langage qui le flatte. Ne craignez point de luy paroître trop favorable. Il faut tout promettre pour ne rien accorder. C'eſt aſſez, repartit Dona Theodora, je feray tout ce que vous me dites, puiſque le malheur qui me menace m'impoſe cette cruelle néceſſité. Allez, Dom Juan, employez tous vos ſoins à finir mon eſclavage. Ce ſera un ſurcroit de joye pour mon cœur, ſi je tiens de vous ma liberté.

Le Toledan, ſuivant l'ordre qu'on luy avoit donné, ſe rendit auprés de Mezomorto, qui luy dit avec beaucoup d'émotion: Hé bien, Alvaro, quelles nouvelles m'apporte-tu de l'Eſclave? l'as-tu diſpoſée à m'écouter?

ser? Si tu m'apprens que je ne dois point me flatter de vaincre sa farouche douleur, je jure par la tête du Grand Seigneur mon Maître, que j'obtiendrai dés aujourd'hui par la force ce que l'on refuse à ma complaisance. Seigneur, lui répondit D. Juan, il n'est pas besoin de faire ce serment inviolable. Vous ne serez point obligé d'avoir recours à la violence pour satisfaire vôtre amour. L'Esclave est une jeune Dame qui n'a point encore aimé. Elle est si fiere qu'elle a rejetté les vœux des premiers hommes d'Espagne. Elle vivoit en Souveraine dans son pays. Elle se voit captive ici. Une ame orgueilleuse doit sentir long-temps la difference de ces conditions. Cependant, Seigneur, cette superbe Espagnolle s'accoutumera comme les autres à l'esclavage. J'ose même vous dire que déja les fers commencent à lui moins peser. Ces déferences attentives que vous avez pour elle, ces soins respectueux qu'elle n'attendoit

pas de vous, adouciſſent ſes déplaiſirs & domptent peu à peu ſa fierté. Menagez cette diſpoſition favorable. Achevez de charmer cette belle Eſclave par de nouveau reſpects, & vous la verrez bien-tôt renduë à vos déſirs, perdre dans vos bras l'amour de la liberté.

Tu me ravis par ce diſcours, reprit le Dey. L'eſpoir que tu me donnes peut tout ſur moy. Oüi; je retiendrai mon impatiente ardeur pour mieux la ſatisfaire. Mais ne me trompes-tu point? où ne t'ès tu pas trompé toi-même? Je vais tout à l'heure entretenir l'Eſclave. Je veux voir ſi je démêlerai dans ſes yeux ces flatteuſes apparences que tu as remarquées. En diſant ces paroles, il alla trouver Dona Theodora; & D. Juan retourna dans le Jardin où il rencontra le Jardinier qui étoit cet eſclave adroit dont il prétendoit employer l'induſtrie pour tirer d'eſclavage la Veuve de Cifuentes.

Le Jardinier nommé Franciſque étoit

étoit Navarrois. Il connoiſſoit parfaitement Alger, pour y avoir ſervi pluſieurs Patrons avant que d'être au Dey. Franciſque, mon ami, lui dit Dom Juan en l'abordant, vous me voyez tres-affligé. Il y a dans ce Palais une jeune Dame des plus conſiderables de Valence. Elle a prié Mezomorto de taxer luy-même ſa rançon; mais il ne veut pas qu'on la rachette, parce qu'il en eſt amoureux. Eh pourquoi cela vous chagrine-t'il ſi fort, lui dit Franciſque? C'eſt que je ſuis de la même Ville, repartit le Toledan. Ses parens & les miens ſont intimes amis. Il n'eſt rien que je ne fuſſe capable de faire pour contribuer à la mettre en liberté. Quoique ce ne ſoit pas une choſe aiſée, répliqua Franciſque, j'oſe vous aſſurer que j'en viendrois à bout, ſi les parens de la Dame étoient d'humeur à bien payer ce ſervice. N'en doutez pas, repartit Dom Juan; je réponds de leur reconnoiſſance, & ſur tout de la ſienne. On la nomme

Dona Theodora. Elle eſt Veuve d'un homme qui luy a laiſſé de grands biens, & elle eſt auſſi genereuſe que riche. En un mot je ſuis Eſpagnol & noble, ma parole doit vous ſuffire. Hé bien, reprit le Jardinier, ſur la foy de vôtre promeſſe je vais chercher un Renegat Catalan que je connois & lui propoſer.... Que dites-vous, interrompit le Toledan tout ſurpris? vous pourriez vous fier à un miſerable qui n'a pas eu honte d'abandonner ſa Religion pour..... Quoique Renegat, interrompit à ſon tour Franciſque, il ne laiſſe pas d'être honnête homme. Il me paroît plus digne de pitié que de haine, & je le trouverois excuſable, ſi ſon crime pouvoit recevoir quelque excuſe. Voici ſon hiſtoire en deux mots.

Il eſt natif de Barcelonne & Chirurgien de profeſſion. Voyant qu'il ne faiſoit pas trop bien ſes affaires à Barcelonne, il réſolut d'aller s'établir à Cartagene, dans la penſée qu'en changeant de lieu, il devien-

droit

droit plus heureux peut-être. Il s'embarqua donc pour Cartagene avec ſa mere; mais ils rencontrerent un Pirate d'Alger qui les prit & les amena dans cette Ville. Ils furent vendus, ſa mere à un More, & luy à un Turc qui le maltraita de ſorte qu'il embraſſa le Mahometiſme pour finir ſon cruel eſclavage; comme auſſi pour procurer la liberté à ſa mere qu'il voyoit traitée avec beaucoup de rigueur chez le More ſon Patron. En effet, s'étant mis à la ſolde du Bacha, il alla pluſieurs fois en courſe, & amaſſa quatre cens patagons. Il en employa une partie au rachat de ſa mere; & pour faire valoir le reſte, il ſe mit en tête d'écumer la mer pour ſon compte.

Il ſe fit Capitaine. Il acheta un petit Vaiſſeau ſans pont, & avec quelques ſoldats Turcs qui voulurent bien ſe joindre à luy, il alla croiſer entre Cartagene & Alicante. Il revint chargé de butin. Il retourna encore, & ſes courſes luy réuſſirent ſi

bien, qu'il ſe vit enfin en état d'armer un gros Vaiſſeau. Il fit quelques priſes conſiderables ; mais il ceſſa d'être heureux. Un jour il attaqua une fregate Angloiſe qui maltraita tellement ſon Vaiſſeau, qu'il eut de la peine à regagner le port d'Alger. Comme on juge en ce pays-cy du mérite des Pirates par le ſuccez de leurs entrepriſes, le Renegat tomba dans le mépris des Turcs. Il en eut du dépit & du chagrin. Il vendit ſon Vaiſſeau & ſe retira dans une maiſon hors de la Ville, où depuis ce temps-là il vit du bien qui lui reſte avec ſa mere & pluſieurs eſclaves qui les ſervent. Je le vais voir ſouvent. Nous avons demeuré enſemble chez le même Patron. Nous ſommes fort amis. Il me découvre ſes plus ſecrettes penſées, & il n'y a pas trois jours qu'il me diſoit les larmes aux yeux, qu'il ne pouvoit être tranquille, depuis qu'il avoit eu le malheur de renier ſa foy : que pour appaiſer les remords qui le déchiroient ſans relâche, il

étoit

étoit quelquefois tenté de quitter le Turban, & au hazard d'être brûlé tout vif, de réparer par un aveu public de ſon repentir le ſcandale qu'il avoit cauſé aux Chrétiens.

Tel eſt le Renegat à qui je veux m'adreſſer, continua Franciſque. Un homme de cette ſorte ne vous doit pas être ſuſpect. Je vais ſortir ſous pretexte d'aller au Bagne. * Je me rendray chez lui. Je lui répreſenteray qu'au lieu de ſe laiſſer conſumer de regret de s'être éloigné du ſein de l'Egliſe, il doit ſonger aux moyens d'y rentrer: qu'il n'a pour cet effet qu'à équiper un Vaiſſeau, comme ſi ennuyé de la vie oiſive, il vouloit retourner en courſe, & qu'avec ce bâtiment nous gagnerons la côte de Valence où Dona Theodora lui donnera dequoy paſſer agreablement le reſte de ſes jours à Barcelonne.

Oüi, mon cher Franciſque, s'écria Dom Juan tranſporté de l'eſpe-

* Lieu où s'aſſemblent les Eſclaves.

rance que lui donnoit l'Eſclave Navarrois, vous pouvez tout promettre au Renegat; vous & lui ſoyez ſeurs d'être bien recompenſez. Mais croïez vous que ce projet s'execute de la maniere que vous le concevez? Il peut y avoir des difficultez que je n'enviſage point, repartit Franciſque, mais nous les leverons le Renegat & moy. Alvaro, ajouta-t'il en le quittant, j'augure bien de nôtre entrepriſe, & j'eſpere qu'à mon retour j'auray de bonnes nouvelles à vous annoncer.

Ce ne fut pas ſans inquiétude que Dom Juan attendit Franciſque, qui revint trois ou quatre heures aprés & qui lui dit: J'ay parlé au Renegat. Je lui ai propoſé nôtre deſſein, & aprés une longue déliberation, nous ſommes convenus: qu'il achettera un petit Vaiſſeau tout équipé: que comme il eſt permis de prendre pour Matelots des eſclaves, il ſe ſervira de tous les ſiens: que pour ne ſe pas rendre ſuſpect, il engagera dou-

douze ſoldats Turcs, de même que s'il avoit effectivement envie d'aller en courſe; mais que deux jours devant celui qu'il leur aſſignera pour le départ, il s'embarquera la nuit avec ſes eſclaves, levera l'ancre ſans bruit & viendra nous prendre avec ſon eſquif à une petite porte de ce Jardin qui n'eſt pas éloignée de la mer. Voilà le plan de nôtre entrepriſe. Vous pouvez en inſtruire la Dame eſclave & l'aſſurer que dans quinze jours, au plus tard, elle ſera hors de captivité.

Quelle joye pour Dom Juan d'avoir une ſi agreable aſſurance à donner à Dona Theodora. Pour obtenir la permiſſion de la voir, il chercha le jour ſuivant Mezomorto, & l'ayant rencontré: Pardonnez-moi, Seigneur, lui dit-il, ſi j'oſe vous demander comment vous avez trouvé la belle eſclave. Etes-vous plus ſatisfait ..... J'en ſuis charmé, interrompit le Dey. Ses yeux n'ont point évité hier mes plus tendres regards. Ses diſcours

qui

qui n'étoient auparavant que des reflexions éternelles ſur ſon état, n'ont été mêlées d'aucune plainte, & même elle a paru prêter aux miens une attention obligeante. C'eſt a tes ſoins, Alvaro, que je dois ce changement. Je vois que tu connois bien les femmes de ton pays. Je veux que tu l'entretiennes encore. Acheve ce que tu as ſi heureuſement commencé. Epuiſe ton eſprit & ton adreſſe pour hâter mon bonheur. Je rompray auſſitôt tes chaînes, & je jure par l'ame de nôtre Grand Prophete que je te renvoyeray dans ta patrie chargé de tant de bienfaits, que les Chrétiens en te revoyant ne pourront croire que tu reviennes de l'eſclavage. Le Toledan ne manqua pas de flatter l'erreur de Mezomorto: il feignit d'être fort ſenſible à ſes promeſſes, & ſous prétexte d'en vouloir avancer l'accompliſſement, il s'empreſſa d'aller voir la belle Eſclave. Il la trouva ſeule dans ſon appartement. Les vieilles qui la ſervoient étoient occupées ailleurs. Il

Il lui apprit ce que le Navarrois & le Renegat avoient complotté enſemble ſur la foy des promeſſes qui leur avoient été faites. Ce fut une grande conſolation pour Dona Theodora d'entendre qu'on avoit pris de ſi bonnes meſures pour ſa délivrance: Eſt-il poſſible, s'écria t'elle dans l'excez de ſa joye, qu'il me ſoit permis d'eſperer de revoir encore Valence ma chere patrie? Quel bonheur aprés tant de perils & d'allarmes d'y vivre en repos avec vous! Ah, Dom Juan, que cette penſée m'eſt agréable! en partagez-vous le plaiſir avec moy? ſongez-vous qu'en marrachant au Dey, c'eſt vôtre femme que vous lui enlevez?

Helas, répondit D. Juan, en pouſſant un profond ſoupir, que ces paroles flatteuſes auroient de charmes pour moy, ſi le ſouvenir d'un ami malheureux n'y venoit point mêler une amertume qui en corrompt toute la douceur! Pardonnez-moi, Madame, cette délicateſſe. Avoüez mê-

me

me que Mendoce eſt digne de vôtre pitié. C'eſt pour vous qu'il eſt ſorti de Valence, qu'il a perdu la liberté. J'oſe vous aſſurer qu'à Thunis où on le traite peut-être indignement, il eſt moins accablé du poids de ſes chaînes, que du deſeſpoir de ne vous avoir pas vengée. Il méritoit ſans doute un meilleur ſort, interrompit Dona Theodora. Je prends le Ciel à témoin que je ſuis pénetré de tout ce qu'il a fait pour moy. Je reſſens vivement les plaintes que je luy cauſe; mais par un cruel effet de la malignité des Aſtres, mon cœur ne ſauroit être le prix de ſes ſervices.

Cette converſation fut interrompuë par l'arrivée des deux Vieilles qui ſervoient Dona Theodora. Don Juan changea de diſcours, & faiſant le perſonnage de confident du Dey: Oüi, charmante Eſclave, dit-il à la Veuve de Ciſuentes, vous avez enchaîné celui qui vous retient dans les fers. Mezomorto vôtre Maître & le

le mien, le plus amoureux & le plus aimable de tous les Turcs, eſt tres-content de vous. Continuez à le traiter favorablement, & vous verrez bien-tôt la fin de vos déplaiſirs. Il ſortit en prononçant ces derniers mots dont le vray ſens ne fut compris que par Dona Theodora.

Les choſes demeurerent huit jours en cette ſituation au Palais du Dey. Cependant le Renegat Catalan avoit acheté un petit vaiſſeau preſque tout équipé, & il faiſoit les préparatifs du départ. Mais ſix jours avant qu'il fuſt en état de ſe mettre en mer, Dom Juan eut de nouvelles allarmes.

Mezomorto l'envoya chercher, & l'ayant fait entrer dans ſon Cabinet: Alvaro, lui dit-il, tu és libre: tu partiras quand tu voudras pour t'en retourner en Eſpagne. Les préſens que je t'ay promis ſont prêts. J'ay vû la belle Eſclave aujourd'hui. Qu'elle m'a paru differente de cette perſonne dont la triſteſſe me faiſoit tant

de

de peine ! Chaque jour le ſentiment de ſa captivité s'affoiblit. Je l'ay trouvée ſi charmante, que je viens de prendre la réſolution de l'épouſer. Elle ſera ma femme dans deux jours.

Le Toledan changea de couleur à ces paroles, & quelque effort qu'il fiſt pour ſe contraindre, il ne put cacher ſon trouble & ſa ſurpriſe au Dey qui luy en demanda la cauſe. Seigneur, lui répondit D. Juan dans ſon embarras, je ſuis ſans doute fort étonné qu'un des plus conſiderables Seigneurs de l'Empire Ottoman veüille s'abaiſſer juſqu'à épouſer une eſclave. Je ſay bien que cela n'eſt pas ſans exemple parmi vous ; mais enfin l'illuſtre Mezomorto qui peut prétendre aux filles des premiers Officiers de la Porte.... J'en demeure d'accord, interrompit le Dey, je pourrois même aſpirer à la fille du Grand Viſir & me flatter de ſucceder à l'employ de mon beau-pere ; mais j'ay des richeſſes immenſes & peu d'ambi-

bition. Je préfere le repos & les plaiſirs dont je jouïs ici au Vizirat, à ce dangereux honneur où nous ne ſommes pas plutôt montez, que la crainte des Sultans ou la jalouſie des envieux qui les approchent nous en précipitent. D'ailleurs j'aime mon Eſclave, & ſa beauté la rend aſſez digne du rang où ma tendreſſe l'appelle.

Mais il faut, ajouta-t'il, qu'elle change aujourd'hui de Religion pour mériter l'honneur que je luy veux faire. Crois-tu que des préjugez ridicules le lui faſſent mépriſer? Non, Seigneur, repartit le Toledan, je ſuis perſuadé qu'elle ſacrifiera tout à un rang ſi beau. Permettez-moi pourtant de vous dire que vous ne devez point l'épouſer ſi bruſquement. Ne précipitez rien. Il ne faut pas douter que l'idée de quitter une Religion qu'elle a ſuccée avec le lait ne la revolte d'abord. Donnez-lui le temps de faire des reflexions. Quand elle ſe repreſentera qu'au lieu de la

deshonorer & de la laisser tristement vieillir parmi le reste de vos captives, vous l'attachez à vous par un mariage qui la comble de gloire, sa reconnoissance & sa vanité vaincront peu à peu ses scrupules. Differez de huit jours seulement l'execution de vôtre dessein. Je céde à cette raison, interrompit le Dey; quelque impatience que j'aye de posseder l'Esclave, j'attendray donc encore huit jours. Va la voir tout à l'heure & la dispose à remplir mes desirs aprés ce temps-là. Je veux que ce même Alvaro qui m'a si bien servi auprés d'elle, ait l'honneur de lui offrir ma foy.

D. Juan courut à l'appartement de Dona Theodora & l'instruisit de ce qui venoit de se passer entre Mezzomorto & lui, afin qu'elle se reglât là-dessus. Il luy apprit aussi que dans six jours le Vaisseau du Renegat seroit prêt; & comme elle témoignoit être fort en peine de savoir de quelle maniere elle pourroit sortir de son ap-

apparement, attendu que toutes les portes des chambres qu'il falloit traverser pour gagner l'escalier étoient bien fermées; c'est ce qui doit peu vous embarrasser, Madame, lui dit Dom Juan, une fenestre de vôtre cabinet donne sur le jardin. C'est par là que vous descendrez avec une échelle que j'auray soin de vous fournir. En effet les six jours s'étant écoulez, Francisque avertit le Toledan que le Renegat se préparoit à partir la nuit prochaine. Vous jugez bien qu'elle fut attenduë avec beaucoup d'impatience. Elle arriva enfin, & pour comble de bonheur, elle devint tres obscure. Dés que le moment d'executer l'entreprise fut venu, D. Juan alla poser l'échelle sous la fenestre du cabinet de Dona Theodora, qui l'observoit & qui descendit aussi-tôt avec beaucoup d'empressement & d'agitation. Ensuite elle s'appuya sur le faux Alvaro, qui la conduisit vers la petite porte du jardin qui ouvroit sur la mer. Ils marchoient

choient tous deux à pas precipitez & goûtoient déja par avance le plaiſir de ſe voir hors d'eſclavage; mais la fortune, avec qui ces Amans n'étoient pas encore bien reconciliez, leur ſuſcita un malheur plus cruel que tous ceux qu'ils avoient éprouvez juſques-là, & celui qu'ils auroient le moins prévû.

Ils étoient déja hors du jardin & ils s'avançoient ſur le rivage pour s'approcher de l'eſquif qui les attendoit, lorſqu'un homme qu'ils prenoient pour un compagnon de leur fuite, & dont ils n'avoient nulle défiance, vint tout droit à Dom Juan l'épée nuë, & la lui enfonça dans le ſein: Perfide Alvaro Ponce, s'écria-t'il, c'eſt ainſi que Dom Fadrique de Mendoce doit punir un lâche raviſſeur. Tu ne mérites point que je t'attaque en galant homme.

Dom Juan ne put réſiſter à la force du coup, qui le porta par terre, & en même temps Dona Theodora qu'il

qu'il ſoutenoit, ſaiſie à la fois d'étonnement, de douleur & d'effroy, tomba évanoüie d'un autre côté. Ah! Mendoce, dit le Toledan, qu'avez-vous fait? c'eſt Dom Juan que vous venez de percer! Juſte Ciel, reprit Dom Fadrique, ſeroit-il bien poſſible que j'euſſe aſſaſſiné mon meilleur ami? Je vous pardonne ma mort, reprit Dom Juan; le Deſtin ſeul en eſt coupable; ou plutôt il a voulu par là finir nos malheurs. Oüi, mon cher Mendoce, je meurs content, puiſque je remets entre vos mains Dona Theodora qui peut vous aſſurer que mon amitié pour vous ne s'eſt point démentie. Trop genereux ami, dit Dom Fadrique emporté par un mouvement de deſeſpoir, vous ne mourrez pas ſeul. Le même fer qui vous a frappé va punir vôtre aſſaſſin. Si mon erreur peut faire excuſer mon crime, elle ne ſauroit m'en conſoler. A ces mots, il tourne la pointe de ſon épée contre ſon eſtomac, la plonge juſqu'à la garde

& tombe sur le corps de Dom Juan, qui s'évanoüit moins affoibli par le sang qu'il perdoit, que surpris de la fureur de son ami.

Franciſque & le Renegat qui étoient à dix pas de là, & qui avoient eu leurs raiſons pour n'aller pas ſecourir l'eſclave Alvaro, furent fort étonnez d'entendre les dernieres paroles de Dom Fadrique & de voir ſa derniere action. Ils connurent qu'il s'étoit mépris, & que les bleſſez étoient deux amis & non de mortels ennemis, comme ils l'avoient crû. Alors ils coururent à leurs ſecours; mais les trouvant ſans ſentiment, auſſi bien que Dona Theodora qui étoit toujours évanoüie, ils ne ſavoient quel parti prendre. Franciſque étoit d'avis que l'on ſe contentât d'emporter la Dame & qu'on laiſſât les Cavaliers ſur le rivage où, ſelon toutes les apparences, ils mourroient bien-tôt, s'ils n'étoient déja morts. Le Renegat ne fut pas de cette opinion. Il jugea qu'il ne falloit

point

point les abandonner : que leurs bleſſures n'étoient peut-être pas mortelles : qu'il les panſeroit dans ſon Vaiſſeau où il avoit tous les inſtrumens de ſon premier métier qu'il n'avoit point oublié.

Franciſque ſe rendit à ce ſentiment, & n'ignorant pas de qu'elle importance il étoit de ſe hâter, le Renegat & lui, à l'aide de quelques autres eſclaves, porterent dans l'eſquif la malheureuſe Veuve de Ciſuentes avec ſes deux Amans encore plus infortunez qu'elle. Ils joignirent en peu de momens leur Vaiſſeau où d'abord qu'ils furent tous entrez, les uns tendirent les voiles, pendant que les autres à genoux ſur le tillac imploroient la faveur du Ciel par les plus ſerventes prieres que leur pouvoit ſuggerer la crainte d'être pourſuivis par les Navires de Mezomorto.

Pour le Renegat, aprés avoir chargé du ſoin de la manœuvre un eſclave François qui l'entendoit par-

faitem nt, il donna ſa premiere attention à Dona Theodora. Il lui rendit l'uſage de ſes ſens & fit ſi bien par ſes remedes, que Dom Fadrique & le Toledan reprirent auſſi leurs eſprits. La Veuve de Ciſuentes qui s'étoit évanoüie lorſqu'elle avoit vû frapper Dom Juan, fut fort étonnée de trouver la Mendoce. Et quoi qu'à le voir, elle jugea bien qu'il s'étoit bleſſé lui-même de douleur d'avoir percé ſon ami, elle ne pouvoit le regarder que comme l'aſſaſſin d'un homme qu'elle aimoit.

C'étoit la choſe du monde la plus touchante que de voir ces trois perſonnes revenuës à elles-mêmes. L'état d'où l'on venoit de les tirer, quoique ſemblable à la mort, n'étoit pas ſi digne de pitié. Dona Theodora enviſageoit Dom Juan avec des yeux où étoient peints tous les mouvemens d'une ame que poſſedent la douleur & le deſeſpoir. Et ces deux amis attachoient ſur elle des yeux mourans en pouſſant de profonds ſoupirs.

Aprés

Aprés avoir gardé quelque temps un ſilence auſſy tendre que funeſte, Dom Padrique le rompit, il adreſſa la parole à la Veuve de Ciſuentes: Madame, lui dit-il, avant que de mourir, j'ay la ſatisfaction de vous voir hors d'eſclavage, plût au Ciel que vous me duſſiez la liberté! Mais il a voulu que vous euſſiez cette obligation à l'Amant que vous cheriſſez. J'aime trop ce rival pour en murmurer, & je ſouhaitte que le coup que j'ay eu le malheur de lui porter ne l'empêche pas de joüir de vôtre reconnoiſſance. La Dame ne répondit rien à ce diſcours. Loin d'être ſenſible en ce moment au triſte ſort de Dom Fadrique, elle ſentoit pour lui des mouvemens d'averſion que lui inſpiroit l'état où étoit le Toledan.

Cependant le Chirurgien ſe prépara à viſiter & à ſonder les playes. Il commença par celle de Dom Juan. Il ne la trouva point dangereuſe. parce que le coup n'avoit fait que

gliſſer au-deſſous de la mamelle gauche & n'offenſoit aucune de s parties nobles. Le rapport du Chirurgien diminua fort l'affliction de Dona Theodora & cauſa beaucoup de joye à Dom Fadrique qui tourna la tête vers cette Dame : Je ſuis content, lui dit-il ; j'abandonne ſans regret la vie, puiſque mon ami aſt hors de péril. Je ne mourray point chargé de vôtre haine.

Il prononça ces paroles d'un air ſi touchant, que Dona Theodora en fut pénetrée. Comme elle ceſſa de craindre pour Dom Juan, elle ceſſa de haïr Dom Fadrique ; & ne voyant plus en lui qu'un homme qui méritoit toute ſa pitié : Ah, Mendoce, s'écria-t'elle emportée par un tranſport genereux, ſouffrez que l'on panſe vos bleſſures. Elles ne ſont peut-être pas plus conſiderables que celles de vôtre ami. Prêtez-vous au ſoin que l'on veut avoir de vos jours. Vivez ; ſi je ne puis vous rendre heureux, du moins je ne feray pas le bon-

bonheur d'un autre. Par compaſſion & par amitié pour vous, je retiendray la main que je voulois donner à Dom Juan. Je vous fais le même ſacrifice qu'il vous a fait. Contente de regner dans vos cœurs, je vivray avec vous deux de ſorte que celui que je n'aimeray point ne ſera pas plus à plaindre que l'autre.

D. Fadrique alloit repliquer; mais le Chirurgien qui craignoit qu'en parlant il n'irritât ſon mal, l'obligea de ſe taire & viſita ſa playe. Elle lui parut mortelle, attendu que l'épée avoit pénetré dans la partie ſuperieure du poumon, ce qu'il jugeoit par une hémorragie ou perte de ſang dont la ſuite étoit à craindre. D'abord qu'il eut mis le premier appareil, il laiſſa repoſer les Cavaliers dans la chambre de pouppe ſur deux petits lits l'un auprés de l'autre, & emmena ailleurs Dona Theodora dont il jugea que la préſence leur pouvoit être nuiſible.

Malgré toutes ces précautions, la

fiévre prit à Mendoce, & ſur la fin de la journée l'hémorragie augmenta. Le Chirurgien lui déclara alors que le mal étoit ſans remede, & l'avertit que s'il avoit quelque choſe à dire à ſon ami ou à Dona Theodora, il n'avoit point de temps à perdre. Cette nouvelle cauſa une étrange émotion au Toledan. Pour Dom Fadrique, il la reçut avec indifference. Il fit appeller la Veuve de Cifuentes. Elle ſe rendit auprés de lui dans un état plus aiſé à concevoir qu'à repreſenter.

Elle avoit le viſage couvert de pleurs & elle ſanglottoit avec tant de violence, que Mendoce en fut fort agité. Madame, lui dit-il, je ne vaux pas ces précieuſes larmes que vous répandez. Arrêtez-les de grace pour m'écouter un moment. Je vous fais la même priere, mon cher D. Juan, ajouta-t'il en remarquant la vive douleur que ſon ami faiſoit éclater. Je ſay bien que cette ſéparation vous doit être rude, vôtre amitié m'eſt

trop

trop connuë pour en douter. Mais attendez l'un & l'autre que ma mort ſoit arrivée, pour l'honorer de tant de marques de tendreſſe & de pitié. Suſpendez juſques-là vôtre affliction. Je la ſens plus que la perte de ma vie. Apprenez par quels chemins le ſort qui me pourſuit à ſçû cette nuit me conduire ſur le fatal rivage que j'ay teint du ſang de mon ami & du mien. Vous devez être en peine de ſavoir comment j'ay pû prendre Dom Juan pour Dom Alvar. Je vais vous en inſtruire, ſi le peu de temps qui me reſte encore à vivre me permet de vous donner ce triſte éclairciſſement.

Quelques heures aprés que le Vaiſſeau où j'étois eut quitté celuy où j'avois laiſſé Dom Juan, nous rencontrâmes un Corſaire François qui nous attaqua. Il ſe rendit maître du vaiſſeau de Thunis & nous mit à terre auprés d'Alicante. Je ne fus pas ſitôt libre, que je ſongeai à racheter Dom Juan. Pour cet effet je me ren-

dis à Valence où je fis de l'argent comptant ; & sur l'avis que l'on me donna qu'à Barcelonne il y avoit des Peres de la Redemption qui se préparoient à faire voile vers Alger, je résolus de ne point manquer cette occasion. Mais avant que de sortir de Valence, je priay le Gouverneur Dom François de Mendoce mon Oncle d'employer tout le credit qu'il peut avoir à la Cour d'Espagne pour obtenir la grace de mon ami, parce que mon dessein étoit de le ramener avec moy & de le faire rentrer dans ses biens qui ont été confisquez depuis la mort du Duc de Naxera. J'allay donc à Barcelonne & je n'y eut pas été huit jours, que je m'embarquay pour Alger avec les Religieux Redempteurs.

Si-tôt que nous y fûmes arrivez, j'allay dans les lieux que frequentent les esclaves. Mais j'avois beau les parcourir tous, je n'y trouvois point ce que je cherchois. Je me retraçois vainement l'image des passagers qui

avoient

avoient été emmenez avec D. Juan, & je confrontois les traits que je rappellois dans ma mémoire avec tous les visages qui s'offroient à ma vûë, je ne remarquois personne que je me ressouvinsse d'avoir vû. Je ne me contentois point de cela. Je demandois à tous les esclaves Espagnols que je rencontrois s'ils ne savoient pas ce que pouvoit être devenu un Cavalier de leur Nation fait de la maniere que je leur dépeignois & pris dans le temps que je leur marquois. Les uns me répondoient qu'il falloit qu'il fust occupé dans quelque maison de campagne, & les autres, qu'il étoit peut-être du nombre de douze malheureux esclaves Chrétiens qui avoient été empalez depuis peu pour avoir battu des Mahometans. Voilà tout le fruit que je recüeillois de mes recherches.

Neanmoins un jour j'apperçus un jeune homme qui s'attachoit à me considerer. Je le reconnus pour un garçon qui avoit autrefois servi mon

Oncle. Il jugea bien à me voir que je n'étois point Eſclave. Seigneur, me dit-il, en m'abordant, oſeray-je vous demander ſi vous prenez ençore quelque intereſt à Dona Theodora? Quand je lui eus répondu qu'oüi: Puiſque cela eſt ainſi, reprit-il, prenez donç, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre; vous en apprendrez bien-tôt des nouvelles. Je le ſuivis. Il me mena chez ſon Patron qui eſt le Renegat Catalan à qui ce Navire appartient. Il lui parla long-temps en particulier. Aprés quoi le Renegat vint à moy, & me dit que ſon Eſclave venoit de lui appreudre mon nom. Et puiſqu'il m'aſſure, ajouta-t'il, que l'on peut ſe fier à vôtre diſcretion, je veux bien vous découvrir le lieu où eſt une Dame dont le ſort vous regarde, à ce qu'il m'a dit. Dona Theodora eſt Eſclave chez le Dey qui ne veut point qu'elle ſe rachette, parce qu'il l'aime.

Le chagrin que je fis paroître à cette nouvelle toucha le Renegat.

Con-

Consolez-vous, me dit-il, Seigneur Mendoce; Mezomorto n'a fait encore aucun outrage à cette Dame. Je le say, & puisque vous étes amoureux d'elle, je ne feray nulle difficulté de vous confier un secret qu'il est de vôtre interest de ne point reveler. Le Jardin du Dey est un esclave Navarrois de ma connoissance. Il m'a dit qu'il y avoit dans le Palais de son Maître une Dame de Valence appellée Dona Theodora, qui offroit une recompense considerable à celui qui la tireroit d'esclavage. J'ay entrepris sa délivrance. Je fais équiper un Vaisseau qui sera prest dans quelques jours, & sous prétexte d'écumer la mer je gagneray les côtes d'Espagne où je rendray la Dame à ses parens. Mais comment, lui dis-je, la ferez-vous sortir du Serail? Deux esclaves de Mezomorto, répondit-il se chargent de ce soin là. Le Navarrois dont je vous ay parlé, & un autre qui est de Valence, à ce que l'on m'a dit. Je n'ay point

vû ce dernier, mais sur le rapport que l'on m'en a fait, je juge que c'est un homme de qualité.

Je demandai avec émotion au Renegat s'il ne savoit point le nom de cet esclave. Il se nomme Alvaro, repartit-il, c'est tout ce que j'en sai. Et c'est tout ce que j'en veux savoir, m'écriai-je avec transport ! C'est mon rival ! Sans faire d'autres questions sur cet esclave, sans m'informer s'il avoit été pris avec Dona Theodora, je ne doutay point que cet Alvaro ne fust Alvaro Ponce lui-même.

J'en fis un portrait horrible au Renegat que je priay d'entrer dans mon ressentiment Servez, lui dis-je, ma haine & mon amour. Donnez-moy les moyens de me vanger de mon ennemi & finissez la captivité de Dona Theodora. Vous n'aurez pas seulement ce qu'elle vous a promis, j'y ajoûteray des marques de ma reconnoissance. Comme le Renegat ne répondoit point à cela, & qu'il paroissoit

soit

ſoit réveur, je jugeay qu'il balançoit à faire ce que je lui demandois. Pour le determiner, je lui préſentay un aſſez beau diamant que j'avois au doigt: mais il le refuſa: Seigneur, dit-il, croyez-vous que je me défie de vos promeſſes, ou qu'elles ne fuſſent pas pour m'engager à ſervir un Cavalier de vôtre ſang! Si vous m'avez vû rêver, c'eſt que je ſongeois au moyen de vous ſatisfaire. Vous ſerez bien-tôt content. Vous n'aurez qu'à m'accompagner la nuit que nous choiſirons pour nôtre départ. On vous montrera vôtre ennemi, & aprés que vous vous ſerez vangé, vous prendrez, ſi vous voulez, ſa place & viendrez, avec nous à Valence conduire Dona Theodora.

Ce diſcours flattoit trop ma colere, pour n'en être pas ravi. Je remerciai le Renegat de ſon zele, je le forçay d'accepter mon diamant, & je me retiray fort impatient de voir tomber Dom Alvar ſous me coups. Cependant mon impatience ne m'em-

m'empêcha point de chercher encore D. Juan. Mais deſeſperant d'en apprendre des nouvelles, je laiſſai de l'argent pour ſa rançon entre les mains d'un Marchand Italien nommé Francisco Capati qui réſide à Alger & qui ſe chargea de le racheter, s'il venoit à le découvrir.

Enfin la nuit marquée pour nôtre départ & pour ma vengeance arriva. Je me rendis chez le Renegat qui me mena ſur le bord de la mer derriere les Jardins de Mezomorto. Nous nous arrêtames devant une petite porte qui ne fut pas long-temps ſans s'ouvrir. Il en ſortit un homme qui vint droit à nous. C'étoit l'eſclave Navarrois. Il demenda au Renegat en quel état étoient les choſes. Mon Vaiſſeau, lui répondit le Renegat, doit préſentement avoir quitté le port, & nous attendons l'eſquif. En effet, il n'eut pas achevé de parler, que l'eſquif parut. Je vais donc, réprit le Navarrois, dire à l'eſclave Alvaro, qu'il peut amener ici la

Dame.

Dame. En disant cela, il rentra dans le jardin. Quelques momens aprés il revint nous joindre, & me montrant du doigt un homme & une femme qui marchoient sur ses pas: Voilà, dit-il, Alvaro & Dona Theodora qui me suivent. A cette vûë, je devins furieux, je mets l'épée à la main, je cours au malheureux Alvaro, & persuadé que c'est un rival odieux que je vais frapper, je perce cet ami fidéle dont le sort incertain m'a causé tant d'inquietude; mais, graces au Ciel, continua-t'il en s'attendrissant, mon erreur ne lui coûtera point la vie ni d'éternelles larmes à Dona Theodora.

Ah, Mendoce, interrompit la Dame, vous faites injure à mon affliction. Je ne me consolerai jamais de vous avoir perdu. Quand même j'épouserois vôtre ami, ce ne seroit que pour unir nos douleurs. Vôtre amour, vôtre amitié, vos infortunes feroient tout nôtre entretien. C'en est trop, Madame, reprit Dom Fadrique, je

ne mérite pas que vous me regrettiez si long-temps. Souffrez, je vous en conjure, que Dom Juan vous épouse, aprés qu'il vous aura vangée d'Alvaro Ponce. D. Alvar n'eſt plus, repliqua la Veuve de Cifuentes; le même jour qu'il m'enleva il fut tué par le Corſaire qui me prit, Madame, dit Mendoce, cette nouvelle me fait plaiſir. Mon ami en ſera plutôt heureux. Suivez ſans contrainte vôtre penchant l'un & l'autre. Je vois avec joye approcher le moment qui va lever l'obſtacle que vôtre compaſſion & ſa generoſité mettent à vôtre commun bonheur. Puiſſent tous vos jours couler dans un repos, dans une union que la jalouſie de la fortune n'oſe troubler. Adieu, Madame, adieu Dom Juan; ſouvenez-vous quelquefois tous deux d'un homme qui n'a jamais rien tant aimé que vous.

Comme la Dame & le Toledan, au lieu de lui répondre, redoubloient leurs pleurs, Dom Fadrique qui s'en apperçut & qui ſe ſentoit tres-mal, pour-

poursuivit ainsi : Je me laisse trop attendrir. Déja la mort m'environne, & je ne songe pas à supplier la Bonté divine de me pardonner d'avoir moy-même borné le cours d'une vie dont elle seule devoit disposer. Aprés avoir achevé ces paroles, il leva les yeux au Ciel avec toutes les apparences d'un véritable repentir, & bientôt l'hémorragie causa une suffocation qui l'emporta.

Alors D. Juan possedé de son desespoir, porte la main sur sa playe, il arrache l'appareil, il veut la rendre incurable ; mais Franciſque & le Renegat se jettent sur lui & s'opposant à sa rage. Dona Theodora est effrayée de ce transport ; elle se joint au Renegat & au Navarrois pour détourner Dom Juan de son dessein. Elle lui parle d'un air si touchant, qu'il rentre en lui-même. Il souffre que l'on rebande sa playe, & enfin l'interest de l'Amant calme peu à peu la fureur de l'ami. Mais s'il reprit sa raison, il ne s'en servit que pour prévenir

venir des effets inſenſez de ſa douleur, & non pour en affoiblir le ſentiment.

Le Renegat qui parmi pluſieurs choſes qu'il emportoit en Eſpagne, avoit d'excellent baume d'Arabie & de précieux parfums, embauma le corps de Mendoce, à la priere de la Dâme & de Dom Juan qui témoignerent qu'ils ſouhaittoient de lui rendre à Valencé les honneurs de la ſepulture. Ils ne ceſſerent tous deux de gemir & de ſoupirer pendant toute la navigation. Il n'en fut pas de même du reſte de l'équipage. Comme le vent étoit toujours favorable, on ne tarda guére à découvrir les côtes d'Eſpagne.

A cette vûë, tous les eſclaves ſe livrerent à la joye; & quand le Vaiſſeau fut heureuſement arrivé au port de Denia, chacun prit ſon parti. La Veuve de Cifuentès & le Toledan envoyerent un Courrier à Valence avec des lettres pour le Gouverneur & pour la famille de Dona Theodora.

La

La nouvelle du retour de cette Dame fut reçûë de tous ſes parens avec beaucoup de joye; Pour Dom François de Mendoce, il ſentit une vive affliction quand il apprit la mort de ſon Neveu. Il le fit bien paroître, lorſqu'accompagné des parens de la Veuve de Cifuentes, il ſe rendit à Denia, & qu'il voulut voir le corps du malheureux Dom Fadrique. Ce bon Vieillard le moüilla de ſes pleurs en faiſant des plaintes ſi pitoyables, que tous les ſpectateurs en furent touchez. Il demanda par quelle avanture ſon neveu ſe trouvoit en cet état. Je vais vous la conter, Seigneur, lui dit le Toledan; loin de chercher à l'effacer de ma mémoire, je prens un funeſte plaiſir à me la rappeller ſans ceſſe & à nourrir ma douleur. Il lui dit alors comment étoit arrivé ce triſte accident, & ce recit en lui arrachant de nouvelles larmes redoubla celles de Dom François. Pour Dona Theodora, ſes parens lui marquerent la joye qu'ils avoient de la revoir

revoir, & la féliciterent ſur la maniere miraculeuſe dont elle avoit été délivrée de la tyrannie de Mezomorto.

Aprés un entier éclairciſſement de toutes choſes, l'on mit le coups de Dom Fadrique dans un caroſſe & on le conduiſit à Valence. Mais il n'y fut point enterré, parce que D. François de Mendoce étant ſur le point d'aller s'établir à Madrid, réſolut de le faire tranſporter en cette Ville. Pendant que l'on faiſoit les préparatifs du convoy, la Veuve de Cifuentes combla de biens Franciſque & le Renegat qui la ſuivoient. Le Navarrois ſe retira dans ſa Province & le Renegat retourna d'abord à Denia où il avoit laiſſé ſa mere. Il y vendit ſon Vaiſſeau. Il prit enſuitte le chemin de Barcelonne où il rentra dans le Chriſtianiſme & où il vit encore aujourd'huy fort commodement. Dans ce temps-là Dom François reçut un paquet de la Cour dans lequel étoit la grace de Dom Juan, que le Roy, malgré la conſideration qu'il avoit pour

pour la maiſon de Naxera, n'avoit pû refuſer à tous les Mendoces qui s'étoient joints pour la lui demander. Cette nouvelle fut d'autant plus agreable au Toledan, qu'elle lui procuroit la liberté d'accompagner le corps de ſon ami; ce qu'il n'auroit oſé faire ſans cela.

Enfin le Convoy partit ſuivi d'un grand nombre de perſonnes de qualité, & ſi-tôt qu'il fut arrivé à Madrid, on enterra le corps de Dom Fadrique dans une Egliſe où Dom Juan & Dona Theodora lui firent élever un magnifique Tombeau. Ils n'en demeurerent point là: ils porterent le deüil de leur ami durant une année entiere pour éterniſer leur douleur & leur amitié. Aprés avoir donné des marques ſi celebres de leur tendreſſe pour Mendoce, ils ſe marierent; mais par un inconcevable effet du pouvoir de l'amitié, Dom Juan ne laiſſa pas de conſerver longtemps une mélancolie que rien ne pouvoit bannir. Dom Fadrique ſon

cher

cher ami Dom Fadrique étoit toujours préſent à ſa penſée. Il le voyoit toutes les nuits en ſonge, & le plus ſouvent tel qu'il l'avoit vû rendant les derniers ſoupirs. Son eſprit toutefois commençoit à ſe diſtraire de ces triſtes imaginations. Les charmes de Dona Theodora dont il étoit toujours épris, triomphoient peu à peu d'un ſouvenir funeſte. Enfin D. Juan alloit vivre heureux & content; mais ces jours paſſez il tomba de cheval en chaſſant. Il ſe bleſſa à la tête. Il s'y eſt formé un abcez. Les Medecins ne l'ont pû ſauver. Il vient de mourir il y a quelques heures entre les bras de Dona Theodora qui eſt cette Dame que ſes femmes veulent en vain ſecourir. Elle a déja une groſſe fiévre avec un tranſport au cerveau. Elle va ſuivre ſon mari, & bien-tôt l'un & l'autre portez dans le tombeau de Mendoce attendront auprés de lui la fin de ce monde où ils ont tous trois éprouvé tant de malheurs.

CHA-

CHAPITRE XVI. & DERN.

Des Songes.

LOrſqu'Aſmodée eut fini le recit de cette hiſtoire, Dom Cleofas lui dit : Voilà un tres-beau tableau de l'amitié ; mais s'il eſt rare de voir deux hommes s'aimer autant que D. Juan & Dom Fadrique, je croy que l'on auroit encore plus de peine à trouver deux amies rivales qui puſſent ſe faire ſi genereuſement un ſacrifice reciproque d'un Amant aimé. Sans doute, dit le Diable ; c'eſt ce que l'on n'a point encore vû & ce que l'on ne verra jamais. Les femmes ne s'aiment point. J'en ſuppoſe deux parfaitement unies. Leur union eſt vive & ſincere. Je veux même qu'elles ne diſent pas le moindre mal l'une de l'autre en leur abſence, tant elles ſont amies. Vous les voyez toutes deux. Vous penchez d'un côté, la rage ſe met de l'autre. Ce

n'eſt pas que l'enragée vous aime; mais elle vouloit la préference. Tel eſt le caractere des femmes. Elles ſont trop jalouſes les unes des autres pour être capables d'amitié.

A l'égard de Dona Theodora, dit l'Ecolier, ſon caractere me charme. Une femme mourir de regret d'avoir perdu ſon mari; ô merveille de nos jours! Cela eſt admirable aſſurément, interrompit le Demon. L'on enterra il y a deux mois un Avocat dont la Veuve ne reſſemble point à celle-cy. L'Avocat étant à l'agonie, ſa femme en pleurs céda aux empreſſemens de ſa famille; qui pour lui épargner la vûë d'un ſi triſte ſpectacle, l'enleva de ſa maiſon. Mais avant que de ſortir, l'Avocate affligée appelle ſa femme de chambre: Beatrix, lui dit-elle, auſſi-tôt que mon cher mari ſera mort, va porter cette fâcheuſe nouvelle à Dom Carlos, & dis-lui que j'en ſuis ſi touchée, que je ne le veux voir de deux jours.

L'hiſtoire de Dona Theodora, dit Dom

Dom Cleofas, nous a menez un peu loin. Il eſt déja grand jour. Je commence à découvrir du monde dans les ruës. J'ay peur que l'on ne nous apperçoive ſur cette Egliſe. Si la populace vient une fois à remarquer la figure de vôtre Seigneurie, nous allons entendre des huées qui ne finiront pas ſi-tôt. L'on ne nous verra point, répondit le Diable: j'ay le même pouvoir que les Divinitez des Poëtes; & tout ainſi que Jupiter ſur le Mont Ida ſe couvrit un jour d'un nuage pour cacher aux yeux de l'Univers les careſſes qu'il vouloit faire à Junon, je vais former autour de nous une épaiſſe vapeur que la vûë des hommes ne pourra percer & qui ne vous empêchera point d'obſerver tout ce qui ſe paſſe dans le monde. En effet, ils furent tout à coup environnez d'une fumée, qui bien que des plus opaques, ne déroba rien aux yeux de l'Ecolier. Je vous prépare un nouveau plaiſir, ajouta le Demon: Vous voïez un grand nombre de per-

ſonnes endormies ; je vais vous dire les ſonges qu'ils font.

Attendez, s'il vous plaiſt, interrompit D. Cleofas. Expliquez-moy auparavant pourquoi ces Dames que je découvre dans une petite maiſon ſont déja debout ? Quelle raiſon les oblige à ſe lever de ſi bon matin ? Elles ne ſe levent pas, répondit le Diable ; car elles ne ſe ſont point couchées. Elles ont paſſé la nuit à ſe divertir. Il y a eu aſſemblée chez elles. On y a chanté des Cantates. L'admirable concert ! un Ecolier d'Alcala en a fait la Muſique ; & les paroles ſont d'un homme de qualité qui compoſe des Vers pour ſon plaiſir & pour le ſupplice des autres. Une Cornemuſe & une Epinette formoient la ſymphonie ; & ce qui vous paroîtra plus ſingulier encore, c'eſt qu'une jeune fille faiſoit la baſſe & un Chantre le deſſus. O la plaiſante choſe, s'écria D. Cleofas en riant de toute ſa force ! Si j'avois été de l'aſſemblée, je n'aurois pû m'empêcher de me mocquer d'un concert ſi ridi-

cu-

cule. Eſt ce que les auditeurs le trouvoient beau? Non, vrayement, repartit Aſmodée. Il y avoit parmi eux des railleurs qui lançoient de temps en temps des traits fort malins. Mais venons, pourſuivit-il, aux ſonges.

Commençons par ce bel Hôtel à main droite; la Maître du logis que vous voyez couché dans ce riche appartement eſt un Comte liberal & débauché. Il rêve qu'il eſt à la Comedie, qu'il entend chanter une jeune Actrice, & qu'il ſe rend à la voix de cette Syrenne. Dans l'appartement paralelle, repoſe la Comteſſe ſa femme. C'eſt une liſeuſe de Romans. Une tête pleine d'idées de Chevaleries. Elle fait un ſonge aſſez plaiſant. Elle rêve qu'elle eſt Imperatrice de Trebiſonde, qu'on l'accuſe d'adultere, & que tous les Chevaliers qui ſe préſentent pour ſoutenir ſon innocence ſont vaincus par ſes accuſateurs.

Dans l'Hôtel le plus proche du même côté, demeure un Marquis amoureux d'une fameuſe Coquette. Il rêve

qu'il emprunte une ſomme conſiderable pour lui en faire préſent; & ſon Intendant couché dans une petite chambre au deſſus, ſonge qu'il s'enrichit à meſure que ſon Maître ſe ruine. On ne fait pas toujours des ſonges extravagans, comme vous voyez.

Je voudrois bien ſavoir, interrompit l'Ecolier, qui eſt un homme que je vois endormi la mouſtache en papillottes. C'eſt un Gentilhomme de Province, répondit Aſmodée; un Vicomte Arragonois, un eſprit vain & fier. Son ame en ce moment nage dans la joye; car il rêve qu'il eſt avec un Grand qui lui céde le pas. Si je ne me trompe, dit D. Cleofas, j'apperçois dans la même maiſon un jeune homme qui rit en dormant. Vous ne vous trompez pas, repartit le Diable; c'eſt un Bachelier qui fait auſſi un ſonge fort agreable. Il rêve qu'un Vieillard de ſes amis épouſe une jeune & belle perſonne. Mais je remarque à deux pas de là trois hommes qui font des ſonges bien mortifians.

Le

Le premier eſt un Souffleur qui rêve que l'on donne un Curateur à un Marquis dont il commence à ſouffler le patrimoine. Les deux autres ſont deux freres Medecins. L'un rêve que l'on publie une Ordonnance de Police qui défend de payer les Medecins quand ils n'auront pas gueri leurs malades. Et ſon frere ſonge qu'il eſt ordonné que les Medecins meneront le deüil à l'enterrement de tous les malades qui mourront entre leurs mains. Je voudrois, interrompit l'Ecolier, que cette derniere Ordonnance fuſt véritable, & qu'un Medecin ſe trouvaſt aux funerailles de ſon malade, comme un Lieutenant Criminel aſſiſte au ſupplice d'un coupable qu'il a condamné. La comparaiſon eſt bonne, reprit le Demon. En ce cas là, l'on pourroit dire que l'un va faire executer ſa ſentence, & que l'autre a déja fait executer la ſienne.

Oh, oh, interrompit encore Dom Cleofas! qui eſt ce Cavalier qui ſe frotte les yeux en ſe levant avec pré-

cipitation ? C'eſt un homme de la Cour, répondit le Demon. Un rêve effrayant l'a réveillé. Il ſongeoit que le premier Miniſtre le regardoit d'un air froid. Je vois encore un Courtiſan qui vient de ſe réveiller en ſurſaut. Il rêvoit tout à l'heure qu'il étoit ſur le ſommet d'une montagne avec deux autres perſonnes de la Cour, qui l'ont pouſſé ſans qu'il y ait pris garde & l'ont fait tomber de haut en bas.

Arrêtez la vûë ſur cette maiſon qui fait le coin de cette ruë. C'eſt la demeure d'un Procureur. Le voilà couché avec ſa femme dans cette chambre où vous voyez une vieille tenture de tapiſſeries à perſonnages. Il rêve qu'il va viſiter un de ſes Clients à l'Hôpital & l'aſſiſter de ſes propres deniers. Et la Procureuſe ſonge que ſon mari chaſſe un jeune Clerc dont il eſt jaloux.

J'entens ronfler d'ici, dit l'Ecolier, & je crois que c'eſt ce gros homme que je découvre dans ce petit corps de logis à gauche. Juſtement, repondit

dit Aſmodée ; c'eſt un Chanoine qui rêve qu'il dit ſon *Benedicite*. Il a pour voiſin un Marchand d'étoffes de ſoye qui vend ſa marchandiſe fort cher, mais à credit, aux gens de qualité. Il eſt dû à ce Marchand plus de cent mille ducats. Il rêve que tous ſes debiteurs lui apportent de l'argent ; & ſes créanciers ſongent qu'il eſt ſur le point de faire banqueroute.

Dans la maiſon qui joint celle du Marchand, loge un fameux Libraire. Il a imprimé depuis peu un Livre qui a beaucoup de ſuccez. En le mettant au jour il promit de donner cinquante piſtoles à l'Auteur, s'il réimprimoit ſon Ouvrage. Il rêve en ce moment qu'il en fait une ſeconde édition ſans l'en avertir. Oh ! pour ce ſonge-là, dit D. Cleofas, je ſuis perſuadé qu'il aura ſon plein & entier effet. Je connois Meſſieurs les Libraires. Ils ne ſe font pas un ſcrupule de tromper les Auteurs. Cela eſt vray, reprit le Demon ; mais vous devez connoître auſſi Meſſieurs les Auteurs. Ils ne ſont pas plus

ſcrupuleux que les Libraires.

J'apperçois dans une autre maiſon, pourſuivit-il, un Amant timide & reſpectueux qui vient de ſe réveiller. Il aime une Veuve toute des plus vives. Il rêvoit qu'il étoit avec elle dans le fonds d'un bois où il lui tenoit les diſcours les plus tendres; & qu'elle lui a répondu : Ah que vous êtes ſéduiſant! vous me perſuaderiez, ſi je n'étois pas en garde contre les hommes; mais ce ſont des trompeurs. Je ne me fie point à leurs paroles. Je veux des actions. Quelles actions, Madame, exigez-vous de moy, a repris l'Amant? Faut-il pour vous prouver mon amour entreprendre les douze travaux d'Hercule? Hé non, Dom Nicaiſe, non, a reparti la Dame, je ne vous en demande pas tant. Et là-deſſus il s'eſt réveillé.

Apprenez-moy de grace, dit l'Ecolier, pourquoi cet homme couché dans ce lit brun ſe débat comme un poſſedé? C'eſt, répondit le Diable, un habile Licencié qui fait

un

un ſonge qui l'agite terriblement. Il rêve qu'il diſpute & ſoutient l'immortalité de l'ame contre un vieux Medecin. Auprés du Licencié-demeure un Comedien qui ſonge qu'il répond des duretez à un Auteur qui lui fait des complimens.

Je remarque dans un Hôtol garni deux hommes qui font des ſonges que je ne veux point paſſer ſous ſilence. L'un eſt un Italien de l'Academie de la Cruſca. Il rêve qu'il lit à quelques-uns de ſes confreres un mauvais Poëme de ſa façon, qu'ils applaudiſſent à la charge d'autant. L'autre eſt un petit Gentilhomme d'Eſtramadure nommé D Baltazar Fanfarronico; pour avoir tué un Portugais d'un coup d'eſcopette, il eſt venu en poſte à la Cour demander une récompenſe. Il rêve qu'on lui donne une Viceroyauté, & encore n'eſt-il pas content.

Vis à vis l'Hôtel garni, un Notaire fait ſa réſidence. Vous voyez ſa femme & lui couchez dans deux petits lits

lits jumeaux. Ils ſont tous deux en ce moment des ſonges biens differens. Le mari rêve qu'il rafraîchit une vieille écriture; & Madame ſa femme ſonge qu'elle eſt chez un Marchand, où elle achette & paye argent comptant une riche étoffe, au même prix qu'une Ducheſſe l'a refuſée à credit.

Aſmodée alloit continuer, mais il lui prit tout à coup un friſſon qui l'en empêcha. L'Ecolier lui demanda pourquoi il trembloit. Ah, Seigneur Dom Cleofas, répondit le Demon, je ſuis perdu! le Magicien qui me tenoit en bouteille, vient de s'appercevoir de ma fuitte. Il m'appelle. Il me menace. Il fait des conjurations ſi fortes, que tout l'enfer en retentit. Il faut que j'obéiſſe à ſa voix. Je vais vous porter dans vôtre appartement, & puis je vole au galetas funeſte d'où vous m'avez tiré. En achevant ces mots, il embraſſa l'Ecolier, l'enleva & diſparût à ſes yeux, aprés l'avoir tranſporté dans ſa chambre.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Contenuës dans les Chapitres.

CHAPITRE PREMIER.

APrés quelle avanture Dom Cleofas se sauva dans le Laboratoire d'un Astrologue 2. Description du Laboratoire de l'Astrologue 3. Ce que c'étoit que la Voix qu'entendit D. Cleofas 4. Quelles sont les fonctions de Belzebut, d'Astarot, de Belfegor & de quelques autres Demons 6. Fonctions d'Asmodée 7. Comment Asmodée est délivré par Dom Cleofas, & à quelles conditions 11. Portrait d'Asmodée 12 & 13.

CHAPITRE II.

Pourquoy ce Diable est boiteux 17. Les Diables ignorent l'avenir 19. Pourquoy Asmodée s'étoit brouillé avec le Magicien. 20.

CHAPITRE III.

Ce Demon porte l'Ecolier sur la Tour de saint Sauveur 21. Il lui fait voir un avare & ses heritiers 23. La vieille Coquette qui se couche

che 24. Le vieux Galand. id. Le grand Seigneur couché. id. Dona Fabula en travail d'enfant. id. Quel fut le démêlé qu'eut Asmodée avec un de ses confreres 26. Le Musicien. id. Le Soufleur 27. Les deux Courtisannes. id. L'Apotiquaire, sa femme & son garçon 29. Pour quel sujet un Medecin se leve à la hâte. id. Le Poëte tragique. 30. Le Marquis qui tente l'escalade. 32. Le Greffier 33.

CHAPITRE IV.

L'Inquisiteur malade 80. 81.

CHAPITRE VI.

Le Compilateur 120. La femme qui est entre un jeune homme & un vieillard 121. Rare pudeur d'une Veuve. id. Le Chanoine tombé en apoplexie 122. Les deux freres malades. id. Le Palfrenier endormi 123. Les deux sœurs coquettes & leur voisine id. Le Charivary 124. L'Officier du Conseil des Indes 126. L'Imprimeur 127.

CHAPITRE VII.

Combat des Rivaux de D. Cleofas 130. Le Cabaretier empriſonné 132. Le Bourgeois id. Le Maître à danser id. Les deux enfans de famille id. Quelle difference il y a entre un François & un Espagnol en fait de discretion 133. Histoire du Sergent Quebrantador. 134. & suiv. Le jeune Valet-de-chambre 141. Le Chirurgien id. L'Ecuyer innocent 142. La fausse Sorciere 143. Le Joüaillier id. Le Polygame id.

CHA-

CHAPITRE IX.

Les deux ſœurs orphelines 146. La fille en chambre garnie 147. Hiſtoire du Capitaine & de l'Uſurier 148. & ſuiv. Remède pour l'inſomnie 152. Goût des François & des Eſpagnols en matière de Comédies 154. Hiſtoire du Banquier 155. La Prude endormie 161. Les deux vieilles obligeantes 162.

CHAPITRE X.

Le Nouvelliſte devenu fou 166. Le Licencié id. Le Pupile 167. Le Maître d'Ecole id. Hiſtoire du Capitaine Zanubio id. & ſuiv. Le Marchand 177. Le ſoldat id. Le Garçon né imbecille id. L'Amant deſeſperé. id. Chanſon d'un Amant Eſpagnol maltraité de ſa Dame 178. Chanſon d'un Amant François dans le même cas 179. La vieille Marquiſe 180. La femme d'un Corregidor. 181. La Procureuſe idem. La Coquette idem. Les deux Servantes id. Le nouveau marié 182. Le vieux garçon id. La Veuve du Juriſconſulte 183. Les deux filles de cinquante ans. id. Hiſtoire de la femme & de la fille interrogées. id. & ſuiv. Le Peintre de femmes 187. La Veuve du Treſorier id. Le Licencié Auteur 188. L'Auteur qui n'auroit point de défaut, s'il paroiſſoit moins aimer les applaudiſſemens 189. Etrange folie d'un riche Bachelier 190. L'Auteur plagiaire qui ſe croit original 192.

CHAPITRE XII.

Mort d'un jeune Amant 193. Mort d'un avare & de son heritier id. Le nouvel Agamemnon 194. La femme d'un Tresorier id. Un vieux mari & une jeune femme id. Le Chanoine mort pour avoir fait son testament en pleine santé. 195. Mort d'un devot & d'une devote id. L'Allemand. 196. Le François id. Le Comedien id. La Comedienne id. L'Auteur Dramatique id.

CHAPITRE XIV.

Querelle de Calidas & de Longiclés 253. Vers traduits d'Homere 257.

CHAPITRE XVI.

Le concert ridicule 340. Le Marquis & son Intendant 342. Le Vicomte Arragonois id. Le Bachelier joyeux id. Le Soupleur triste 343. Les deux freres Medecins id. Les Courtisans 344. Le Procureur & sa femme id. Le Chanoine 345. Le Marchand idem. Le Libraire id. L'Amant triste 346. Le Licencié qui dispute id. L'Auteur & le Comedien 347. Le Gentilhomme d'Estramadure id. Le Notaire & sa femme 348.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *le Diable Boiteux*. J'ai trouvé dans cet Ouvrage beaucoup de gayeté & quelques censures vives dont le Public a besoin. Fait à Paris le 26. de May 1707. SAURIN.

Sevin Seydi
8.3.1987
[ZAH.]